

Suite du Chirurgien d'hôpital, contenant differens traitez, du mercure, des maladies des yeux & de la peste, des tumeurs enkistées; des boutons du visage; des playes de poitrine; des playes tortueuses; des injections; du mot d'escarre; de la chute de l'intestin dans le scrotum; du sarcocele & miserere ... / [Augustin Belloste].

Contributors

Belloste, Augustin, 1654-1730

Publication/Creation

Paris : La Veuve d'Houry, 1733.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vf2hs5g8>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

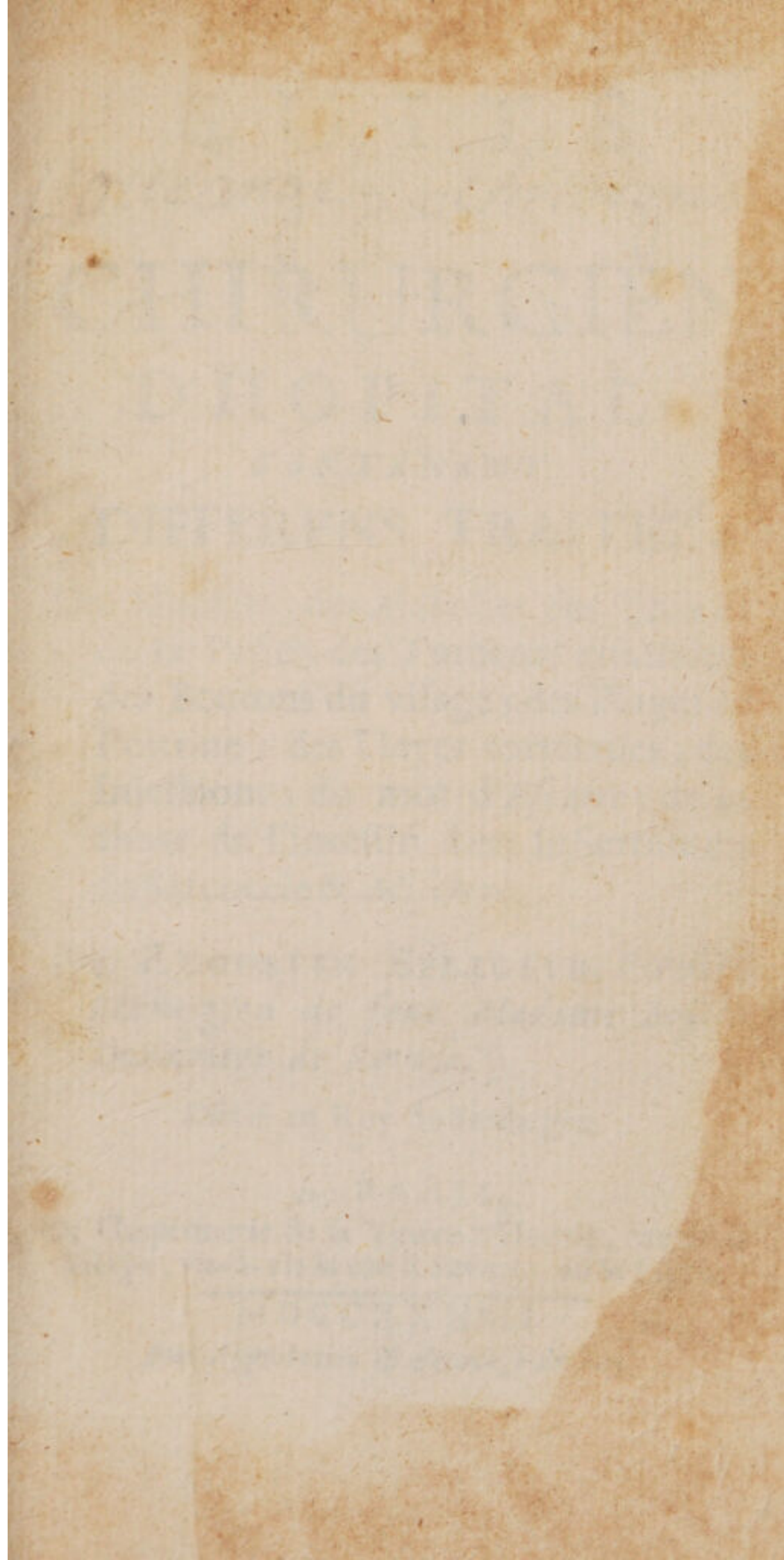


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



13220/A

H.vii. Bel



Handwritten text, possibly a signature or date, in brown ink, located near the top center of the page.

42550
S U I T E
Coulange D U *Chirurgus.*

CHIRURGIEN
D'HOPITAL,

CONTENANT

DIFFERENS TRAITEZ,

Du Mercure ; des Maladies des Yeux &
de la Peste ; des Tumeurs enkistées ;
des Boutons du visage ; des Playes de
Poitrine ; des Playes tortueuses ; des
Injections ; du mot d'*Escarre* ; de la
chute de l'Intestin dans le Scrotum ;
du Sarcoccele & *Miserere*.

Par AUGUSTIN BELLOSTE, *Premier*
Chirurgien de feue Madame Royale
Douairiere de Savoye.

Dédié au Roy de Sardaigne.

A PARIS,
De l'Imprimerie de la Veuve D'HOURY, rue de la
Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, au St Esprit.

M D C C X X X I I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AU ROY DE SARDAIGNE.



SIRE,

*Ayant eu l'honneur de servir
VOTRE MAJESTE' il y a envi-
ron quarante ans en qualité de
Chirurgien Major de ses Hopi-
taux d'Armée, & ayant eu de-
puis celuy d'être pendant vingt-
six ans Premier Chirurgien de sa
Royale Mere de glorieuse mé-
moire ;*

EPITRE.

*Je me crois obligé par devoir
& par reconnoissance de mettre
aux pieds de V. M. mon second
Tome du Chirurgien d'Hopital.*

*Quelque bon accueil que l'on
ait fait au premier, le second a be-
soin de la protection particuliere
de V. M. par rapport à un Sy-
stème nouveau, qui malgré son
utilité, se trouvera contraire au
génie & à l'intérêt de plusieurs.*

*Mais, SIRE, c'est une ma-
xime reçûe de tous les tems, que
l'universel doit être préféré au
particulier. Quoique V. M. m'ait
honoré de son suffrage, qu'Elle ait
été convaincue des bons effets du
Mercure que j'emploie, & qu'
Elle m'ait même fait l'honneur de
mettre mon Système au jour; je*

EPITRE.

laisse cependant au Public la liberté de le recevoir ou de le rejeter, me contentant d'avoir obéi aux ordres de V. M. & à ce que la charité & le bien des pauvres malades exigent de moi.

L'on me reprochera avec raison d'avoir sorti de ma sphere; mais le nombre prodigieux des experiences que j'ai faites, m'y ont comme forcé.

Je n'ai pû retenir mon zele pour le bien des malades, comme je n'ai pû le retenir autrefois pour celui des blesez.

Ma méthode a eu l'honneur d'être aprouvée de V. M. l'ayant eû réussir en plusieurs rencontres, dans des cas de la dernière importance; & même son succès

EPITRE.

*dans toute l'Europe ayant passé
mes esperances, ne refusez pas,
SIRE, je vous supplie, l'homma-
ge que je fais à V. M. de mes
derniers travaux.*

*Honorez de votre Royale pro-
tection un vieux Praticien qui
donne encore, dans les Traitez
dont ce Recueil est composé, des
moyens doux & faciles pour dé-
livrer les hommes de plusieurs
grands maux, & qui met toute sa
gloire & son bonheur à ses pieds,
avec tout le respect & la soumis-
sion possible, voulant vivre &
mourir,*

**DE VOTRE MAJESTE',
SIRE,**

*Le très-humble, très-obéissant,
très-fidel, & très-soumis ser-
viteur, BELLOSTE.*



A P P R O B A T I O N

*De Monsieur ANDRY, Conseiller Lecteur
& Professeur Royal, Docteur Régent
de la Faculté de Médecine de Paris, &
Censeur Royal des Livres.*

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, ce manuscrit in-
titulé *Second Tome du Chirurgien d'Hôpi-
tal*; je n'y ai rien trouvé qui en puisse
empêcher l'impression. Fait à Paris ce 2
Aoust 1724.

A N D R Y.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de
France & de Navarre : A nos amez
& feaux Conseillers les Gens tenans nos
Cours de Parlement, Maîtres des Reque-
stes ordinaires de notre Hôtel, Grand

Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra, SA-
LUT. Notre bien aimé LAURENT
D'HOURY, pere, Imprimeur & Libraire
à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il
lui avoit été mis en main un manuscrit
qui a pour titre le *Chirurgien d'Hopi-
tal*, par M. Belloste, qu'il souhaiteroit
imprimer ou faire imprimer & donner
au Public, s'il Nous plaisoit lui accor-
der nos Lettres de Privilege sur ce né-
cessaires: A CES CAUSES, voulant fa-
vorablement traiter ledit Exposant,
Nous luy avons permis & permettons
par ces Présentes, de faire imprimer le-
dit Livre en tels volumes, forme, marge,
caracteres, conjointement ou séparé-
ment, & autant de fois que bon lui sem-
blera, & de le vendre, faire vendre &
débiter par tout notre Royaume pen-
dant le tems de dix années consécutives,
à compter du jour de la date desd. Pré-
sentes. Faisons défenses à toutes sortes
de personnes, de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire
d'impression étrangere dans aucun lieu
de notre obéissance: comme aussi à tous
Libraires, Imprimeurs & autres, d'im-

primer, faire imprimer, vendre, faire
vendre, débiter ni contrefaire ledit Li-
vre en tout ni en partie, ni d'en faire au-
cuns extraits sous quelque prétexte que
ce soit, d'augmentation, correction,
changement de titre, ou autrement, sans
la permission expresse & par écrit dudit
Exposant, ou de ceux qui auront droit
de lui, à peine de confiscation des exem-
plaires contrefaits, de quinze cens livres
d'amende contre chacun des contreve-
nans, dont un tiers à Nous, un tiers à
l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au-
dit Exposant, & de tous dépens, dom-
mages & intérêts. A la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, &
ce dans trois mois de la date d'icelles;
que l'impression dudit Livre sera faite
dans notre Royaume, & non ailleurs,
en bon papier & en beaux caractères,
conformément aux Réglemens de la Li-
brairie; & qu'avant que de l'exposer en
vente, le manuscrit ou imprimé qui aura
servi de copie à l'impression dudit Livre,
sera remis dans le même état où l'ap-
probation y aura été donnée, ès mains
de notre très-cher & féal Chevalier Gar-

de des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné

à Fontainebleau le dixième jour du mois
de Septembre, l'an de grace mil sept cens
vingt-quatre, & de notre Regne le di-
xième. Par le Roy en son Conseil,

Signé, NOBLET.

*Registré sur le Registre VI. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, num. 71, fol. 63, conformément aux
anciens Réglemens, confirmez par celui du
28 Février 1723. A Paris le 22 Septem-
bre 1724.*

BRUNET, Syndic.



mon premier Ouvrage imprimé pour la première fois l'an 1695, j'ai crû à propos de les avertir de la liaison que celui-ci doit avoir avec l'autre; que le premier tirera un nouveau lustre de ce que nous exposons dans celui-ci, & que ce second tire son origine du premier, & que ce n'est proprement qu'une suite qui le perfectionne; quoique sans ce secours il a été assez heureux pour avoir une approbation universelle, & pour avoir été traduit dans toutes les Langues de l'Europe.

Il est bon de sçavoir aussi que la Traduction Italienne, faite par le très-illustre M. Sancafani, Conseiller & premier Médecin de S. A. S. Mgr le Duc de Guastale, a révolté quelques esprits entêtez des vieilles maximes, & qui ont écrit contre cette nouvelle méthode.

La Chirurgie leur a quelque

obligation, leurs ténèbres ont illuminé mon imagination, ils m'ont comme arraché des raisons & des preuves qui pourront faire quelques progrès; ces choses m'ont remis la plume à la main: je me suis crû obligé de défendre mon zélé Traducteur que l'on attaquoit indirectement, en répondant aux doutes & aux objections, & en combattant par des raisons & des expériences de pratique, les fausses maximes de l'Antiquité.

Ce qui me surprit dans cette dispute, ce fut de voir toutes mes Lettres traduites & imprimées, par les soins de mon très-éclairé Traducteur, malgré leur stile dur, laconique, ferré, & sans artifice.

Cependant elles furent bien reçues par quantité de très-bons Professeurs très-éclairés, dont le nombre est grand en Italie: il y a plusieurs Pièces qui sont entre les mains de mon Traducteur, des-

quelles je n'ai aucune copie : il y en a quelques unes ici qui sont imprimées en Italien ; je les ai seulement repassées , polies & augmentées : mais comme la Langue Italienne n'est pas trop commune en France , j'ai crû obliger le public en les donnant dans ma Langue naturelle , qui est la mere nourrice de mon premier Ouvrage.

L'on sçaura aussi que j'ai été assez heureux pour m'être rencontré de moi-même avec le fameux César Magati , & l'avoir ensuite résuscité , après avoir été éclipsé plus d'un siècle.

Voilà donc un petit miracle que mon premier Ouvrage a fait : dans celui-ci l'on verra des autres miracles de l'Art , des yeux entièrement perdus , réparés par la vertu d'une opération ; plusieurs maux extrêmes & mortels , traités suivant des maximes mal fondées , terminez heureusement avec dou-

ceur & promptitude : c'est ce que l'on verra si l'on se donne la peine de lire cet Ouvrage , & que l'on éprouvera si l'on veut bien le pratiquer. La résurrection de Magatus est dûe au hazard : l'heureux succès de notre opération pour les maladies des yeux , n'est point de mon invention ; j'ai seulement l'avantage de l'avoir mise en lumière par plusieurs occasions favorables , n'ayant vû en ma vie qu'un seul homme qui l'ait mise en pratique avant moi.

Le Mercure dont je publie ici les vertus , est un miracle de la nature , & parmi les remedes, le plus rare présent de la Providence.

Le hazard a plus contribué à me le faire connoître, que tout ce que j'ai vû de Maîtres qui l'ont employé, & que tout ce que j'ai lû d'Auteurs qui en ont traité.

C'est, je l'avoue, sans raisonner que j'ai commencé à m'en servir ;

les premiers succès m'ont enhardi ; j'ai suivi hardiment & fait expérience sur expérience ; les postes que j'ai occupez ensuite , m'ont fourni des occasions avantageuses ; des maladies chroniques invétérées, & que l'on regardoit comme incurables, ont été terminées heureusement par le Mercure crud ; je lui ai trouvé un frein qui l'arrête , je veux dire , qui l'empêche de se sublimer ; je ne laisse pas de croire que sans ce frein , la chaleur du corps n'a pas assez de force pour sublimer le Mercure. Je l'ai mêlé avec des purgatifs légers , qui déterminent une partie de son action par les selles ; j'ai vu qu'une autre partie se communique au sang , s'unit sans perdre sa figure ronde, avec la limphe, qu'il circule avec elle, ne la quitte point qu'il ne l'ait mise en état de pénétrer partout par sa subtilité & sa fluidité , de nourrir tout par le

moyen de ses particules balsamiques, qu'il rétablit dans leur état naturel, quand elles en sont déchûes, qu'il détruit tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son cours; qu'il est ennemi juré de tout ce qui est hétérogene, vicieux & malin. Comme à force de l'employer, j'ai connu ses vertus, & tâché de pénétrer dans la mécanique de son action; j'ai négligé de recourir aux Auteurs qui en ont écrit, & j'en ai lû très-peu; je sçais que quelques-uns le louent, comme M. Lémery, & quelques autres.

Avicenne dit que quelques-uns en boivent sans incommodité, & l'ordonne pour la teigne des enfans. Planiscampy donne au Mercure plus de qualité qu'au Gayac. Marianus Sanctus en ordonne trois livres dans le *Miserere*. Antonius Musa & Mefué le conseillent pour les vers & pour la

galle. M. le Duc, Médecin, qui a fait le voyage du Levant, dit que les femmes à Smirne qui veulent devenir grasses, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud; il se mocque de ceux qui le croient un poison: car, dit-il, les ouvriers d'une certaine mine de Mercure avoient pris la coutume d'en avaler quelques livres en quittant le travail, étant chez eux le vuidoient & le vendoient; laquelle chose ayant été découverte, on les faisoit rester après avoir quitté le travail, quelques heures enfermés dans une chambre: ainsi ce qu'ils avoient avalé étoit obligé de sortir, ne pouvant le retenir longtemps dans le corps. Les uns le croient chaud, les autres froid.

Cependant s'il adoucit le sang, s'il appaise les douleurs les plus aiguës, & le tumulte des esprits, & dans le volutus, & dans une quantité d'autres maux, & s'il engrais-

se, comme l'on n'en peut point douter, toutes ces choses marquent qu'il est plutôt froid que chaud, ou du moins qu'il est tempéré entre l'un & l'autre.

Qu'il soit chaud ou froid, je m'arrête aux effets, & non aux qualitez : que l'on le loue, que l'on le blâme, cela ne diminue rien de sa bonté ; c'est une chose de fait, que rien dans la nature n'est capable de faire, dans presque tous les maux, des effets si surprenans & si salutaires. Cependant beaucoup de gens le décrivent : il est bon, ce dit-on, mais il est dangereux : c'est en dire du bien & du mal, insinuer la crainte & le doute, & priver par ce moyen bien des affligés du prompt secours qu'ils pourroient tirer de son usage, & qui languissent & souvent périssent chargés de maux & de remèdes inutiles.

Comme l'expérience est la plus

forte des preuves, j'ai crû à propos de donner ici la relation de quelques cures faites en différens tems, sur différens sujets & sur différentes maladies : si j'avois à écrire toutes celles que j'ai faites depuis quarante-trois ans que je me sers de ce Mercure, un gros volume auroit peine à les contenir. J'ai suivi dans ce Traité la même méthode que j'ai observée dans mon premier Ouvrage, où j'ai mis à la suite de chaque cure des playes, une observation en forme de réflexion ; j'ai mis aussi à celle-ci un raisonnement à chaque expérience, pour faire voir ce que j'ai conçu de la mécanique de ce Remède.

L'an 1681, étant à Turin, un jeune Abbé me fit confidence qu'après un acte impur il avoit été attaqué de quelques maux vénériens, dont il avoit été mal traité ; que depuis quelques mois il étoit

Unable to display this page

Enfin, vers la onze ou douzième prise, il se trouva entièrement guéri, avec autant de surprise pour lui que pour moi, qui ne lui donnois ce remède que comme un palliatif.

Je ne laissai pas de lui en faire prendre encore quelques prises, pour assurer la guérison; & c'est la pure vérité qu'il n'a depuis ressenti la moindre incommodité.

Quand on fera réflexion que le Mercure est le seul & unique remède qui peut détruire le virus vénérien, l'on ne sera pas surpris qu'il ait produit cet effet dans le cas dont il est ici question: mais l'on a lieu d'admirer qu'il ait pû agir si salutairement, sans avoir causé au malade ni trouble ni agitation; qu'il ne l'ait privé ni du repos ni des alimens ordinaires; qu'il n'ait jamais pendant la cure gardé ni la chambre ni le lit; qu'il n'ait enfin rien changé dans sa maniere

de vivre , & que personne ne se soit apperçû qu'il ait été traité : c'est ce qu'il y a de singulier.

C'est la premiere cure que j'aie faite de cette maniere , étant Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon , & d'où j'en ai traité quantité avec ce simple remede , qui ont eu un pareil succès. En l'an 1694 , Monsieur le Maréchal de Catinat m'envoya à Oulx plusieurs Officiers subalternes attaqués des mêmes maux , qui n'ont pris d'autre remede , & qui sont retournez à l'Armée six semaines après , gras , frais , & bien guéris , n'ayant observé d'autre règle. Je n'entre point dans le détail pour éviter une prolixité ennuyante , ne voulant marquer qu'une cure de chaque espee , si quelque circonstance particuliere ne m'y oblige.

L'année ensuite 1682 , Monsieur le Comte de S. George , Ecuyer de

Madame Royale, & Capitaine au Régiment des Gardes, me fit voir le Caporal de sa Compagnie, à qui il étoit survenu depuis deux ans une tumeur schirreuse, qui étoit alors grosse comme la tête, & lui occupoit toute la cuisse droite, ce qui l'obligeoit à marcher avec bien de la peine avec deux bequilles: les plus accréditez Chirurgiens de Turin lui avoient fait quantité de remedes sans aucun fruit; je me résolus de lui donner par hazard du même Mercure, au bout de 18 à 20 jours la tumeur s'amolit & vint à supuration; je l'ouvris, il en sortit plus de 7 à 8 livres de pus & de limphe, & en un mois il fut entièrement guéri, quitta ses bequilles, & marcha avec toute liberté.

Cette deuxième cure me fit estimer ce remede; mais les mouvemens que je fus obligé de faire peu après, ne me fournirent pas des

occasions pour m'en servir, aussi fréquemment que j'aurois voulu : d'ailleurs mon âge ne me donnoit pas assez de crédit pour m'en servir où je le croyois propre ; il me fallut attendre un tems plus favorable.

L'an 1687, étant Chirurgien Major de l'Hopital de Luferne, dans la première guerre des Bar-bets, je m'en servis avec succès dans plusieurs Tumeurs dures & schirreuses : je trouvai que celles qui étoient d'une médiocre grosseur & peu invétérées, se dissipoient à vûe d'œil sans supurer ; que les grosses & anciennes venoient à supuration : ce qui me fit juger que quoique dures, anciennes & indolentes, elles n'étoient pas privées du commerce des liqueurs.

Pour expliquer mécaniquement l'effet que le Mercure peut produire sur les tumeurs, il faut

considérer que la matiere qui forme les schirres, & toutes les autres tumeurs qui sont faites par congestion, aussi-bien que les obstructions de toutes les parties du corps, ne peut se mettre en mouvement d'elle-même, quand elle est une fois accumulée & arrêtée malgré le ressort des parties; il faut quelque chose qui l'ébranle, la subtilise, la fonde, & en divise l'unité.

Pour accomplir toutes ces choses, il faut exciter aux fluides qui circulent dans les tumeurs comme dans toutes les parties du corps, un mouvement rapide, capable de déranger, détacher, & mettre en mouvement ce qui étoit fixe & en repos: c'est ce seul Mercure qui peut remplir toutes ces indications, en se joignant comme il fait à la limphe; il suit son mouvement, & il l'accompagne partout.

Ces petits globules qui sédui-

sont à l'infini, & roulent avec elle sans la quitter.

Leurs figures rondes font effort contre les obstacles qu'elles trouvent dans leurs routes, sans pouvoir être arrêtez, engagez, ou accrochez; elles glissent, elles heurtent, frotent, ébranlent, & mettent en mouvement les particules des matieres qui s'étoient unies, colées, accrochées & coagulées dans les parties ou dans les glandes, contre les loix de la nature; elles les rendent fluides, les réduisent en pus, ou les entraînent avec eux, pour les chasser hors du corps par la voye de la transpiration, par les selles, ou les urines.

C'est par cette mécanique que les tumeurs contre nature, les obstructions des viscères & des autres parties du corps sont détruites, en rétablissant le cours libre des fluides si nécessaire à la vie, &

à la conservation de la santé ; c'est ainsi que je conçois les deux opérations du Mercure sur les coagulations, qui est d'abforber & de diffoudre : termes du Sage, dont la manoeuvre a toute une autre explication, que nous tâcherons d'éclaircir à la suite.

En 1691, étant Chirurgien Major de l'Hopital de Briançon, l'on me fit voir une jeune femme à qui étoit servenu, il y avoit deux ans, une tumeur à la joue droite, qui ayant supuré, fut pansée avec une tente qui lui laissa une fistule, & peu à peu la machoire inférieure se trouva si fort engagée, qu'elle avoit perdu son mouvement, tellement que la bouche de la malade étoit presque fermée, & ne vivoit que de bouillon ou de choses très-liquides ; l'on avoit, me dit-on, employé plusieurs remèdes sans aucun fruit.

Je lui fis rouler de très-petites

pilules, & lui en fis prendre de deux jours l'un pendant un mois, au bout duquel la joue se débrida, la bouche s'ouvrit, & la fistule se trouva tout-à-fait guérie, ce qui causa à la malade beaucoup de joye & d'étonnement : cette cure me surprit, & m'obligea d'en donner ensuite dans plusieurs maladies chroniques, qui avoient résisté à tous les remedes d'usage, & qui furent terminées heureusement.

La plupart des fistules qui surviennent aux playes & aux abscesses, sont l'ouvrage des tentes, qui en reployant les fibres du canal où l'on les introduit, par le fréquent frottement & la continuelle compression, s'unissent, se colent les uns sur les autres, & il se forme ce que l'on appelle *callosité*.

Comme il y a dans toutes les parties du corps une multitude de petits vaisseaux qui portent & charient la limphe & les autres suc;

les orifices de ces petits tuyaux qui sont contenus dans toute l'étendue de la callosité, & qui viennent aboutir & s'appuyer sur ce volume de fibres reployées, couchées & colées, la limphe qui se trouve chargée de Mercure, ses particules rondes venant fraper & heurter contre ces fibres, les ébranlent, les décollent, les détachent, & les relevent; le suc nourricier se répand entre ces mêmes fibres relevées, les réunit, & leur redonne leur première forme. Il me semble que l'on ne peut expliquer autrement l'effet que le Mercure produit sur les callositez des fistules, que par le choc & l'ébranlement qu'il cause aux fibres couchées, reployées, & colées ensemble. Dans ce cas il faut ôter la tente; ceux qui veulent que sa vertu consiste à se charger des acides, ne pourront trouver de quoi l'occuper dans ce cas : il n'est point ici

question d'absorber des acides où il n'y en a point. L'on me dira qu'il a dissout la callosité ; mais je demande que l'on m'en explique la mécanique : car il est apparemment vrai qu'il doit agir ici comme dans les embarras, tumeurs & obstructions, qu'il n'a qu'une mécanique qui puisse satisfaire à une multitude de cas différens.

Après la Paix faite l'an 1696, j'eus l'honneur d'être demandé pour remplir la place de l'illustre M. Thouvenot, qui étoit de son vivant premier Chirurgien de Madame Royale : à mon arrivée à Turin, je vis une pauvre fille mandiante sur les degrés de l'Eglise de S. Jean, d'un lieu nommé *Cornié*, qui faisoit horreur à voir par les scrophules ouvertes de sa face & du sternum ; elle avoit outre cela, le col farci de glandes, & les pieds & les mains tout difformes.

Je la fis venir chez moi, & l'engageai de prendre de deux jours l'un une prise de notre Mercure; & pour l'obliger de prendre ce remède en ma présence, je donnai ordre qu'on lui donnât en même tems une soupe.

Cela fut exécuté six mois de suite, au bout duquel tems elle se trouva entièrement guérie; tellement qu'elle se maria, eut des enfans, resta veuve, & s'est remariée, malgré la difformité que lui ont laissé ses cicatrices: elle est actuellement vivante, tout Turin la connoît, & je lui fis tenir au Batême le premier enfant que Dieu m'a donné.

Les scrophules sont des maladies d'une très-difficile curation, peu de remèdes ont prise sur la matière qui les cause; elles sont communes à certains climats & certaines nations, & souvent les tristes héritages des désordres de

nos ancêtres ; la source est dans le sang , le siège dans les glandes & dans les articulations ; elles sont rebelles aux remèdes par rapport à leur froideur ; la tenacité de l'humeur est à l'acide qui l'épaissit.

L'on est convenu il y a longtemps que le seul Mercure est capable de conduire ces maladies à une parfaite guérison , soit en procurant une fonte , une dissolution , & un mouvement aux liqueurs , ou en détruisant les acides & les ferments vicieux qui causent les coagulations de la limphe , & faisant couler les esprits & la chaleur dans les membres affligés ; c'est enfin le seul remède de la Médecine , qui peut remplir toutes ces indications.

L'acide qui cause ces coagulations froides , est le plus difficile à détruire ; le Mercure par ses roulemens a peu de prise sur ces ma-

tieres molles & glutineuses ; c'est par cette raison qu'il se passe un tems assez considérable avant qu'il ait pû causer un dérangement qui le mette en état de rompre ou é-mousser la pointe des acides qui causent cette coagulation : il le fait cependant sans contredit ; car en circulant avec la limphe dans les articulations & dans les glandes scrophuleuses, il détruit peu à peu les embarras & les obstructions qui s'opposoient au cours des liqueurs. Ces cures sont douces & longues ; la salivation est plus prompte, plus laborieuse, & plus périlleuse.

Environ un an apres je traitai M. Dufaure, François de nation, marié & établi à Turin, connu de toute la Ville, d'une tumeur qui lui étoit survenue au foye il y avoit plus de deux ans, pour laquelle maladie il avoit consulté plusieurs Universitez ; tous les reme-
medes

medes qui lui furent inutiles.

Cette tumeur étoit plus grosse que le poing, très-douloureuse, poussant extérieurement une éminence qui marquoit son étendue; il avoit un pouls très-dérégulé; il tomboit souvent dans des syncopes; il avoit un dégoût, une insomnie, & une agitation universelle.

Je lui proposai l'usage de mon remede comme un dissolvant très-propre à dissoudre cette tumeur; je voulus joindre à ce remede un vin calibé pour son usage, où j'avois joint les *Capilli Veneris*; il se servit un mois de ces choses, & se trouva entièrement guéri.

Cette tumeur étoit schireuse, mais cependant douloureuse, peut-être par la compression qu'elle causoit aux parties adhérentes; je n'ai donc aucune remarque particuliere à faire sur cette maladie; il y a 24 à 25 ans qu'elle

a été guérie, sans qu'il y ait rien paru depuis, le malade étant actuellement vivant & en parfaite santé.

Madame Servant, Couturiere de Madame Royale, ma voisine & bonne amie, fut affligée en 1703 d'une tumeur au sein, qui en peu de tems fit un progrès considérable par son volume, par la douleur, & par sa dureté, conrant directement au carcinome.

Elle prit du même remede, & en un mois elle fut entièrement guérie, sans avoir ressenti depuis ce tems la moindre douleur à la partie. Avec ce même remede j'en ai guéri un très-grand nombre à la Cour & à la Ville, & récemment une Dame du premier rang, que le respect m'empêche de nommer, quoiqu'elle n'ait pas fait un secret de sa guérison. Cependant si ces maux sont invétérez, ou il n'y faut rien faire, ou il faut les

Unable to display this page

jours ; je rendis dans le bain que l'on m'ordonna , des petites pierres & du gravier avec des douleurs très-grandes , en urinant du sang tout clair.

L'on m'apporta à Turin, & M. Fonsage de ce tems-là premier Médecin de Madame Royale, me fit des remedes pendant trois mois, au bout duquel tems je retombai dans le même cas , & rendis encore des pierres & du gravier avec de très-fortes douleurs.

Je fis alors , mais un peu tard , mes réflexions sur mon dissolvant, croyant qu'en rendant la limphe épaisie dans laquelle les sables se trouvoient engagez , ce qui formoit de petits pelotons en forme de pierre , qui rend toujours cette humeur fluide , cet assemblage ne se pouvoit faire ; & que s'il se trouvoit qu'il y en eût encore de formez , que l'effet de notre Mercure seroit suffisant pour les détruire :

je pris de ce remede , tous mes accidens cessèrent , je me trouvai guéri , depuis ce tems-là je n'en ai jamais ressenti la moindre incommodité. Il est vrai que de fois à autre je prens quelque prise de ce même remede , ce qui m'a garanti , à ce que je crois , d'une rechute.

Je suis le premier sur lequel j'ai employé ce remede pour une semblable maladie , mais je ne suis pas le dernier ; j'en ai donné depuis à plusieurs personnes qui avoient de semblables maux , avec un très-heureux succès. Il n'est pas moins utile dans les rétentions d'urine causées par des viscositez & des glaires : M. le Baron de la Chaigne Nisar en a fait une très-heureuse expérience ; il y avoit quatre ans qu'il ne pouvoit uriner sans ressentir des douleurs vives , & avec de grands efforts ; il s'est servi de ce remede , en très-peu de

tems il a uriné à plein canal , sans peine & sans douleur : il a regardé ce salutaire effet comme un prodige , vû qu'il avoit employé une très-grande quantité de remedes inutilement ; il s'en est retourné chez lui très-content , & muni d'une bonne provision de ces pilules , & cela l'Automne de l'année 1723. M. le Chevalier de Morette ayant passé cinq jours sans uriner , malgré l'assistance de notre très-cher M. Cicognini , & de deux autres très-fameux Médecins ; ce premier préférant le bien de son malade au qu'en dirait-on , me fit demander pour lui donner ce remede ; il urina le même jour.

J'ai un cas tout récent de la même nature , à qui l'on a fait le même remede , & qui a eu un pareil succès. Mais toutes ces relations me porteroient trop loin ; je les supprime & plusieurs autres ,

quoique le nombre des malades guéris ont leur mérite pour persuader ; car une seule cure peut être imputée au hazard.

Le Mercure crud convient donc à la gravelle , la chasse , & empêche la formation de la pierre en détruisant la viscosité de la limphe qui lie les parties tartareuses du sang.

Les viscositez produisent à peu près les mêmes accidens que la pierre ; si elles ne causent pas tant de douleur , elles ne laissent pas de supprimer souvent les urines , en s'engageant dans les tuyaux qui la charient , & qui sont destinez à la conduire dans la vessie ; dans ce cas comme dans plusieurs autres , il faut que le Mercure par sa rondeur & son mouvement brise , divise , écarte , & par conséquent subtilise & détruise la coagulation de la limphe , & cela très-promptement ; ses chocs & ses roulemens

usant les pointes des acides, font quitter prise à ce qu'ils avoient accroché ; ainsi tout se divise & reprend sa figure naturelle.

Madame Compagnole, Hôteffe de la Femme sans tête, une des plus fameuses Auberges de Turin, est sujette à une cruelle colique ; il y a trois ans que cette maladie l'a mise aux abois ; en 1722 elle fut surprise du même mal au milieu de la nuit ; comme nous sommes voisins, elle me fit demander ; je la trouvai dans un état à faire pitié : je lui fis avaler une double dose de notre Mercure, peu à peu ses cruelles douleurs cesserent, elle rendit dans le reste de la nuit un grand seau tout plein d'excrémens & d'eau, le jour ensuite elle voida encore par l'anus un autre seau d'eau, & elle fut tout-à-fait quitte de sa maladie, ce qui la surprit agréablement ; car dans l'autre qu'elle avoit eue

ci-devant, elle passa un mois dans les douleurs & dans les remèdes; & dans celle-ci peu de momens après avoir avalé le remède, les douleurs cessèrent.

La prodigieuse évacuation qui se fit très-promptement fut l'ouvrage des purgatifs, mais le Mercure n'a pas laissé d'y contribuer en brisant & rendant les humeurs plus fluides & plus coulantes. Cette femme avoit tout le bas-ventre farci d'humeurs visqueuses & acides, qui lui causoient une tension & une irritation aux intestins & à tout le bas-ventre, le mouvement péristaltique des intestins étoit ralenti & dépravé; rien ne pouvoit mieux le rétablir que le roulement du Mercure, qui en même tems détruisant les pointes des acides qui causoient les mouvemens convulsifs de ces parties, la crispation des fibres circulaires étant cessée, il est naturel que toutes les ma-

tières retenues dans cette capacité ayent dû prendre la route de l'anus, & ayent suivi le Mercure, qui par son propre poids cherche toujours à se précipiter en bas.

Le Mercure étant dans le ventricule, se mêle & se confond avec ce qui s'y trouve; les veines lactées pompent ce qu'il y a de plus subtil & de plus disposé à entrer dans leurs pores; ce qu'il y a de plus volatil dans le Mercure est enlevé, dévoré par les veines, & est porté dans le sang qui le rend fluide, & plus coulant & plus doux; ce qui reste dans la masse des matières plus crasses qui sont dans le ventricule, suit la route des purgatifs; & s'il se trouve des embarras, des viscositez & des acides dans les intestins, il les ouvre, subtilise les matières, ruine le picquant & le crochu des acides, & entraîne tout ce qui est vicieux & inutile

par les selles , sans toucher à ce qui est bon & nécessaire : ce qui prouve cette vérité , c'est que ces grandes & prodigieuses évacuations n'ont laissé à la malade ni agitation ni foiblesse.

L'an 1710 un nommé M. de la Pierre , gouverneur d'un Seigneur Allemand qui étoit à l'Académie , dont le nom a échappé à ma mémoire , avoit une galle invétérée , à qui tous les remedes qu'il avoit faits en France & en Hollande lui avoient été inutiles ; je lui fis prendre de notre Mercure , & sans autre remede en trois semaines il fut entièrement guéri : il partit d'ici très-content , & l'année ensuite il m'écrivit de la Haye pour en avoir , un de ses amis ayant la même maladie. M. Carret fort de mes amis, Commissaire des Guerres dans les Armées & Hopitaux de France , qui de mon tems avoit eu la régie de l'Hôpi-

pital d'Oulx, pendant que j'étois Chirurgien Major du même Hôpital, se trouvant à Valence sur le Pô en 1710, fut affligé d'une dartre très-difforme, très-rouge, & élevée d'un travers de doigt, qui lui occupoit la moitié du visage.

L'on lui proposa plusieurs remèdes qu'il ne voulut pas faire, disant : « Je vais dans peu à Turin, « où j'ai mon ami Belloste qui a « un remède qui me guérira.

Il ne tarda pas d'y venir : je lui fis prendre de notre Mercure ; ce qu'il y a de particulier, c'est que dès la première prise il m'assura qu'il alloit mieux ; à la seconde, la diminution étoit apparente ; enfin à la quatrième, il n'y avoit presque plus rien : il en prit cependant quelques autres ; mais il est très-véritable qu'à la cinquième, il ne resta aucun vestige ni aucune marque de cette difforme

maladie ; il est à Paris , où il peut rendre témoignage de cette vérité. Il arriva la même chose & avec la même promptitude à M. le Comte d'Arque Bavarrois , revenant de France , où il avoit été traité de quelque maladie : il fut surpris en Savoye de douleurs aux épaules , & d'une quantité de grosses pustules qui lui couvroient tout le visage & qui étoient très-difformes ; il vint loger chez la Campagnole , & cela en l'année 1725. Il envoya prendre le très-sçavant M. Cicognini pour avoir son avis , sçavoir s'il se feroit traiter à Turin , ou s'il retourneroit en France pour se faire guérir. Notre judicieux Médecin lui conseilla de m'envoyer prendre pour lui donner un remede de ma composition , qu'il croyoit suffisant pour le tirer de cet embaras , ce qui fut fait : il prit de notre Mercure ; & dès la deuxième prise , il s'apper-

cut que ses douleurs étoient moindres, & ses pustules flétries; & à la quatrième, tout disparut, au grand étonnement de ce Seigneur, qui regarda cela comme un prodige; il ne laissa pas d'en prendre ensuite quelque prise, & en fit sa provision à son départ.

La promptitude avec laquelle le Mercure fit disparoître la difformité de cette dartre avec tumeur, est une preuve incontestable de son union avec la limphe; il fait dans les dartres, dans la galle, & dans les boutons du visage & des autres parties du corps, la même manœuvre qu'il fait dans les tumeurs schirreuses, scrophuleuses, carcinomateuses, loupes, &c. Il détruit les embarras des glandes, en ruinant les acides qui les avoient causées; & comme la limphe le porte & le charie jusqu'aux porosités de la peau, ses parties volatiles s'échappent avec

rapidité, par l'insensible transpiration; elles frotent contre les acides qui se trouvoient engagez dans les porosités, les usent & les entraînent avec elles; & ainsi les mammelons fibreux qui étoient engagez & bouchés reprennent leurs figures, leurs ressorts & leurs usages, la peau se nettoye, les pores se r'ouvrent, & la transpiration se rétablit.

Quoique les maladies dont nous traitons ici-dessus, aient eu des différens accidens, c'est toujours une même cause qui les produit; les préparations de ce Mercure doux, l'*Æthiops minéral*, la poudre d'*Algarot*, conviennent extérieurement; pour lors ce Mercure lie, embarrasse, & se charge des acides, ouvre la peau, & procure la guérison: mais le flux de bouche est à craindre, si les acides mêlez & engagez avec le Mercure, viennent à rentrer dans le commerce

des fluides ; c'est ce qui me fait dire que l'usage du Mercure crud pris par la bouche, fait plus d'effet, est plus sûr & plus prompt.

L'an 1719, le fils de mon Aide-Major de l'Hopital de Briançon, me fut envoyé à Turin chargé d'une lépre universelle, la tête dans un état déplorable, & tout le corps plein d'écailles blanches ; je le fis voir en cet état à quelques-uns de mes confreres, dont M. Calcan, Maître Chirurgien collégié, & présentement Syndic, pendant que je suis Prieur du College nouveau établi par le Roy, étoit du nombre.

Je le tins chez moi, le fis manger à ma table sans aucune distinction, il ne garda ni la chambre ni le lit ; je lui fis prendre deux jours l'un, le soir en se couchant ou en soupant une prise de notre Mercure, & six semaines après je le fis voir aux mêmes Chirurgiens,

la tête & le col nets comme une perle, & entièrement guéri, n'ayant pas passé un jour sans aller à la promenade, & à courir toute la Ville.

La lèpre & la vérole sont sœurs, engendrées d'un même pere, suivant l'opinion des Sçavans ; le Mercure a toujours passé pour le remede spécifique de ces maladies, depuis que l'on les connoît, & depuis que l'on s'en fert ; il a, il est vrai, sur ces fermens un pouvoir absolu ; plus ils font paroître de rage pour affliger les hommes, plus il montre de vigueur & de force pour les détruire ; ce sont des hydres que cet Hercule se plaît à terrasser ; la mécanique de son action sur ces virus n'a pas besoin d'être expliquée ; elle est connue, elle est visible, & ne peut être contestée : c'est le premier lépreux qui est tombé entre mes mains ; cette maladie si formidable cede

au Mercure bien préparé & bien mélangé, comme à la plus simple des maladies.

L'an 1721 j'eus commission de Madame Royale d'aller à la Ville d'Equiere, voir de sa part Madame la Comtesse Busquet, détenue au lit depuis quatre mois par une cruelle sciatique si douloureuse, qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement sans ressentir des douleurs mortelles, malgré les soins & la grande capacité de M. Goussier son Médecin: comme cette Dame qui est des plus puissantes, étoit obligée de rendre les excréments dans le lit, l'on appréhendoit avec raison une mortification aux parties postérieures; ce qui fit que sans perdre de tems je proposai à M. son Médecin l'usage de notre Mercure, ce qu'il accepta très-cordialement.

Elle n'en eut pas pris plus de trois prises, que ses cruelles dou-

leurs cesserent , & à la quatrième elle n'en ressentit plus ; à la septième elle sortit du lit & commença à marcher. La quantité de puitte que ce remede fit sortir durant les premières prises , causa une surprise & à la malade & au Médecin ; à la malade , en ce qu'à mesure que ces évacuations se faisoient , elle sentoit un soulagement considérable , & un dégagement de toute la partie affligée , sans perdre rien de ses forces ; au contraire plus l'évacuation étoit grande , plus elle ressentoit de vigueur. M. son Médecin regardoit ces effets salutaires comme un enchantement , ce qui l'obligea à m'en écrire sa surprise dans des termes pleins d'estime & de bonté. Cette Lettre fut lûe à Madame Royale par le très-aimable M. Cicognini , qui se trouva lui-même charmé de l'effet si prompt & si salutaire de ce simple remede , & des

expressions tendres & obligeantes du Médecin de la malade.

La Goutte naissante, le Rhumatisme, la Sciatique, & toutes les autres maladies de cette nature, sont guéries par l'usage du mercure crud pris par la bouche, comme l'expérience nous l'a fait voir dans une multitude d'occasions; elles sont toutes d'une même nature, quoiqu'elles aient différens noms, & qu'elles occupent ou affligent différentes parties; comme c'est la même cause, c'est aussi un même remède qui les guérit, & tout cela par la même mécanique qui nous jette toujours dans le même raisonnement du choc, du frottement, de l'ébranlement, du délogement, & de la ruine des pointes crochues des acides.

La promptitude avec laquelle le Mercure agit sur ces petits corps, à mon sens ne peut être expliqué autrement, puisque rien

ne se communique si promptement dans le sang ; ainsi il est porté en très-peu de tems aux parties affligées, & par plusieurs reprises dans un jour naturel ; c'est par cette raison que ce qu'il a commencé par les premiers frotemens, il l'acheve par ceux qui suivent : il est vrai qu'il s'en dissipe par la transpiration, & qu'il en sort par les selles avec les excréments ; mais l'on en redonne d'autre par reprise, qui fait que cette premiere manœuvre est continuée sans interruption, ce qui fait que les acides qui ont occupé les pores des membranes, comme il arrive dans la Sciatique & dans les Rhumatismes, sont facilement & promptement délogés & ruinez, leurs pointes étant hérissées & non engagées dans aucune matiere qui les couvre, ni qui les défende des attaques que les petits globules du Mercure leur portent sans au-

cune interruption , quand le suc nourricier qui est chargé du Mercure qui l'accompagne partout , vient se communiquer aux membranes affligées , pénétrées , & comme lardées de ces petits corps pointus , crochus , & tranchans ; les petites particules rondes & subtiles du Mercure s'épanouissent sur les membranes , & roulans comme autant de petites perles très-fines , & cependant assez solides pour heurter , user , & détruire les foibles pointes des acides , & ensuite ils sont repompez par les veines. Je n'ai pû me faire une autre idée de la promptitude avec laquelle les maladies dont j'ai parlé ci-dessus , ont été terminées ; ceux qui sont plus éclairés que moi pourront peut-être leur donner une explication plus sçavante & mieux raisonnée.

La femme de M. Reffant, Mar-

chand Libraire à Turin , âgée de 33 ans , fut envoyée de Briançon à son mari , au mois de Novembre de l'année 1723 , chargée d'une multitude de maux qui avoient été traitez durant quatre ans sans aucun fruit , par les plus habiles Médecins du Briançonnois ; elle avoit entr'autres une petite fièvre , une difficulté de respirer , douleur à la région du ventricule , l'haleine très-mauvaise , méchante couleur , & la cuisse & jambe droite d'une grosseur monstrueuse ; pour laquelle dernière maladie , l'on lui avoit fait prendre plusieurs sortes d'Eaux minérales sans aucun fruit , tant en bains qu'en fomentations , tellement que tous ces maux avoient été jugés incurables. M. son époux la voyant dans ce pitoyable état , eut assez de confiance en moi pour l'abandonner entièrement à ma seule conduite ; ce fut avec un

peu de répugnance que je me chargeai de cette maladie chronique.

Cependant ayant connu par un grand nombre d'expériences, que c'est dans les cas désespérez que le Mercure se plaît à faire connoître sa force, sa vertu, & sa supériorité sur les autres remèdes de la Médecine, je n'hésitai point de lui en donner d'abord sans aucune autre préparation.

Les premières prises ont soulagé la malade, la plupart des accidens ont cessé, le pouls s'est remis, la douleur de l'estomac & la mauvaise odeur ont été surmontées, la cuisse & la jambe sont devenues moins douloureuses, mais elles ont peu diminué; elle en prit ainsi seize prises, que l'on fut obligé d'interrompre par la venue de ses menstrues; cela fini, l'on a recommencé à lui en donner peu à peu; & sans aucune agitation cette formidable coagulation d'humours

meurs s'est fondue, les liqueurs sont devenues fluides après avoir pris quarante-deux prises de ce Mercure, la cuisse & la jambe se sont amolies, la fonte de ce prodigieux embarras est rentrée pêle-mêle avec le Mercure dans le commerce des liqueurs; enfin dans le mois de Mars de l'année courante 1724, le Mercure fit à cette maladie ce qu'il fait après les frictions; il lui excita un flux de bouche, avec cette différence, qu'il fut très-doux, & qu'il ne causa qu'une médiocre chaleur à la bouche; c'est la première fois que cela m'est arrivé, quoique j'en aye donné plus de six mois de suite.

L'on a tout lieu ici d'admirer les salutaires effets du Mercure, qui d'une manière ou d'autre ne peut se dispenser de détruire tout ce qui afflige le corps.

Il faut remarquer, pour entrer dans la connoissance de cette mé-

canique, que dans la maladie de la cuisse & de la jambe il n'y avoit aucun épanchement ; la coagulation des liqueurs occupoit seulement les glandes & les vaisseaux extérieurs : la preuve est que, malgré la grosseur de ces parties, la malade ne laissoit pas de marcher, les parties organiques n'étant pas occupées ; le poids seul & la douleur causée par la tension étoient les seules choses qui se faisoient sentir.

La fonte s'est donc faite dans les vaisseaux & dans les glandes ; il est naturel qu'ayant repris leur fluidité naturelle, ils aient rentré dans le commerce des fluides, & qu'ils aient repris la route de la circulation.

Or comme les parties subtiles du Mercure se sont trouvées confondues avec ce qui a été dissout, ils ont élevé ces fluides en haut, les vaisseaux de la gorge se sont

remplis & tendus, & les orifices des canaux salivaires ont été forcez, se sont dilatez, & ont donné passage à ce qui a voulu sortir; & alors la cuisse & la jambe ont diminué considérablement.

Ce salutaire flux a duré environ huit jours, & a remis cette femme dans un état de santé qui l'a surprise; comme je la traite actuellement, j'espère que dans peu sa cuisse & sa jambe seront dans leur état naturel.

Si le Mercure crud se chargeoit des acides, comme beaucoup de gens l'ont crû, dans la quantité qui avoit causé ces considérables coagulations, l'on eût vû des délabremens à la bouche, par où la nature les a poussez.

Il n'a paru qu'un peu de chaleur; car ceux qui causent ces maladies ne sont ni si piquans, ni si ranchans, ni si corrosifs que les acides vénériens, qui carient les

os & rongent les chairs, sans qu'ils soient mélangés avec aucune autre matière.

La matière épaisse & visqueuse qui sert de nourriture aux poils, se trouvant très-abondante par les embarras qui s'étoient formés dans la peau où ils sont plantés, les fit croître & grossir dans toute l'étendue de la cuisse & de la jambe, tellement qu'elle en étoit toute couverte & toute noire; c'est ce qui m'a fait regarder la maladie de ces parties, causée par une viscosité très-gluante qui s'est arrêtée dans les vaisseaux capillaires de la peau, & dans les glandes cutanées, qui par rapport à leur nombre prodigieux, ont enfin formé un volume si considérable.

L'on doit donc être persuadé que le Mercure, tôt ou tard, se communique, pénètre, & brise la liaison de ces matières, qu'il fait quitter prise aux acides qui les

avoient accrochées ; qu'alors ils reprennent leur première fluidité.

Si l'on fait un peu d'attention à ce que le Mercure a produit dans une cure , l'on peut juger de ce qu'il doit produire dans toutes les autres , quoique de différente espèce , le regardant comme le favori de la nature , qui dans tant de différentes opérations & productions n'a qu'un seul mécanisme : j'ai remarqué aussi par les effets que le Mercure produit sur tant de sujets & de maladies différentes , que c'est toujours la même manœuvre.

Comme dans les opérations surprenantes de la nature , mouvement & figure , la nature est inimitable dans ses ouvrages , de même le Mercure est incomparable dans ses opérations.

J'ai présentement entre les mains des maladies très-épineuses & très-invétérées ; je les traite avec

le même remede ; & depuis que je m'en fers , je commence à espérer une issue favorable , quoique depuis plusieurs années l'on ait pour les guérir épuisé tous les moyens qui sont d'usage.

De ces malades il s'en trouve que je ne puis nommer par respect , d'autres qu'il faut taire par discrétion.

Que le Lecteur juge enfin de ce qui se peut faire par ce qui a été fait : les cures que nous avons citées ci-devant ont leur mérite, celles qui suivent auront aussi le leur : cela doit , ce me semble , suffire pour donner une idée des effets admirables de ce remede.

La premiere femme de M. Rousseau , Maître d'Armes du Roy , fut affligée durant près de quatre mois de plusieurs maux en l'année 1702. Elle fut enfin visitée par plusieurs de M^{rs} nos Médecins ; & après avoir examiné avec

autant d'attention que de capacité les accidens ; car l'on peut dire avec vérité que la Faculté de Médecine de Turin est une des plus célèbres de l'Europe : ils jugerent que c'étoit un Solium qui avoit réduit cette Dame dans la consommation , à cause d'un vomissement réglé qui lui survenoit tous les jours, peu après avoir pris ses alimens ; ces M^{rs} jugerent à propos de lui donner de notre Mercure , comme le seul remede capable de le détruire.

La premiere prise fit cesser le vomissement , & les autres qui furent au nombre de douze , la rétablirent entièrement.

Il arrive cependant des cas où , malgré toute la capacité de la Médecine , l'on est sujet à se tromper, comme il arriva à la Tresseuse de mon Perruquier M. de la Touche, âgée de 15 à 16 ans en 1712, laquelle fut traitée durant plus de

trois semaines par saignées, purgations, & autres remèdes & opérations, le tout avec si peu de fruit, qu'il survint à la malade un hocquet si violent & si fréquent, qu'il lui étoit impossible d'avaler ni de retenir les alimens. M. son Médecin l'abandonna, & chargea sa mère de la remettre entre les mains des Prêtres, & de lui faire recevoir ses Sacremens. Dans ce cas M. de la Touche me vint prier d'aller voir cette fille. Je la vis, l'examinai, la touchai, & crus voir dans ses yeux des signes de vers. Je ramenai M. de la Touche chez moi, & lui donnai une prise de notre Mercure, avec ordre de lui faire prendre peu à peu quatre petites pilules avec un peu de vin, & très-promptement, ce qu'il fit. Chose surprenante & véritable, la première fit cesser le hocquet, elle avala ensuite les autres avec facilité; un peu après elle rendit

par la bouche un ver gros comme le doigt, long de demi-aulne, & une tête assez grosse, que ces gens jetterent, à mon grand regret, dans les commoditez; & en peu de jours elle fut entièrement guérie.

La plupart de M^{rs} les Médecins regardent les vers du corps avec indifférence: ils sont, disent-ils, des animaux domestiques, comme nécessaires pour consommer certaines superfluitez dans nos corps.

Avec tout cela, plus ils s'y multiplient, plus ils y restent, plus ils deviennent gros, & plus il leur faut de nourriture: dans les tems des maladies dans lesquelles l'on observe la diette quelquefois assez rigoureuse, il faut qu'ils vivent aux dépens du peu d'alimens que l'on donne au malade, ou qu'ils dévorent les parties dans lesquelles ils sont enfermez, pour subsister.

Tout cela considéré, l'on doit convenir qu'il faut empêcher leur accroissement & leur multitude, s'en défaire au plutôt, chasser de nos entrailles des animaux qui traînent après eux la corruption, que nous nourissons à nos dépens, & qui ne vivent que pour nous faire mourir.

Les vers de l'estomac & des intestins ne peuvent résister au Mercure ; c'est un poison pour eux, qui les détruit & qui en ruine les semences : c'est l'opinion de tous ceux qui ont écrit du Mercure ; elle est évidente, & l'expérience en fait foi.

Tout est plein de vers, aucun aliment n'en est privé, leur semence entre dans nos corps par une multitude d'endroits ; il y en a dans le sang & dans les liqueurs ; aucun sexe, aucun âge & aucun tempérament n'en est exempt ; ils dévorent indifféremment pour vi-

vre le bon & le mauvais : mais le Solium ne cherche que le chile pour sa nourriture ; c'est ce qui fait que ceux qui en ont ne peuvent éviter la consomption.

Les vers du ventricule & des intestins font des semences & des excréments , qui se mêlant avec le chile , sont portez dans le sang , & causent des fièvres de différente nature , soit par la pourriture , soit par la coagulation que ces aigres peuvent causer au sang.

Dans tous ces cas , je croi que rien ne convient mieux que le Mercure , puisqu'il sépare du sang & entraîne avec lui tout ce qui s'étoit introduit de vicieux ; il excite la transpiration , & fond , divise & subtilise par son choc & le roulement de ses parties rondes , ce qui a pû être coagulé ; car en Médecine l'on regarde la coagulation comme la source de la plupart des fièvres , comme elle est aussi la cau-

se d'une multitude d'autres maux.

Soit enfin vers , coagulation , le mauvais usage des choses naturelles , ou des alimens qui introduisent dans le sang des particules propres à y exciter une fermentation fébrile , ou que le défaut de transpiration fasse regorger dans le sang dequoi y causer une effervescence ; le Mercure peut vaincre tout. Quand le Mercure est bien éteint , & que ses parties sont divisées autant qu'il est possible , & que dans cet état il est porté dans le ventricule , il est succé & pour ainsi dire dévoré par les veines lactées , & charié dans la masse du sang.

Suivant les Remarques de M. Léwenoeck , le sang a des parties globuleuses ; le Mercure les a toutes semblables : elles ne peuvent donc ni s'unir ni s'acrocher , car les globules du Mercure sont lisses. Le mouvement du sang &

de la limphe avec laquelle il se joint, fait que ces petits globules se heurtent les uns contre les autres : par ce choc réitéré, tous ces globules tant du sang que du Mercure se brisent & se divisent à l'infini en se multipliant : c'est par cette manœuvre que les coagulations du sang sont détruites, qu'il devient plus subtil, plus coulant, & moins propre à s'engager & à s'embarasser dans sa route, dans les tuyaux les plus fins : les globules du Mercure, comme plus polis, plus roulans & plus fermes, & unis avec la limphe, ils sont infinuez dans les lieux où la rapidité de son mouvement les entraîne ; ils forcent tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à leur cours ; ils écartent tout ce qui s'étoit uni contre nature ; & par le mouvement qu'ils leur communiquent, ils en empêchent la réunion, ils entraînent & poussent devant eux

tout ce qui n'est pas analogue au sang, conduisant ces particules hétérogenes aux émonctoires, soit universelle ou particuliere, selon l'inclination de la nature & la disposition des sujets.

Ces mêmes particules unies, comme nous avons dit, avec la limphe, la rendent plus coulante, plus pénétrante, plus active, plus douce & plus balsamique, & par conséquent plus propre à augmenter le suc nourricier des parties du corps, & plus propre à réparer les pertes qu'il a souffert par la rigueur des maladies, en détruisant en même tems les causes fatales qui les avoient produites.

Si ce que nous avons remarqué ci-dessus du Mercure est vrai, l'on doit en même tems convenir qu'il n'a rien de corrosif ni de vicieux; s'il peut acquérir ces qualitez, ce ne peut être que quand on lui a fait perdre sa figure naturelle & son mouvement.

C'est donc la violence du feu qui faisant changer la figure du Mercure & son mouvement, dans lesquels consiste sa force & sa vertu, le rend corrosif, comme il arrive lorsqu'on l'incorpore avec le sel & le vitriol, pour en faire le sublimé corrosif.

A juger du Mercure crud par ses effets, c'est lui que l'on devroit appeller *Mercuré doux*; car celui qui est préparé par le feu, à qui l'on donne le nom de *doux*, peut se joindre aux acides dans le corps, & former un acide; de sorte que l'on ne peut l'employer que modérément & rarement, si l'on ne veut exciter un flux de bouche douloureux: j'en ai vû les tristes effets sur un malade de conséquence, qui fut la victime de l'opinion & du remède.

Le Mercure crud qui entre dans le corps par les frictions & le parfum, se joint avec la limphe; mais

il pénètre aussi dans les veines & dans les arteres.

Ce volume de corpuscules globuleux heurtant contre le sang des arteres par un mouvement contraire à son cours , fait pour lors l'effet d'une digue.

Si le sang & les esprits cèdent à ce choc , il faut que leurs mouvemens soient ralentis & même supprimez dans toute l'étendue où se fait la friction, qu'ils rétrogradent ou qu'ils arrêtent : ce combat ne peut être favorable pour le malade , & doit produire les accidens qui accompagnent le défaut de circulation : je n'ai que trop vû de ces tristes cas. S'il pénètre dans les pores des petites fibres nerveuses qui aboutissent à la peau , par sa volatilité il pénétrera dans le tronc des nerfs , & s'opposera au cours des esprits animaux , qui causera paralysie.

Tous ces accidens ne sont point

des effets de la mauvaise qualité du Mercure crud ; c'est son application qui s'oppose au cours naturel du sang & des esprits, qui cause ces extravagances & plusieurs autres que je supprime.

L'on voit donc quelle différence il y a de faire entrer le Mercure crud par les pores, ou de le prendre par la bouche par intervalle ; car alors il se mêle & s'insinue avec ce qu'il trouve dans le ventricule & avec le chile ; il entre dans le sang, il s'associe avec la limphe, il suit son mouvement naturel & volontaire, il facilite son cours & fortifie ses mouvements, il la rend plus fluide, plus subtile & plus coulante : il détruit les obstacles qui pouvoient s'opposer à son passage : unis ensemble, ils pénètrent partout ; & toutes ces choses se font doucement, insensiblement, sans contrainte, sans agitation, & sans tumulte : il

se fait cependant par cet admirable manœuvre, de surprenantes & divines opérations.

Les esprits acides injectez dans les veines & dans les arteres, y causent des accidens ; pris par la bouche, ils sont inutiles.

La vipere qui par sa piquure a fait entrer son venin par les pores, cause des accidens ; pris par la bouche, il est modifié & corrigé par les ferments de l'estomac, & ne produit rien de fâcheux.

Pour décrier l'usage du Mercure crud & le rendre odieux, l'on a eu recours aux accidens qui arrivent à ceux qui travaillent aux mines d'où on le tire.

M. Lémery croit que la paralysie qui survient quelquefois à ces ouvriers, est causée par les souffres qui émanent du Mercure, lesquels entrant par les pores, se figent dans les nerfs à cause de leur froideur, & bouchent le passage des esprits animaux.

Si cette raison a lieu, les frictions & le parfum sont bien à craindre.

Ne pourroit-on pas croire que ces ouvriers qui sont sans cesse environnez des vapeurs volatiles du Mercure, qui en respirent l'air incessamment, ces parties subtiles entrant par les narines, s'élevent, pénètrent & s'arrêtent sous le crane, ne pouvant passer outre ni pénétrer au-travers de ses pores; tel que fait l'eau d'un pot qui bout, qui s'arrête au couvercle, & qui retombe par gouttes. Cette vapeur ayant à la suite formé un volume, ces petits globules retombent par leur propre poids vers la base du crane, font une compression à l'origine des nerfs, ce qui produit la paralysie. Le même accident arrive aux Doreurs par la même raison, mais plus souvent; car ils employent le Mercure sur le feu, qui le fait élever facilement, ainsi ils le respirent en substance.

Ceci, comme on le peut voir, n'est point l'effet de la mauvaise qualité du Mercure, mais un accident produit par la compression d'un corps étrange.

Dans le tems que j'étois Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon. & d'Oulx, nous avions dans la saison favorable plusieurs vérolez dans les grands remedes, enfermez dans des lieux bien clos & ferrez: je n'ai pas vû que les garçons qui en avoient soin, & qui restoient jour & nuit avec eux, respirant la vapeur du Mercure, ayent souffert la moindre incommodité.

J'ai traité à Briançon un Capitaine d'un *volvulus*, à qui je fis avaler deux livres de Mercure crud, qu'il garda six jours entiers dans le corps, sans qu'il y ait produit rien de fâcheux; & ceux qui gardent des balles de plomb plusieurs années dans les membres, &

quelquefois toute la vie , remarque-t-on, quoiqu'il y ait du mercure dedans , le moindre accident ?

Vouloir avec tout cela persuader que le Mercure crud n'est pas mal-faisant , n'est pas une petite entreprise ; bien des gens le croient un poison corrosif ; on l'accuse d'être la cause des ulcères qui viennent à la gorge & à la bouche de ceux à qui l'on donne le flux de bouche : si on lui fait la grace de ne le pas croire corrosif par luy-même, on veut qu'il le devienne en se chargeant des acides vénériens : opinions reçûe & soutenue par de très-fameux Auteurs.

Il me semble cependant qu'il y a bien des choses à dire pour soutenir le contraire , si l'on veut y faire un peu de réflexion , & se défaire de sa prévention.

Les ulcères qui affligent la gorge & la bouche de ceux qui bavent , viennent selon moi , des acides

contenus dans le ferment vérolitique ; le Mercure l'ébranle , le déloge , le met en mouvement , le charie avec la limphe pour lui procurer une issue par la voye des crises , quelquefois par la bouche , par les selles , par les urines , ou par la transpiration.

Il faut considerer que dans la salivation les âcres acides corrosifs du virus qui étoient répandus dans toute la masse des fluides , & ceux qui étoient cantonnez dans les nodus , les pustules , glandes , chancres & ulceres sont tous chariez dans des tuyaux qui les conduisent dans les canaux salivaires , pour sortir ensuite par la bouche , ce qui fait la salivation ; qu'étant ainsi tous réunis & passant tous par un même lieu , il est naturel qu'ils y laissent des impressions , & que des parties aussi délicates que celles de la gorge & de la bouche , soient déchirées , entamées

& ulcerées par la quantité de ces petits corps tranchans , aigus & corrosifs , sans que le Mercure y ait aucune part , que celle de les avoir mis en mouvement pour procurer leur sortie.

Le Mercure que l'on fait entrer dans le corps par les frictions , prend une partie des liqueurs à contre-sens, comme nous l'avons déjà remarqué : ce coup de rétrogradation qui pousse de la circonférence au centre , subtilise la limphe , l'élève en haut , lui donne un mouvement violent & rapide , le porte vers la tête & la gorge , lesquelles s'enflent par cet amas de limphe qui lui est dardé de presque tous les endroits du corps , laquelle ne pouvant être contenue dans les petits volumes des vaisseaux , par l'effort de la tension qu'ils ne peuvent soutenir , les orifices des canaux salivaires sont forcez, s'ouvrent, se dilatent, & donnent pas-

sage à cette abondance d'humeur lymphatique: or comme le Mercure n'a pas circulé suivant le cours naturel de la limphe, & qu'il n'a fait que s'élever avec elle, il n'a pû par ces roulemens briser ni détruire la pointe des acides, qui passant par la gorge & par la bouche, tels qu'ils sont, y cause des ulceres & des délabremens incommodes & douloureux.

Le seul mouvement qui se fait de la limphe & du Mercure dans cette occasion, est une simple sublimation qui se fait en haut & qui s'y arrête; tellement que si les canaux salivaires tarديوient à s'ouvrir, le malade seroit suffoqué. L'on voit donc que dans cette conjoncture le Mercure & la limphe sont dans une espee de repos; que l'évacuation qui succede, & l'écoulement de la limphe & du Mercure ne change rien dans l'ordre de leurs situations; l'action quoique

quoique violente , se termine à la gorge. Pour que le Mercure use & détruise les pointes des acides, il faut qu'il roule & qu'il circule paisiblement avec eux, par un mouvement continu & réitéré ; ce qui ne se peut faire par les frictions & par parfum , ni par aucune préparation de Mercure, de quelque nature qu'elle puisse être : quand la crise après les frictions se détermine par les selles ou par les urines , l'on a beau dire , si le Mercure étoit joint aux acides , l'on verroit paroître des accidens & des ulceres à l'anus , à la vessie & à la verge , ce que l'on ne voit pas.

Si le Mercure crud se pouvoit joindre aux acides, l'on verroit paroître de très-funestes accidens après les frictions , par lesquelles il en entre une si grande quantité dans le corps. Ceux à qui nous en avons donné par la bouche plus de six mois de suite , comme par

exemple dans la cure des scrophuleux qui sont tous farcis d'acides , si cette union étoit possible , il auroit paru quelques traces, quelque marque , irritation, chaleur, exco-riation , ce qui pourtant n'est pas arrivé.

Pour que le Mercure puisse être sublimé , il faut qu'il soit en repos, que le feu qui est dessous embrasse ses parties rondes pour les élever en haut , comme il arrive à celui qui est employé par les Doreurs.

Quand le Mercure crud est pris par la bouche en pilules , quoique ses parties soient très-divisées & très-subtiles , malgré les purgatifs avec lesquels il est mêlé, il se communique très-promptement aux liqueurs , il nage dans un fluide, & il est dans un perpétuel mouvement, ainsi il ne peut être sublimé : la chaleur du corps lui sert d'éperon , l'âme , augmente son mouvement , & le fait pénétrer

partout ; il ne quitte point les liqueurs avec lesquelles il est mêlé , que pour gagner les émonctoires.

De très-habiles gens , de qui cependant le Mercure n'est pas connu , sont d'opinion que l'on en peut prendre de crud par la bouche quelques livres , comme par exemple dans le *volvulus* , sans qu'il puisse produire rien de fâcheux ; mais qu'il est dangereux d'en prendre seulement quelques dragmes , qu'alors il peut se sublimer par la chaleur du corps : opinion reçue par quantité de gens , & cependant très-fausse.

M. le Duc , Médecin , que nous avons cité ci-dessus , a vû à Smirne que la plupart des femmes qui veulent paroître belles & fraîches & acquérir de l'embonpoint , avalent souvent deux dragmes de Mercure crud sans aucun mélange.

Quand l'on en prend quelques livres, s'il n'est arrêté par l'embaras des intestins, il passe vite & fort au même poids qu'on l'a pris : quand il est pris en petite quantité, il reste plus long-tems dans le corps, il heurte, détache, brise, & chasse dans les intestins ce qui se trouve dans le ventricule, de gras, de visqueux, de limoneux, d'âcre, & d'acide ; il fait la même manœuvre dans les intestins, mêlé avec ces matieres, roulant avec elles, il ne peut être sublimé, il ressort tel qu'on l'a pris, entraînant avec lui ce qui auroit pû aigrir le sang, altérer les fermens du ventricule, & causer une mauvaise coction.

Tout ceci fait voir quelle utilité l'on peut tirer de son usage, que c'est à tort que tant de gens se sont déchaînez contre lui : tels & tels, dit-on, ont été affligés de tels & tels accidens par l'application du

mercure ; donc il est mauvais , il est dangereux.

Il y en a même qui sont épouvantez quand ils entendent prononcer son nom, & qui croiroient être empoisonnez s'il en étoit entré dans leur corps.

Cette erreur est entretenue & fomentée par la prévention de plusieurs personnes , d'ailleurs capables, qui décident & jugent impunément sur les effets du Mercure , sans distinguer quelle est la bonne ou la mauvaise maniere de l'employer ; ce qui porte cependant une différence très-considérable.

Si l'on se donne la peine de faire un peu d'attention sur ce qui a été dit ci-dessus & sur ce que l'on dira à la suite, l'on verra que le Mercure doit être pris par la bouche , tel que la Providence le donne , si l'on en veut ressentir le bénéfice , ou mêlé avec de légers purgatifs.

Que toutes les extravagances qu'il produit dans les frictions & le parfum, ne sont causées que par un mouvement furnaturel qu'il cause aux esprits & aux liqueurs, comme nous l'avons déjà expliqué.

Qu'il ne peut devenir corrosif que quand l'action du feu lui a fait perdre sa figure & son mouvement; car alors il peut s'acrocher & se charger des acides, & former par ce mélange une espee de sublimé.

Quoique le Mercure crud se divise à l'infini, ses parties les plus subtiles & sa vapeur même conservent toujours la figure ronde: elles ne peuvent jamais sans la violence du feu, devenir pointues, crochues ni tranchantes; elles ne peuvent donc ni acrocher ni être acrochées, tant qu'elles conserveront leur figure sphérique, & qu'elles seront, comme elles le

sont, glissantes & polies ; & la chaleur du corps n'est pas suffisante pour produire aucun changement sur ces parties , même les plus fines & les plus subtiles.

Dans l'ébullition & la fermentation qu'il souffre quand il est mêlé & dévoré par l'esprit de nitre , l'eau-forte , & les autres esprits , ses parties ne sont que divisées & imperceptibles , leurs figures sphériques ne sont point détruites : ce qui prouve cette vérité , c'est que ce mélange adoucit ces esprits ; ils sont alors moins piquans & moins corrosifs : cela marque que le Mercure crud peut à juste titre être nommé *Mercur*e *doux*.

J'aurois pû me contenter de rapporter les effets salutaires que le Mercure crud a produits entre mes mains , sans m'embarasser d'en expliquer la mécanique , à laquelle je n'aurai peut-être pas

trop bien réussi , n'ayant aucun principe de Chymie , & n'exposant naturellement que ce que j'ai conçu & que ce qui m'est venu dans l'esprit ; mais j'ai crû que faisant voir de quelle maniere il agit dans le corps , l'on aura moins lieu de craindre , & il ne passera plus pour un poison , mais pour le plus doux & le plus souverain des remedes. Après donc avoir fait mon possible pour justifier le Mercure , & fait voir qu'il est ami de la nature , l'ennemi capital des maladies & de toute corruption ; que par une admirable mécanique , sans s'incorporer ni se confondre avec quoi que ce soit , il dissout , absorbe , ruine , chasse , détruit , corrige tout ce qui est hétérogène & vicieux ; que non seulement pris par la bouche , mais en le portant sur soi , ce qui en émane est capable d'éloigner du corps l'air malin & contagieux ,

de quelque nature qu'il soit, sans en excepter aucun.

Tous les Auteurs qui ont traité de la peste, sont d'opinion qu'elle est causée par une coagulation du sang : s'il est ainsi, quel remède lui peut mieux convenir que le Mercure crud.

M. le Begue, dans son Traité de la peste de Marseille, dit qu'elle tire son origine d'une foule d'œufs de vers qui infectent la salive, les alimens, le chile, le suc nerveux, & enfin les parties solides ; que la chaleur de l'estomac fait éclôre ces œufs, qui ensuite dévorent avec avidité une partie des alimens, ce qui les fait croître jusqu'à une certaine grosseur ; alors ils excitent les premiers symptômes de la peste.

Ces vers sont portez avec le chile dans le sang, où ils empêchent la circulation.

Suivant ce système, rien n'est plus propre à détruire ces vers &c.

leurs semences, que le Mercure. Dans une Traduction de Jean-Jacques Scheuchen, il propose pour la peste l'Æthiops minéral, qui est une préparation de Mercure: il dit que selon le fameux M. Boyle, la peste vient rarement à ceux qui habitent proche les mines de Mercure. Considérant le Mercure comme très-volatil, & qui transpire plus qu'aucun autre métal, je suis d'opinion qu'un corps préparé par notre Mercure ou quelque autre semblable, & qui portât sur soi des petits sachets de peau avec du Mercure crud dedans, sur le sternum & sur les émonctoires, que les parties subtiles qui émaneroient de ce Mercure, formeroient un tourbillon autour du corps, capable de s'opposer aux approches de l'air infect & de le repousser: ce n'est au fond qu'une vapeur qui peut trouver une autre vapeur plus forte qu'elle.

le, qui lui résiste ; c'est un air contre un air.

Si ce sont des œufs, comme il y en a quelqu'apparence, ils sont ronds, & les particules volatiles du Mercure pareillement ; ils ne peuvent donc ni se joindre ni s'acrocher ensemble : cependant les globules du Mercure détruisent ou écartent ceux des vers : il faut que ce soit le choc qui se fait par la rencontre de ces petits corps sphériques, que ceux du Mercure ayant plus de solidité, de force & de mouvement, repoussent ou brisent les plus foibles.

Ceux qui ne seront pas contents de ces raisons, n'ont qu'à promener leur esprit dans les idées de l'antipatie ; ils auront sur ce sujet de quoi s'occuper.

Ces mêmes vapeurs du Mercure écartent aussi du corps les particules contagieuses de la petite vérole : j'ai vû bien des gens qui

n'ont employé d'autre moyen pour s'en garantir. Pourquoi ne produira-t-il pas le même effet sur la vapeur pestilentielle ? il n'y a que du plus ou du moins.

Les Médecins Arabes ont confondu ces deux maladies ensemble, & plusieurs ont été de leur opinion, & elles ont beaucoup de rapport. Un grand nombre d'Auteurs ont établi la cause de la petite vérole dans une fourmillière d'œufs de vers qui éclosent dans le corps des hommes, aux uns plutôt, aux autres plus tard ; que les pustules sont remplies de ces petits vers, qui en rongant la peau, y laissent les marques que nous y voyons ; que ces irruptions sont analogues avec celles de la peste ; que la transpiration de ces malades est aigre, & leur haleine pareillement, & sent les vers, & n'est à proprement parler qu'une semence de vers qui communiquent le

même mal à ceux qui les approchent, & qui se trouvent disposés par la qualité de leurs fermens à faire éclôre ces semences.

Ce systême qui de tous ceux qui ont paru sur ce sujet, est le plus vrai-semblable, autorise l'usage du Mercure : comme spécifique, employé intérieurement ; & comme préservatif, en le portant sur soi.

Une très-illustre Souveraine en a porté plus de cinquante ans sur soi, pour se garantir de cette maladie ; elle a passé quatre-vingt ans sans l'avoir eue.

Je porte toujours du Mercure sur moi ; je suis âgé, & n'ai jamais eu ce mal : j'ai vû que M. Lémery le conseille dans sa Chymie.

Ce n'est pas seulement ces deux maladies qui sont produites par les vers : plusieurs Scavans veulent que les herpes, dartres, galles, teignes, & presque toutes les maladies de la peau soient causées par

des vers ou semences de vers, aussi-bien que les fièvres malignes. Selon Nicolas Hartsoëker, la peste, les maux vénériens, & toutes les maladies épidémiques sont causées par des vers qui dévorent les hommes, si l'on n'y remédie par des spécifiques. Rien n'est donc plus propre que le Mercure, pour guérir la peste, la petite vérole, & toutes les maladies vermineuses, puisqu'il détruit la pourriture qui fait éclôre les vers, qu'il fond les coagulations que l'on prétend être comme inséparables de ces maladies : les langueurs, les défaillances & l'accablement sont des accidens qui accompagnent ordinairement ces maux épidémiques, & les signes les plus sensibles de la coagulation.

Ce n'est pas que la dissolution n'accompagne quelquefois ces maladies, mais plus rarement. Il est facile de distinguer l'une &

l'autre de ces causes par les accidens.

M. Newton, dans un *Traité de Peste* imprimé à Utrecht, soutient que les vers sont la cause de la peste, qu'ils s'acrochent dans les draps, habits, hardes, &c. qu'ils s'y multiplient & s'y conservent bien du tems; que quand l'on manie ces choses, ou que l'on ouvre les balots où ils sont nichez, qu'ils ont de petites aîles, qu'ils volent, s'attachent, & se communiquent.

Cette opinion qui a paru à bien des Sçavans la plus vrai-semblable, fait voir que le remede que l'on propose, convient mieux qu'aucun autre, soit que les vers soient la cause essencielle de cette maladie, ou qu'elle soit causée par la coagulation du sang, ou que toutes les deux subsistent ensemble, comme il pourroit être. M^{rs} Chycoineau, Verny & Soulier,

Médecins députez de la Cour pour traiter la peste à Marseille, sont d'opinion que le venin de la peste n'est contagieux par lui-même, mais seulement par rapport à la disposition des sujets qu'elle attaque. Quand ce systême seroit vrai, le remede que nous proposons seroit suffisant pour corriger ces mauvaises dispositions ; & je ne laisserois pas d'employer l'amulette, quand elle ne serviroit qu'à frapper l'imagination des hommes, leur donner la tranquillité, & dissiper la crainte qui seule peut faire contracter cette maladie.

Ces M^{rs} veulent que la peste & la petite vérole ayent un grand rapport ensemble ; qu'elles ont à peu près les mêmes accidens ; que ce que l'on nomme le *gros grain* dans la petite vérole, est une espece de bubon ou de charbon ; que l'une & l'autre de ces maladies se termine par des irruptions à la peau.

Le très-judicieux & très-vérifiable M. Cicognini m'a assuré qu'en Italie l'on porte sur soi du Mercure crud, pour se garantir des vapeurs ; que les femmes en portent pour éviter les attaques de l'ictérie & de ses accidens.

Un homme de probité & de distinction m'a juré que Madame sa mere tomboit presque tous les mois dans des accès furieux d'ictérie, accompagnés de délires & de convulsions ; qu'étant un jour dans ce triste état, il passa chez eux deux Capucins qui envoyèrent prendre du Mercure crud, l'enfermerent dans une petite canne, & lui attachèrent au col, pendant sur le sternum ; que les accidens cessèrent en très-peu de tems ; qu'elle le porta dix-huit mois sans être affligée de cette maladie ; que l'ayant perdu, elle retomba dans le même mal ; qu'elle en fit refaire un autre, qu'elle avoit porté le

reste de sa vie , sans avoir ressenti depuis aucune attaque.

Quelle conséquence peut-on tirer de tout ceci ? Si la seule vapeur de deux ou trois dragmes de Mercure peut rétablir le calme dans toute l'œconomie, troublée par des accidens presque épileptiques, & s'opposer à leur retour ; que ne doit-on pas espérer du même remède pris en substance, quand il est mélangé avec de légers purgatifs, qui n'attaquent & qui n'évacuent que ce qu'il y a de malin, de vicieux & de superflu, sans toucher aux bonnes humeurs, ce qui est effectivement véritable ; quoiqu'il purge plus ou moins, selon la disposition des sujets. Le Mercure ne laisse pas de se communiquer au chile, au sang, & ensuite à la limphe, avec laquelle il fait société, & , comme nous l'avons déjà remarqué, il l'accompagne dans tous les lieux du corps où elle est cha-

riée , & ainsi jusqu'aux porosités du cuir: ses parties volatiles s'échappent par les pores , & forment une transpiration mercurielle ; elles sont dardées contre l'air qui nous environne ; & se joignant à la vapeur de celui que l'on porte sur soi, ces deux vapeurs ainsi jointes , forment un volume capable d'entourer le corps , & de mondifier & repousser tout ce qu'il y aura de vicieux , de malin & d'épidémique dans l'air qui nous touche & dans celui que nous respirons : ainsi une partie de ce Mercure que l'on prend par la bouche, est vidée par les selles , une autre partie circule avec la limphe , & l'autre sort par la transpiration.

Le ventricule , selon quelques Anciens & plusieurs Modernes, est le siège de presque toutes les maladies ; c'est lui aussi qui reçoit les remèdes qui sont destinés pour les guérir.

L'on ne peut éviter, quand ils sont portez dans ce viscere, qu'ils ne se mêlent & confondent avec les ferments, qui selon leurs qualitez peuvent rendre les remedes ou vicioux ou inutiles.

De quelque façon que ce soit, ce mélange ajouté ou diminué, altere toujours la vertu du remede, & en rend souvent l'effet mauvais ou incertain.

Il n'en n'est pas de même du Mercure crud ; il ne reçoit aucune altération dans l'estomac, rien ne peut l'arrêter ni se confondre avec lui ; ses parties volatiles toutes divisées, se joignent seulement avec le sang sans changer de figure ni de nature. La chaleur du corps n'est pas suffisante pour le sublimer : il demeure tel qu'il est ; & après avoir parcouru tout le petit monde pour y attaquer & détruire ses plus cruels & ses plus redoutables ennemis, il ressort tel

que l'on l'a pris, excepté ce qui a pû transpirer par les pores.

Cette manœuvre se fait insensiblement, sans tumulte, sans effort, sans altération ni douleur; il brise, il dissout les matieres crasses & visqueuses qui sont dans le ventricule & dans les intestins, & détruit par le choc & le mouvement de ses parties rondes, toutes les matieres indigestes qui peuvent être colées sur les membranes des parties, les rend fluides & coulantes, & leur procure une issue: celui qui est mêlé dans le sang fait le même effet dans les lieux où la limphe le charie, il force tous les obstacles, & rompt toutes les digues qui s'opposoient au cours des liqueurs.

Par sa figure il ouvre, écarte, dilate & dérange tout ce qui s'étoit joint & uni contre nature.

Tous les écarts de ces matieres brisées sont par une espece de cri-

se conduits aux émonctoires du corps ; voilà de quelle façon j'explique ce que j'ai pû concevoir de l'action du Mercure dans le ventricule , dans les intestins , & dans les liqueurs.

Il est certain que toutes les matieres hétérogènes que le Mercure a dérangées , ébranlées , délogées & brisées suivent la route & le mouvement des fluides.

Ce qui se trouve de plus matériel & de plus crasse , est conduit dans les intestins , comme parties inutiles & superflues.

Les portions de ces matieres les plus subtiles sont poussées dans les glandes excrétoires ; & par la rapidité du mouvement que le Mercure leur a communiqué , elles n'y peuvent faire aucun séjour , se trouvant confondues avec le volatil du Mercure , elles sortent par la transpiration , & entraînent avec elles ce qui se peut trouver

de vicieux & d'étranger dans la peau & dans les glandes.

C'est par là que nous avons expliqué ci-dessus l'effet prompt & surprenant que ce remède a produit dans les embarras & obstructions du cuir & des glandes cutanées.

Tout ceci se fait par le Mercure qui est dans les vaisseaux, & qui suit le mouvement des liqueurs: mais comme il faut que le suc nourricier qui est destiné pour nourrir les parties du corps, répande & se communique partout, & que ce même suc ou baume du sang est imprégné de Mercure, il ne peut qu'il ne heurte & qu'il ne frote contre les acides qui sont fourez dans les porositez des membranes, dans la sciatique, dans le rhumatisme, & autres douleurs des parties musculuses, qu'il cause, ou par la chaleur qui les agite, ou

96 *Suite du Chirurgien*
dans les mouvemens des douleurs
vivés.

Ce Mercure brise donc leurs pointes , & les détruit par son mouvement & sa figure, nulle autre chose n'étant capable de produire le même effet.

Voilà donc de quelle maniere il est *absorbant & dissolvant* ; termes d'usage.

Il absorbe sans se charger des acides ni d'aucune autre matiere ; il dissout sans avoir aucune chaleur, vrai sujet de spéculation.

Un Seigneur * de la premiere qualité de cette Cour, grand par son mérite, par sa naissance & par ses Charges, qui m'honore de son amitié, & qui a bien voulu se donner la peine de lire mon Manuscrit sur le Mercure, & capable de juger du mérite d'un Ouvrage, me fit une objection forte & judicieu-

* S. E. M. le Marquis de Rivarole, Grand Veneur.

se, qui a donné lieu au petit raisonnement que j'ai crû être obligé de mettre ici.

Vous dites que le Mercure crud se communique au sang & aux liqueurs : cependant quand il est arrivé dans le ventricule, mêlé & incorporé dans vos pilules, elles se dissolvent ; alors le Mercure quitte les ingrédiens avec lesquels il étoit confondu, toutes ses parties divisées se réunissent ensemble pour former un globe qui ne peut rester long-tems dans l'estomac, & passant par le pilore, entre dans les intestins & sort par l'anús ; ainsi rien de ce Mercure ne se peut communiquer aux liqueurs.

Je tombe d'accord, lui répondis-je, que les pilules tardent peu à se dissoudre, par l'humidité qu'il y a dans le ventricule, & par le bouillon que l'on prend en les avalant.

Mais l'on doit considérer aussi

que dans ces pilules le Mercure est très-divisé ; que dans le tems que cette dissolution se fait , le degré de chaleur qui se trouve dans le ventricule , est justement celui qui convient pour faire élever comme un petit nuage les parties les plus volatiles du Mercure ; ils quittent les choses qui les retenoient , & s'insinuent avec facilité & promptitude dans les bouches des veines lactées , qui sont par la figure de leurs pores toutes disposées à les recevoir ; ainsi ils sont portez dans le sang pour circuler avec lui. Ce qui me fait conjecturer que la chose se fait ainsi , c'est que j'ai remarqué que dans les sujets qui ont le ventricule farci de matieres glaireuses & visqueuses qui tapissent la membrane interne du ventricule & qui bouchent les orifices des veines lactées , ces petits globules se détachant dans le tems de la dissolution & ne pouvant en-

trer dans ses vaisseaux, ils heurtent contre ces matieres, les divisent, les subtilisent & les détachent: cet ébranlement, le poids de ces matieres qui tombent au fond du ventricule, cause un petit vomissement très-utile aux malades; mais ce n'est que la premiere prise qui produit cet effet, qui n'arrive que très-rarement.

Soit de cette maniere que cela se fasse ou autrement, il est certain que les parties subtiles du Mercure se communiquent très-promptement dans la masse du sang. L'on n'a, pour en être persuadé, qu'à examiner ce qu'il produit dans les tumeurs, obstructions, gravelle, goutte sciatique, rhumatisme, &c. avec quelle promptitude il agit sur les maladies de la peau & de toutes les autres parties du corps.

Pour bien juger de la subtilité des parties volatiles du Mercure, il ne faut que considérer la finesse

des ramifications des vaisseaux sanguins & lymphatiques dans lesquels il s'insinue & se mêle avec ces liqueurs.

Un Anatomiste m'a fait voir plusieurs membranes, dont il y en a de minces comme une toile d'araignée, desquelles il a injecté les vaisseaux avec tant d'art, que j'ai admiré l'adresse & la patience de ce fameux Anatomiste: à l'aide du microscope, l'on voit des millions de vaisseaux renfermez dans un espace de quatre travers de doigt, dont deux cens joints ensemble feroient à peine le volume d'un cheveu.

L'on voit par là la nécessité qu'il y a de maintenir les humeurs fluides & coulantes, & la facilité avec laquelle les coagulations se peuvent faire, comme aussi les embarras & les obstructions.

L'on ne doit pas être surpris de ce que je dis, que les parties sub-

tiles du Mercure pénètrent dans les bouches & dans les ramifications des tuyaux les plus fins, si on se donne la peine d'examiner que le Mercure qui est enfermé dans une plume bien scellée & bien bouchée, ne laisse pas de transpirer & de passer au-travers des pores de la plume qui sont imperceptibles.

L'eau hermétique marque la subtilité & la légèreté des particules volatiles du Mercure: quoiqu'il bouille une multitude de fois dans l'eau, elle se charge de ces petits corps subtils, & le poids du Mercure ne diminue point.

L'on prétend, car je ne l'ai pas éprouvé, que si l'on tient un doigt posé quelque tems sur du Mercure crud, une pièce d'or que l'on aura dans la bouche blanchira, & cela sans que le Mercure diminue.

L'on voit par-là quelle est la volatilité du Mercure, & en mê-

me tems qu'il n'y a que l'or qui puisse arrêter ses particules subtiles; soit que la figure des pores de ce métal soit disposée à le recevoir, comme il y a de l'apparence, ou qu'il y ait une analogie entre ces deux métaux qui les oblige à se chercher & à se joindre. Il pénètre avec la même facilité les porosités de la peau; il s'insinue & se communique intérieurement. On le voit, & il n'arrive que trop souvent que des applications d'onguens & d'emplâtres mercuriels, ou pour dissoudre quelque tumeur quoiqu'en petite quantité, ne laissent pas quelquefois d'exciter des salivations qui surprennent les malades & les Chirurgiens qui les traitent, ce qui fait ensuite qu'ils ne l'employent qu'avec crainte.

L'on pourra me dire que le Mercure que l'on porte sur soi, doit par la même raison produire le même effet, d'autant plus qu'une

vapeur aussi subtile doit pénétrer avec facilité.

Il est vrai qu'elle pénètre, qu'elle rend la limphe plus subtile & plus coulante, & par conséquent elle oblige à cracher plus facilement & même plus copieusement ; je l'ai vû sur moi & sur d'autres : cette évacuation est utile & salutaire, & ne peut pas être nommée *salivation*.

Cette simple vapeur n'a pas assez de corps ni assez de force pour s'opposer au cours du sang ; elle ne peut faire ni un effort ni une résistance assez complète qui puisse arrêter le cours des liqueurs, pour ensuite les sublimer vers les parties supérieures ; c'est comme une fumée subtile qui obéit sans résistance, qui pénètre les liqueurs sans effort, qui s'y joint & qui suit leur mouvement naturel, & qui enfin ne peut jamais rien produire de vicieux.

Tout au contraire, celui qui est appliqué sur quelque partie en onguent ou emplâtre, introduit par les pores le Mercure en substance dans les vaisseaux ; ce qui peut s'opposer au cours naturel des fluides dans l'étendue de l'espace où il est appliqué, cela dans certains sujets est suffisant pour exciter une sublimation & une vraie salivation, comme l'on voit qu'il arrive assez souvent.

Toutes ces choses supposent un commerce entre la matiere subtile du premier élément & le Mercure. Je passe légèrement sur cet article, qui n'est pas de mon sujet.

L'on pourra me dire que cette élévation des particules volatiles du Mercure, que je suppose se devoir faire dans le ventricule, est une sublimation ; cependant j'ai dit que pris par la bouche, il ne peut se sublimer dans le corps ; il y a là une contradiction.

Les remarques que j'ai faites sur le Mercure, sur son action, & sur ses effets, quand il est pris par la bouche, n'ont jamais pû me persuader qu'il pût se sublimer au point de monter à la tête, ce que j'appelle la véritable sublimation; hors dans certains cas particuliers qui sont très-rares, comme par exemple dans la cure de Madame Ressent.

Je crois seulement que ses parties volatiles peuvent dans le seul ventricule s'élever dans la dissolution des pilules, & se confondre avec cette admirable crème qui résulte de la coction, je veux dire le chile, & de concert entrer dans les veines lactées: la capacité du ventricule, sa chaleur, les sucs, ferments, ou liqueurs subtiles avec lesquelles il s'associe sympathiquement, favorisent cette manœuvre.

En entrant dans ces petites vei-

nes, ils suivent le cours de la liqueur qu'ils ont pompée; il n'est plus alors susceptible de sublimation, ils sont mêlez avec un fluide qui leur sert de véhicule.

Cette objection a donné lieu à toutes ces remarques, qui m'ont un peu écarté de mon sujet.

La crise que l'on excite avec les frictions, & qui se fait par la bouche, ne se fait point sans violenter la nature; elle est honteuse, odieuse, laborieuse & périlleuse; elle est accompagnée de mille sujétions & d'autant de précautions: pour tirer du flux de bouche toute l'utilité & tout le bénéfice nécessaire, il faut le pousser à l'excès, il faut mettre les malades aux abois: s'il est foible, ou les malades mal servis, si on les flate, on les manque; tout ce que l'on a fait & tout ce que l'on a souffert a été inutile, & n'a servi qu'à rendre le mal plus rebelle & plus difficile à guérir.

Ce sont ces cures infructueuses qui rendent le virus plus fort & plus vigoureux, les malades se rebutent, & n'osent plus s'exposer une seconde fois au caprice d'une cure incertaine & cependant périlleuse ; & si l'on excite un flux tel qu'il doit être pour terminer les cures, ils sont en risque de succomber.

C'est profaner la bouche que de l'assujettir à une fonction si rebu- tante, si humiliante, & en un mot si indigne d'elle.

Il me semble qu'il est plus raisonnable & plus naturel de lui substituer un émonctoire, que la nature a destiné pour le plus vil & le plus abject des emplois.

Les intestins & l'anüs sont accoutumés à donner passage aux immondices du corps ; la raison nous indique de prendre ces routes quand nous traitons les maux vénériens avec notre Mercure,

comme aussi les autres maux qui sont causez par les acides, dont le nombre est très-grand.

L'on tarde peu à s'appercevoir de la destruction du virus & de la ruine des acides.

Comme ce Mercure est mêlé avec des purgatifs, tout se détermine à sortir par les selles: comme il est pris par intervalle & de suite, les premières servent de préparation aux autres, elles commencent à fondre & à rendre les humeurs fluides & obéissantes; celles que l'on prend ensuite procurent avec facilité des évacuations salutaires, toujours salutaires & modérées.

Ainsi nous procurons une espèce de flux par l'anus, très-commode, & que nous faisons durer tant qu'il nous plaît.

Flux pour flux, celui-ci me paroît préférable par une multitude d'endroits.

Quand le malade n'auroit d'autre avantage que celui de pouvoir être traité & guéri dans le secret, fans garder ni la chambre ni le lit, fans quitter ses exercices ni sa maniere de vivre, cela devroit suffire.

La cure se fait fans péril, avec douceur & facilité.

Les mauvaises préparations du Mercure que l'on donne ordinairement par la bouche, & le peu d'utilité que l'on en tire, ont donné la vogue au flux de bouche; ceux qui ont été guéris par son moyen, ont publié la bonté du remede; ceux qui sont morts dans ces cures n'ont rien dit: ceux qui ont été manquez ont déclamé contre le remede, & ont crû avoir un mal qui n'étoit pas de la dépendance du Mercure; & les différens sentimens des Docteurs sur ses vertus, sur sa nature, & sur l'usage que l'on en doit faire, n'ont engen-

dré que des doutes, & tout cela faute de le connoître.

Les uns le louent, les autres le blâment; l'un le veut employer crud, l'autre le regarde fans être préparé comme un poison: on le déguise sous une multitude de formes, & on lui a ôté sa force & sa vertu en lui ôtant sa figure & son mouvement.

Cependant pris par la bouche, comme nous le donnons, l'on voit qu'il chasse les impuretez du corps par les voyes où toutes les émonctes sortent journellement & indispensablement.

Les intestins pour remplir ces fonctions sans peine, sont revêtus & tapissés intérieurement dans toute leur étendue, d'un mucilage qui les garantit des picotemens qu'ils pourroient recevoir des matieres âcres, bilieuses & corrosives qui seroient évacuées par cet émonctoire; c'est par cette raison

que le virus vénérien qui sort par cette voye ne produit rien de fâcheux.

L'on me dira fans doute que ce volume de vapeurs mercurielles que je suppose entourer le corps, se mêlant avec l'air que l'on respire, il en doit entrer dans la poitrine.

Cela est indubitable & inévitable; mais elle y fervira de remede & de préservatif contre la pourriture, rendra la supuration aisée en divisant & rendant fluide ce qui pouvoit engager les poumons, & convient à l'asthme & à la courre haleine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois, & fera un meilleur effet si l'on en prend intérieurement. S'il arrive, quoique rarement, que ceux qui travaillent aux mines de Mercure ayent été incommodés, il faut considérer qu'il sont dans des lieux souterrains, où l'air est extrêmement

chargé de Mercure volatil , ou qu'ils n'y respirent que du mercure , qu'ils y passent toute leur vie , & que ce n'est que la quantité qui produit l'accident que nous avons remarqué ci-dessus ; qu'il y en a cependant beaucoup qui ont vieilli dans cet exercice , sans avoir été attaquez d'aucun accident.

Ceux donc qui n'appréhendent le Mercure que par rapport au flux de bouche qu'il excite , n'auront plus cette crainte quand ils en prendront qui sera bien préparé & engagé dans un frein qui le retient , comme est celui que nous préparons , quand l'on en prendroit un an de suite. Les cures que nous avons marquées ci-dessus en font foi.

C'est aussi après avoir dans bien des rencontres éprouvé les bons effets qu'il a produit , & à force de réfléchir , que je me suis formé un système qui peut m'expliquer à

moi-même la maniere avec laquelle les choses se sont faites.

J'ai enfin crû, comme je l'ai déjà dit, que toute la force & la vertu du Mercure consiste dans sa volatilité, sa figure & son mouvement : que j'aye bien ou mal pensé, que le Mercure agisse comme je me le suis imaginé, ou d'une maniere toute contraire ; il me suffira d'avoir fait voir aux ennemis du Mercure sa bonté, son utilité & ses vertus.

Si mes idées sont fausses, je suis seul complice, car aucun Auteur ne m'a rien prêté : si quelqu'un a écrit du Mercure comme moi, cela n'est pas venu à ma connoissance ; l'expérience a été mon maître, mon conducteur & mon guide, dans ceci comme dans ce que j'ai donné jadis au Public.

Je croi même qu'aucun avant moi ne l'a employé si long-tems, si heureusement, ni en tant d'occasions différentes.

Ce qui me fait croire que dans le Mercure crud l'on peut trouver un remede universel , s'il est possible d'en trouver.

Les différens climats , car j'en ai envoyé dans des pays très-éloignez, les faisons, les tempéramens, les âges , les sexes , les maladies internes & externes , tout est égal ; il produit, un peu plutôt , un peu plus tard , toujours des effets salutaires. Ceci favorise l'opinion de ceux qui croient qu'il n'y a qu'une cause qui produit toutes les maladies qui affligent le genre humain.

Si cette opinion a lieu , un seul remede peut les guérir toutes.

Que les différens effets & les différentes maladies que cette premiere cause ou ce ferment produisent dans les hommes , ne dépendent que des différentes dispositions qui se rencontrent dans les sujets ; qu'elle est toujours la mê-

me, qu'elle est seulement déguisée & masquée.

Beaucoup de choses concourent pour faire cette différence dans les tempéramens: les influences qui prédominent dans la conception ou dans la naissance, les climats, l'air, les alimens, toutes ces choses déterminent l'inclination, la disposition, la force, la foiblesse, les vertus, les vices, & les différentes qualitez du sang & des humeurs.

Il y a des maux héréditaires, il y en a de région, de terre, de mer, de jeunesse & de vieillesse, qui toutes ont une singularité. Il y a des maux qui sont contractez par le mauvais usage des choses naturelles, le peu ou le trop d'action, & l'usage de certaines liqueurs.

Il y a environ vingt-quatre ans que j'eus la commission de ma Royale maîtresse d'aller voir M. le Marquis de Lucé son Ecuyer à Mi-

lan , qui étoit dangereusement blessé ; c'étoit dans les grandes chaleurs. Je bus pour me désaltérer , pendant huit jours seulement que je restai dans cette ville , un certain vin blanc du pays , très-verd & très-crud : cette boisson forma un acide dans mon sang , qui en douze ou quinze jours après épaisfit & rendit la limphe si visqueuse , que les parties tartareuses du sang qui sont toujours faibloneuses , se lierent & s'embarassèrent tellement dans cette humeur épaisie , qu'il se forma des petites pierres qui penferent me donner la mort. Je me délivrai entièrement de ce mal par le Mercure crud , comme je l'ai marqué ci-dessus , tout autre remede ayant été sans effet.

Cet échantillon de théorie à qui le Mercure a donné lieu , & de qui les parties volatiles m'ont élevé au-dessus de ma sphere , me

laisse entrevoir encore, outre ce ferment universel que je crois presque aussi ancien que le monde, un autre ferment particulier, produit par le mélange de plusieurs semences qui ayant fermenté ensemble, ont donné principe à un virus vicieux & contagieux, qui ne peut être détruit par le tems, & dont les impressions se communiquent de génération à génération.

Les Anciens n'ont point connu ce ferment: il a même échapé aux lumieres profondes du grand Hippocrate; & la lépre qui étoit si commune de son tems, en étoit un produit, n'étant selon plusieurs Auteurs, qu'une vérole invétérée.

Comme la semence a été la premiere infectée de ce virus, quelques-uns croient que le mauvais caractère qui lui a été une fois communiqué, ne peut être entié-

rement détruit, qu'il se communique aux descendans à l'infini, qu'il pulule plus ou moins, selon la disposition des sujets; qu'il se peut communiquer aux deux sexes par une multitude de voyes différentes, sans blesser la pureté; qu'il est difficile de trouver une famille qui n'ait tiré de ses ancêtres quelques étincelles de ce mal, qui est devenu très-commun depuis que les meres n'alaitent plus leurs enfans; que ce levain qui se déguise sous une multitude de formes différentes, qui embarrasse souvent la Médecine dans ses jugemens & ses prognostics, peut s'assoupir, se calmer, & céder en apparence; que son acide peut s'adoucir, mais que le coagulatif subsiste; qu'il passe d'un sujet à un autre; qu'il peut épargner le pere & maltraiter le fils ou le petit-fils; qu'il peut se cantonner dans des corps glanduleux, y rester long-tems en re-

pos ; que certaines dispositions peuvent l'ébranler , l'exalter , & le mettre en mouvement , & par conséquent le faire rentrer dans le commerce des liqueurs , le déterminer à se déposer sur certaines parties , pour former la goutte aux articulations , la sciatique à l'ischion , des rhumatismes sur les muscles , la gravelle aux reins , les scrophules aux glandes , le cancer au sein , des obstructions aux viscères , des teignes , galles , ulcères , lépres , &c.

Que la plupart de ces maladies sont des éclats & des étincelles de vérole.

Que pour ménager la délicatesse des malades qui n'ont pas mérité ces maux par la débauche , le judicieux Médecin dans cette conjoncture épineuse n'ose proposer un remède qui suppose une maladie honteuse ; que le nom du Mercure qui convient seul pour vaincre ces

hidres , fait horreur aux malades : ainsi ils sont privez d'un secours certain , & l'on fait des cures qui ne sont jamais que palliatives.

C'est ainsi que bien des malades languissent des tems infinis , toujours dans les remedes & toujours affligez , & à la fin les maux deviennent incurables.

L'expérience autorise ce raisonnement , & fait en même tems voir que le Mercure étant sans contredit un remede spécifique pour guérir la vérole , il doit aussi guérir les autres maux qui peuvent dépendre de la même cause : il le peut faire & il le fait ; & si la cause de toutes ces maladies peut être détruite , il n'y a que lui qui ait la force de le faire : beaucoup de remedes peuvent soulager , pallier les accidens , & procurer des trêves , mais il n'appartient qu'au Mercure à faire les cures éradicatives.

Ce

Ce qui surprend dans l'usage du Mercure crud , que nous donnons par la bouche , c'est que la douceur avec laquelle il agit , ne répond nullement avec les prodigieux & salutaires effets qu'il produit , l'on peut dire actuellement , & d'une promptitude surprenante , sans avoir produit , depuis plus de quarante-trois ans que je m'en fers , sur plus de cinq à six mille malades , le moindre des accidens ; ce que l'on ne peut pas dire d'aucun autre remede de la Médecine.

Plus l'on en prend , plus l'on voit croître ses forces & son embonpoint.

L'on verra que la chose est possible , si l'on se donne la peine d'examiner , sans prévention , que le Mercure , comme je l'ai déjà fait voir , s'insinue très-promptement dans les liqueurs , rend le sang plus doux , plus fluide , & par conséquent plus propre à être porté &

charié dans les tuyaux les plus fins, les plus subtils & les plus éloignez, par la voye de la circulation, pour communiquer l'aliment aux parties du corps; qu'il détruit sans contredit les embarras, obstructions & obstacles; qu'il ouvre les tubes & les dépuratoires; qu'il facilite & provoque aux femmes l'évacuation des menstrues; qu'il détruit enfin tout ce qui pouvoit s'opposer à la distribution des suc nourriciers, & au cours naturel des esprits & des fluides; qu'il ruine & absorbe les acides qui causent la maigreur, & qui sont la pépinière d'un grand nombre d'infirmitez; qu'il procure l'évacuation de tout ce qu'il y a d'hétérogène & de vicieux, sans toucher à ce qui est bon, utile & nécessaire.

Toutes ces choses font voir que le Mercure crud, employé de la manière, n'affoiblit nullement, mais qu'il fortifie & engraisse.

Voilà ce que j'ai conçu de la mécanique du Mercure, sur les fermens vicieux, de quelque nature qu'ils puissent être; que l'on peut l'employer sans risque dans les cas les plus simples, comme dans les maux les plus considérables & les plus pressans. Par exemple, l'apoplexie & la paralysie étant produites par un sang trop épais, & par des humeurs visqueuses engagées dans le cerveau, le Mercure redonnant au sang sa fluidité naturelle, & détruisant ces viscositez, il doit s'ensuivre la circulation libre des liqueurs & des esprits; car en ôtant les embarras, l'on ôte la cause essentielle de ces maladies. La cataracte est causée par une matiere étrangere qui se coagule peu à peu entre le cristalin & la tunique uvée, ou par l'épaississement des liqueurs qui circulent dans la substance du cristalin, qui bouche à la fin le trou de la prunelle.

Qui doute que ce dissolvant ne pût dissiper cette coagulation, s'il étoit employé à tems ?

La goutte sereine n'est qu'une obstruction dans le nerf optique, causée par une même matiere ; le même remede y peut convenir.

Enfin, toutes les parties du corps, sans exception, saines ou malades, sont également pénétrées par le Mercure : dans les saines, il y passe comme ami & bienfaiteur ; dans les malades, comme réparateur, libérateur, restaurateur & correcteur des causes & des accidens.

Ce qui est agréable, c'est que pendant son usage les malades jouissent d'un plein repos & d'un grand calme ; il agit sans tumulte, sans agitation, & sans dégoût.

Ce qui veut dire que la nature le goûte, qu'elle lui plaît & qu'elle lui convient ; puisque par son moyen elle est délivrée de ce qui

l'oppreſſe, ſans cependant rien changer dans l'ordre de ſes fonctions naturelles & animales.

Ceci prouve évidemment que la nature eſt ennemie de la violence, ce que j'ai tâché de perſuader aux jeunes Chirurgiens dans mon premier Ouvrage ſur la curation des playes; elle aime la ſimplicité & la douceur. Toutes ces productions & ſurprenantes opérations ſe font ſans effort, ſans violence, ſans bruit & ſans fracas; elle remue tout, ſans s'agiter; elle nourrit tout, produit tout, conſerve tout, multiplie tout, ſans faire paroître aucune action; le prudent Médecin doit la ſuivre & l'imiter dans la cure des maladies.

C'eſt ce que j'ai vû pratiquer avec beaucoup de ſatisfaction par le très-ſçavant & très-ſage M. Cicognini, Conſeiller & Premier Médecin de Madame Royale. Je dois à ſon mérite & à la vérité cet-

te authentique déclaration, l'ayant vû traiter plusieurs malades qu'il a guéris sans leur donner aucun remede, observant judicieusement les mouvemens de la nature, en la laissant agir seule, quand elle le veut & quand elle le peut, & lui donnant la main à propos quand il est besoin. C'est faire la Médecine dans toute sa perfection.

Ce Traité paroîtra long, il est vrai; mon sujet m'a entraîné insensiblement: il n'y a cependant rien d'inutile. Je suis tombé dans des redites, que je n'ai pû éviter par mon peu de talent, & par l'enchaînement des preuves, des raisons & des cas sur lesquels je me suis un peu étendu; lesquelles choses il m'a fallu tirer de mon stérile fonds, pour appuyer selon ma capacité une chose qui me paroît nouvelle, sans le secours du Grec ni du Latin.

Je prévois une révolte d'esprits;

les uns par chagrin & par envie ,
les autres par prévention ou par
intérêt.

Ceux enfin qui sont ennemis ju-
rez des nouveautez, qui, sans vou-
loir se fatiguer l'esprit, suivent
tranquilement, aveuglément &
nonchalamment les routes bon-
nes ou mauvaises que l'antiquité
leur a tracées, qui applaudissent à
tout ce qu'elle nous a laissé com-
me a des oracles, & qui condam-
nent sans appel ce qui n'est pas for-
ti de leur fonds.

Comment, dira-t-on, un sim-
ple Praticien, sans lettres & sans
érudition, a l'audace de protéger
un remede décrié par de fameux
Auteurs? Le docte Fernel l'a dé-
crié, faute de le connoître. Quelle
témérité!

La Médecine & la Chirurgie
sont en possession depuis plusieurs
siècles d'une quantité de bons re-
medes, qu'il faudra sacrifier au

Mercure ; & cela sur la bonne foi de quelques cures que le hazard a favorisées : l'on a toléré son premier Ouvrage, où il attaque impunément la vénérable antiquité ; celui-ci sera criblé, critiqué, & décrié. Cet orage capable d'accabler & le systême & l'Auteur, ne m'épouvante que médiocrement. L'on trouvera des fautes dans ce Traité dignes de censure, & aussi dans la manière de m'expliquer ; mais ce n'est pas ici une Pièce d'éloquence, d'autant plus que les plus beaux tableaux ont leurs ombres.

J'espère cependant que la force de la vérité, & les réflexions que les gens raisonnables pourront faire sur ce sujet, seront suffisantes pour justifier & même protéger ce Traité du Mercure ; d'autant plus que ce sont des expériences de plus de quarante-trois ans qui ont donné lieu à cette en-

treprise, & qu'un peu de tems & un peu de patience le feront triompher de ses ennemis, & que ce remede aura un jour la préférence sur presque tous les remedes d'usage pour le bien & l'utilité publique.

Mon âge de 70 années, qui rend tous les jours de ma vie critiques & toutes mes années climatériques, me devoit porter à ne pas faire un secret de la préparation & composition de ce remede; vû d'ailleurs que dans mon premier Ouvrage j'avois flaté le Public de le donner un jour en lumiere: ce jour n'est pas encore venu; la rigueur des tems l'a reculé, par les pertes considérables que j'ai faites dans ma patrie.

Ma famille peut trouver dans son usage une ressource qui la console & la dédommage en même tems de l'injustice qui l'a privée de plusieurs années de mon travail

& de mes fatigues; c'est à eux à qui je laisse le soin de tenir ma parole quand ils le jugeront à propos: je n'en prive pas le public.

Si par mes applications j'ai pu trouver le moyen de faire avec le Mercure un remede si utile, il ne manque pas de gens habiles & élevez qui peuvent faire la même découverte.

A force de réfléchir & de travailler, je me suis rencontré moi-même avec Magatus, sur ce qui concerne la curation des playes.

L'on peut se rencontrer avec moi sur cet article: quoiqu'il en soit, je n'aurai pas fait peu, si je puis persuader que le Mercure crud peut être employé utilement, sans danger & sans crainte; que ce simple métal sans goût ni sans odeur, peut être substitué à un fatras de remedes dégoûtans, dont l'effet est incertain, souvent inutile ou pernicieux, & que ce-

lui-ci maintient l'esprit & le corps en fanté, & qu'il éloigne la vieillesse.

Ceux qui pourroient douter qu'il y eût de l'exagération dans mes récits & dans les vertus que j'attache au Mercure, prendront la peine, s'il leur plaît, de lire les Lettres qui suivent, & qui n'ont point été mandrées.

Elles sont de deux fameux Professeurs en Médecine. La première de M. Gofe Docteur en Médecine établi dans la ville de Chiere; les autres de M. Mancheti aussi Docteur en Médecine, & Médecin de S. E. Mgr le Cardinal Pico de la Mirandole; une écrite de Boulogne, & les autres de Rome, contenant ce que ce remède a fait sur la personne de ce sçavant Médecin, sur M. son frere, & sur d'autres, où il l'a employé avec un très-bon succès.

De Chiere le 12 Aoust 1721.

E vj

“ Je me ferois donné l'honneur,
“ Monsieur, de répondre plutôt à
“ votre obligeante Lettre, si je n'a-
“ vois voulu premièrement obser-
“ ver l'effet des pilules que vous
“ nous avez envoyées pour Mada-
“ me la Comtesse Rusquet : je suis
“ confus d'avoir tant tardé ; mais
“ en récompense je vous ferai la
“ relation de la bienheureuse pif-
“ cine que nous avons reçue, &
“ que nous avons employée sui-
“ vant votre Mémoire.

“ Je vous dirai donc que cette
“ Dame est tout-à-fait délivrée
“ des cruelles douleurs qui la mar-
“ tyrifioient depuis plus de quatre
“ mois.

“ Il y a environ quinze jours
“ que nous employons votre re-
“ mede : elle n'en avoit pas pris
“ quatre prises, que ses douleurs
“ sont cessées entièrement ; elle se
“ remue très-librement, & avec
“ d'autant plus de plaisir, que de-

« puis qu'elle est alitée, elle avoit
« toujours resté sur le dos.

« A la septième prise elle est
« sortie du lit, & elle marche avec
« des bequilles.

« Ce remede l'a purgé sans au-
« cune douleur; cependant elle a
« vuïdé des eaux une quantité pro-
« digieuse & étonnante, par l'ef-
« fet admirable de votre excel-
« lent remede: elle en est si surprise
« & si contente, qu'elle veut en
« continuer l'usage malgré les
« grandes chaleurs.

« Si vous le jugez à propos, je
« croi qu'on la pourroit envoyer à
« Aquy, pour achever ce que vo-
« tre très-excellent & admirable
« remede a si heureusement com-
« mencé. Monsieur & Madame la
« Comtesse vous font mille com-
« plimens & autant de remerci-
« mens, & vous prient de les met-
« tre tous deux aux pieds de Mada-
« me Royale. Quant à moi, je suis

« charmé de cet heureux succès: je
« vous supplie de me croire, &c.

Cette Lettre a été fidèlement
traduite de l'Italien en François.
Cette Dame n'a pas eu besoin d'al-
ler aux Fangues d'Aquy.

*Copie traduite d'une Lettre écrite
par M. Mancheti Docteur en Mé-
decine, &c. à M. Cicognini, Con-
seiller & Premier Médecin de
Madame Royale.*

« Si vous avez crû, Monsieur,
« que la goutte m'a obligé de mar-
« cher avec un bâton, vous avez
« crû la vérité; mais je vous ap-
« prens que depuis trente-cinq
« jours je ne m'en sers plus: j'attri-
« bue ce bénéfice aux excellentes
« pilules de M. Belloste, que j'ai
« prises avec satisfaction.

« Le meilleur de mes amis avoit
« une fistule à l'anus il y avoit six
« ans, qui étoit venue d'elle-mê-

ce me, & qui s'étoit ouverte sans
ce douleur, qui formoit une gros-
ce seur un peu plus grosse qu'un
ce pois, & qui purgeoit par une ou-
ce verture qui s'y étoit faite; je lui
ce ai donné des mêmes pilules, &
ce en très-peu de tems il s'est trou-
ce vé entièrement guéri. C'est
ce pourquoi j'ai consigné 48 liv.
ce pour trois onces que je vous prie
ce de m'envoyer : si elles ne sont
ce pas ici Dimanche, il faudra que
ce vous preniez la peine, Monsieur,
ce de me les envoyer à Rome.
ce Quant à mon frere, lequel par
ce la grace de Dieu se porte bien,
ce quoiqu'il ait encore un petit res-
ce te de palpitation dont il n'est
ce presque plus incommodé, j'a-
ce vois crû que les antipocondri-
ce ques & les remedes martials
ce pouvoient le soulager : mais au
ce contraire les accidens croissoient
ce à tel point, qu'il a fallu les a-
ce bandonner. J'ai crû un épaissis-

sement dans les fluides, & même
quelques polypes; j'ai pensé
que l'unique remède étoit les pi-
lules de M. Belloste, que je lui ai
fait prendre, même dans le tems
froid; tellement que lui en don-
nant de fois à autre, tous les plus
fâcheux accidens sont cessez; il
n'a plus de ventre, & a une très-
bonne couleur. J'écris à M. Bel-
loste, que je vous prie de saluer
de notre part; & suis, &c.

MANCHETI.

*Lettre à moi adressée de M. Man-
cheti, du 9 Octobre 1723.*

Le très-cher & très-illustre
M. Cicognini m'assure tant de
votre bonté, Monsieur, que
j'ose vous adresser ces lignes pour
témoigner mes obligations &
mes remerciemens, & de mon fré-
re pareillement, quoique nous
n'ayons pas l'honneur de vous

re connoître ; ayant éprouvé tous
re deux avec un égal fort & profit
re de notre santé, les effets miracu-
re leux de vos très-vertueuses pilu-
re les, le prix & le mérite ne pou-
re vant être renfermé à un louis
re d'or le grain, par leurs bons effets
re & leurs admirables qualitez. Mais
re cependant, Monsieur, je vou-
re drois bien vous prier en faveur de
re la Médecine, de m'en vouloir
re modérer le prix. J'écris à M. Ci-
re cognini, qui se chargera de la
re quantité que vous voudrez bien
re m'envoyer, vous priant de les
re accompagner d'une instruction,
re & en quels maux l'on peut les
re employer, & si elles se conser-
re vent long-tems. Nous partons
re dans la fin de ce mois pour Rome
re avec Son Eminence : vous y au-
re rez un serviteur tout plein de re-
re connoissance & d'estime, tout
re disposé à vous servir, vous priant
re instamment de me croire, &c.

re

MANCHETI.

Extrait abrégé & traduit d'une Lettre du même M. Mancheti, du 14 Janvier 1714, à M. Cicognini son bon ami, écrite de Rome.

» Je vous dirai, mon très-cher
« & très-illustre Monsieur, que
« ces jours passez je sentis une nou-
« velle attaque de goutte ; je me
« trouvai les jambes engagées &
« les pieds douloureux, ce qui ne
« m'étoit pas arrivé depuis quatre
« mois. Je pris d'abord une double
« prise des pilules de M. Belloste,
« c'est-à-dire une dragme : chose
» surprenante & cependant véri-
« table, l'opération du remède n'a
« pas été finie, que tout est dis-
« paru. Je ne puis trop louer le re-
« mède & l'Auteur, & vous prie
« de le bien saluer de ma part : je
« lui fais de tout mon cœur offre
« de service en ces quartiers. Je n'ai
« point d'expressions assez fortes
« pour lui témoigner ma recon-
« noissance, &c.

Les éloges que M. Mancheti fait de ce remede , ne peuvent être suspects ; c'est un très-habile & très-judicieux Médecin , qui ne peut se taire sur l'effet que ce Mercure a produit sur M. son frere , qui par ce moyen s'est délivré entièrement d'une maladie très-périlleuse , & sur lui-même , & qui se flate par une autre Lettre de Février 1714, à M. Cicognini, d'être entièrement délivré de la goutte qui l'affligoit ci-devant , & qui l'obligeoit à garder la chambre des mois entiers , quand il en étoit attaqué ; & que depuis qu'il a commencé à se servir de ce remede , il n'a eu qu'une légère attaque qui ne lui a duré qu'un jour seulement ; qu'il est bien-aïse de sçavoir s'il peut employer ce remede à une tumeur schirreuse , très-grosse , très-dure , & très-ancienne. Je lui ai répondu d'abord qu'il pouvoit les employer hardi-

ment , non seulement à ces tumeurs , mais à toutes celles qui affligent les hommes ; que depuis un mois j'ai traité un homme de distinction très-connu de M. Ciconini , d'un très-fâcheux sarcocele , accompagné de la dureté totale de la langue : lesquelles deux maladies ont été très-promptement guéries sans autres remèdes ; que c'est M. le Médecin Bouillon Professeur Royal de notre Université , qui m'avoit mis ce malade entre les mains ; que ce très-docte Médecin l'avoit déjà éprouvé sur d'autres maladies très-épineuses , avec une entière satisfaction.

N'ayant pas eu occasion de rien dire du polype dans le cours de ce Traité , & que ces Lettres de Rome me sont envoyées dans le tems que j'acheve d'écrire ceci , j'ai jugé à propos en finissant , de dire ce que je pense sur l'extraor-

dinaire cure du frere de M. le Médecin Mancheti ; car c'est pour moi une nouvelle découverte.

Le polype est une excroissance de chair qui tire son nom de sa figure, parce qu'il ressemble à un poisson que l'on nomme ainsi. Il est engendré d'un sang âcre, gluant & visqueux, qui circule lentement ; c'est ce qui donne le tems aux âcres ou acides de faire des excoriations aux orifices de quelques vaisseaux, & en même tems épaisir le suc nourricier qui flue pour la nourriture des parties, lequel se mêlant avec la viscosité des autres liqueurs, donne lieu à des excroissances qui ont leurs racines à l'endroit où l'excoriation a commencé, & qui prennent la figure des lieux ou cavitez où ils s'engendrent : comme dans le cœur, dans les vaisseaux & dans le nez, ils sont longs, arondis ou plats ; & dans le scrotum ils for-

ment une masse ronde que l'on nomme *sarcocèle*. Ainsi ces maladies, quoiqu'elles aient différent nom, elles sont cependant d'une même nature.

L'expérience m'ayant fait connoître dans une quantité d'occasions que notre Mercure guérit les *sarcocèles*, le même remède doit aussi guérir le polype dans quelque lieu qu'il soit.

Cela n'est pas difficile à concevoir : il détruit les âcres & les acides, il rend les humeurs fluides, leur épaisissement étant la cause efficiente de ces maladies : la cause détruite, l'accident cesse.

Il fond & dissout ce qui s'étoit joint contre les loix de la nature.

Par le premier il empêche l'accroissement d'une maladie qui peut augmenter toujours & faire périr le malade.

Par le second il détruit la tumeur, il agit sur cette excroissan-

ce, comme il a fait sur les embarras, les schirres, les glandes, & les obstructions.

Pour conclure enfin ce Traité qui n'est déjà que trop long, & que j'ai cependant peine à finir, parce qu'il se présente tous les jours de nouvelles expériences, qu'il faut supprimer pour ne pas abuser de la patience du Lecteur. Je finis donc en faisant une petite réflexion.

Un chacun sçait que dans tous les pays il y a un grand nombre de gens inutiles à l'Etat, au Public, & à charge aux Hopitaux, à raison de plusieurs infirmités vraies ou supposées, que le genre de vie, la paresse, la fatigue & la misère produisent dans les pauvres, qui passent pour incurables & qui le deviennent dans la suite, & cela faute d'employer le seul remède qui les peut guérir d'abord & à peu de frais.

Que le Mercure crud pris par la bouche , comme il a été dit , vuideroit les Hopitaux , & mettroit en état de travailler bon nombre de fainéans & de vagabons , qui sous prétexte de certains maux qu'ils chérissent & que le tems rend contagieux , infectent les villes & les campagnes , & arrachent les aumônes , dont ils font souvent un très-mauvais usage.





*METHODE douce & facile pour
réduire l'Intestin tombé dans le
Scrotum, avec étranglement à
l'anneau du Péritoine, & du Sar-
cocelle.*

Comme l'on m'a fait quel-
ques reproches de ce que j'ai
traité superficiellement dans mon
premier Ouvrage, de la chute de
l'intestin dans le scrotum; je me
suis crû obligé de m'étendre un
peu plus sur cette matiere, quoi-
que j'aye déjà écrit une Lettre à
mon illustre Traducteur M. Sau-
cassani, premier Médecin de Mgr
le Duc de Guastalle, en réponse
d'une qu'il m'adressa pour avoir
mon sentiment sur une pareille
maladie, traitée en ses quartiers
selon la méthode ordinaire, c'est-
à-dire avec les émolliens, laquelle
eut un très-mauvais succès.

Quoique je répète ici une partie de ce que je lui écrivis fort à la hâte , l'on y trouvera quelques observations que j'ai eu le tems de faire depuis , qui m'ont paru très-nécessaires , sans m'attacher à expliquer les différentes espèces de hernies , que tout Chirurgien doit sçavoir. Je m'arrête seulement à celle dans laquelle l'intestin tombe dans le scrotum , avec étranglement aux anneaux du péritoine , qui est souvent accompagnée du *volvulus* & de la mortification du scrotum , qui causent une prompte mort au malade , selon moi , par l'usage indiscret des émolliens & fomentations chaudes , résolutives & carminatives : dans la maladie dont est question , comme dans toutes celles qui sont du ressort de la Chirurgie , il faut connoître la structure de la partie malade , la nature de la maladie , les accidens , le

pronostic, & sçavoir approprier les remedes propres pour les guérir.

Le scrotum a des parties contenant & des parties contenues.

Les contenantes sont les membranes, les tégumens, & les muscles.

Les muscles sont deux, nommez *cremasters* ou *suspensoirs*, qui tirent leur origine de l'extrémité charneuse du muscle oblique ascendant.

Les membranes sont la bugineuse, qui est attachée aux testicules, la vaginale qui vient de la membrane extérieure du péritoine qui forme une espece de gaine.

Les muscles suspensoirs en se dilatant forment une autre espece de membrane, ce qui me fait presque croire que l'on pourroit bien dire que toutes les fibres de cette membrane sont autant de

petits muscles, qui cependant aussi bien que les cremasters, ne sont point comme les autres muscles organes de la volonté ; les tégumens communs sont les dernières parties des contenanttes.

Les parties contenues sont les vaisseaux spermatiques, descendans, préparans & éjaculatoires, les nerfs & vaisseaux lymphatiques, & les testicules.

Tous ces vaisseaux passent avec les nerfs, par un alongement du péritoine en forme de fourreaux ou canaux assez larges, qui comme l'on a déjà dit, descendent jusqu'au scrotum, & dans chaque aîne une espece d'anneau ; c'est la dilatation ou ruption de ces anneaux qui forme la hernie que l'on nomme *enterocelle*, quand l'intestin tombe dans le scrotum ; il y tombe quelquefois peu à peu, & ne passe pas un certain volume médiocre : il y en a même qui ont

des chutes d'intestin très-anciennes, qui ne donnent aux malades qu'une médiocre incommodité, & qui sont faciles à réduire; mais quand un coup de dent, si je puis me servir de ce terme, précipite tout d'un coup l'intestin dans le scrotum dans un volume considérable, c'est alors que le mal est très-sérieux & qu'il n'y a point de tems à perdre.

L'effort que les fibres font dans la violente extension qu'ils souffrent par le volume prodigieux du scrotum, & qui ont pour leur point d'appui leur origine & leur insertion, qui s'entretouchent & qui font autour des anneaux du péritoine, le tiraillement de toutes ces fibres les approchent & les unissent les uns aux autres, causent une ligature & une compression si ferrée aux anneaux par où passent les vaisseaux sanguins & les nerfs, que la mortification y survient en

très-peu de tems, sans douleur & sans inflammation, mais seulement : faute de recette & par privation.

Comme cette mortification n'est point précédée par aucun signe sensible, comme il arrive toujours aux mortifications des autres parties, l'on ne peut ni les prévoir ni les éviter, & la mort du malade est presque toujours accompagnée de la surprise & de la confusion du Chirurgien, qui souvent a recours à l'opération, qui ne sert qu'à diligenter le trépas du malade : il est donc question de voir de quelle maniere l'on fera cesser l'étranglement qui sert d'obstacle, quelque effort que l'on fasse au retour de l'intestin dans l'abdomen.

La méthode que j'ai vû pratiquer partout où j'ai été, c'est de se servir d'émolliens : il faut voir quelle est la défecuosité de cette méthode, & de celle des efforts que l'on fait avec les mains pour le réduire par

la voye de la compression.

Les émolliens font des remedes dont on se fert pour ramolir, relâcher & adoucir.

Dans le scrotum où l'intestin est tombé, il n'y a rien à ramolir, puisque ce n'est que du vent qui remplit l'intestin, & qui fait le volume de la tumeur, si l'on suppose qu'il y peut avoir des excréments, ce qui est difficile à croire; il faut qu'ils soient bien fluides pour passer par les anneaux du péritoine: qu'ils soient solides ou qu'ils soient liquides, quel effet attend-on par l'usage des émolliens? ils ne peuvent servir qu'à procurer une chute plus abondante & de vent & d'excréments, puisque les émolliens en amolissant les fibres, ils causent une plus grande dilatation à la partie, ils en augmentent le volume & la capacité; plus la partie est tendue, plus les pores s'ouvrent; l'air y peut entrer très-

facilement, pénétrer jusqu'à l'intestin, ce qui le gonfle autant que la bourse peut s'étendre, & par ce moyen l'étranglement se serre à mesure que le volume du scrotum augmente.

Les playes de l'abdomen où l'intestin sort, nous font connoître que dès que l'air le touche, il se grossit à un point que l'on est obligé d'en venir à l'opération de la gastroraphie, & à faire aussi des ponctions à l'intestin pour en faire sortir le vent.

C'est donc sans fondement que l'on applique les émolliens où l'on ne doit point amolir, ni relâcher, ni même adoucir; car ces sortes de tumeurs ne sont pas douloureuses: toute l'intention du Chirurgien consiste à déloger l'intestin, & à le faire rentrer dans l'abdomen.

De toutes les parties du corps, il n'y en a point qui s'allonge & qui

se raccourcisse plus facilement que le scrotum : c'est comme un index qui marque les bonnes & mauvaises dispositions du corps ; il s'allonge dans les indispositions & dans les maladies ; il se ride & se retrouffe dans la santé ; il s'allonge après un long travail , par une espèce d'épuisement , mais il se resserre par le repos & par l'attouchement de l'air froid.

L'on voit donc , comme il a été dit , que les muscles de cette partie ne sont pas comme les autres muscles des organes de la volonté , & que c'est comme une membrane qui enveloppe comme une bourse tout le scrotum , qui est particulière dans son espèce , qui est composée d'une multitude de fibres droites & creuses , qui sont comme autant de petits muscles qui font ressort. Je ferai en sorte d'expliquer la mécanique de ce ressort suivant l'opinion que j'en

ai conçue : ayant donc établi la
fabrique & la nature de la partie ,
ayant aussi rejeté comme perni-
cieux l'usage des émolliens , il faut
proposer la méthode que j'ai suivie
& pratiquée depuis plus de 35 ans,
laquelle m'a toujours réussi.

Je me suis donc détrompé & re-
buté de l'usage des émolliens par
les funestes effets que j'ai vû qu'ils
ont produits; j'ai ensuite considéré
que les fomentations chaudes dont
on se sert dans la cure de ces ma-
ladies, ne servent qu'à dilater les
vaisseaux & tuyaux qui portent le
sang & les liqueurs à augmenter
leur volume & à y attirer les hu-
meurs.

J'ai considéré que quand une
partie est atrophiée, l'on fomenté,
l'on échauffe, l'on fait des fric-
tions pour ouvrir les pores ob-
struez, & pour y attirer le suc nour-
ricier.

J'ai remarqué que les efforts

que l'on fait avec les mains pour réduire l'intestin, quand le scrotum est extrêmement gros, ne servent qu'à meurtrir la partie & qu'à augmenter son volume; car ce maniment est une espee de friction.

J'ai donc crû que pour guérir cette maladie, il falloit prendre le contre-pied de toutes ces choses, & que les astringens ou les choses froides comme la glace pouvoient produire un effet favorable.

Il y a peu d'hommes qui ne sçachent par leur propre expérience que le scrotum s'allonge dans les tems chauds, & qu'il se ride & se retrouffe d'abord par l'attouchement de l'air ou de quelques autres choses froides.

Quand donc je suis appelé à tems, je mets en usage les astringens de la premiere classe, comme alun, noix de galles, de cipres,

bistorte, écorce & fleurs de grenade, sel armoniac, dans l'eau ferrée plusieurs fois, ou dans le vin bien brusque, y joindre un peu de vinaigre; toutes ces choses concassées & bouillies, appliquer la décoction plutôt froide que chaude, avec une éponge marine neuve & pierreuse.

Mais comme dans ces maux les momens sont précieux, & que pendant que le remede se prépare, la mortification survient par la pression & la ligature faite aux vaisseaux, il faut promptement appliquer ou éponges si l'on en a, ou linges en plusieurs doubles, trempez dans de l'eau la plus froide, ou y appliquer de la glace si l'on en peut avoir; cependant le remede se prépare.

J'ai vû plusieurs fois que l'eau froide seule a suffi; mais en cas que la réduction eût peine à se faire, il faudroit avoir recours à

l'astringent, ce qui cependant ne m'est jamais arrivé; si l'on applique l'eau froide, il faut la changer souvent, afin qu'elle ne s'échauffe pas sur la partie.

Il faut situer son malade la tête basse & le corps, la partie malade & les cuisses élevées, & ne faire sur la partie que de légères compressions.

Ne donner au malade que de bons bouillons & du vin de fois à autre.

Ne point tenir le malade dans des chambres trop chaudes avant la réduction.

Si la maladie est accompagnée de douleur, ou qu'il y ait plénitude, la saignée est inutile; dans ces cas ni la purgation ni les clisteres n'ont point de lieu.

Après la réduction une bonne ligature; car sans un bandage que l'on doit porter jour & nuit, l'on est dans un perpétuel danger de

158 *Suite du Chirurgien*
retomber dans le même cas.

J'ai dit *quand je suis appelé à tems* ; car , par exemple , si l'étranglement a duré un jour seulement , la partie est gangrenée quand même il n'y auroit aucune marque extérieure ; ainsi il ne faut rien appliquer , car le Chirurgien & le remède sont décriez , quoique l'un & l'autre ne soient point coupables ni causes de la perte du malade.

Il faut voir à présent si ce que j'ai conçu de la mécanique des astringens est juste , c'est ce que je laisserai juger aux sçavans ; je ne laisse pas de l'exposer selon mes petites lumieres. C'est le propre des choses chaudes que de dilater , comme celui des choses froides de resserrer ; or donc , soit les astringens , soit les applications d'eau froide , il faut que les uns & les autres causent une contraction aux fibres de toute la partie , cette contraction cause une pression aux

vaisseaux sanguins, & particulièrement aux arteres, cette contraction en resserrant & diminuant le volume des vaisseaux, le sang, les esprits & les autres liqueurs reçoivent une secousse qui oblige le sang de remonter promptement dans les vaisseaux supérieurs, les parties les plus subtiles des liqueurs & les esprits se trouvent poussez avec rapidité, s'insinuent dans les canaux qui sont les plus proches & les plus à portée de les recevoir, où ces canaux les plus proches, ce sont les fibres creuses de la membrane ou des muscles, si on le veut ainsi, qui doivent avoir des anastomoses avec les vaisseaux, ils se gonflent, se remplissent & se raccourcissent très-promptement, le volume du scrotum diminue à vûe d'œil, le scrotum se ride, la ligature des anneaux se relâche, l'intestin se trouvant pressé par une multitude prodigieuse de petits

muscles qui augmentent en force à mesure qu'ils viennent plus courts, il faut qu'il cede & qu'il rentre dans l'abdomen.

La promptitude avec laquelle se fait la réduction, est effectivement surprenante; ce qui me fait croire de plus en plus qu'il faut que des esprits ou choses semblables gonflent ces fibres en les remplissant avec promptitude; ce que les liqueurs ne peuvent faire que lentement, vû la finesse des esprits & leurs petites cavitez.

Si l'on se donne la peine de considérer la mécanique de cette opération, que l'on compare chaque petit muscle à une main qui se ferme, qui serre, qui pousse, qui est appuyée d'une multitude d'autres qui se touchent, s'appuient & s'entre-aident, qui de concert & en même tems se raccourcissent également en se rapprochant de leurs origines & de leurs inser-

tions qui se touchent. Ils font comme une bourse qui serre de tous les sens, & qui fait un effort suivi, uni & égal. Si l'on considère toutes ces choses, l'on n'aura pas beaucoup de peine à concevoir de quelle façon la nature produit un effet si salutaire & si surprenant, quand on lui donne la main à propos.

Il est bon aussi d'observer que le tiraillement qui se fait aux anneaux ou productions du péritoine, par lesquels le nerf & les vaisseaux sanguins sont comme liez, se fait par la dilatation & forte tension de la membrane vaginale, qui est un allongement du péritoine, dans laquelle l'intestin est logé; que cette forte tension ne se peut faire qu'elle ne tire en bas le péritoine, qui en comprimant l'intestin, le pousse de plus en plus dans le scrotum; que les fibres de la membrane du scrotum que l'on

nomme *cremasters*, par la forte dilatation qu'ils souffrent, étant tirés en bas, causent une compression très-forte sur tous les vaisseaux qui passent dans l'anneau, qui doit causer contusion, tumulte dans les esprits, & ensuite inflammation & gangrene aux parties comprimées.

Que la premiere intention que l'on doit avoir est de corriger ces accidens ; que l'application des choses froides & des astringens est le plus prompt & le plus assuré remede que l'on puisse employer, pourvû cependant que l'on soit à tems.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici doit faire voir la nécessité où l'on est dans ce cas de débrider, dégager & ouvrir le passage par où l'intestin doit être réduit ; les remedes & les moyens qu'il faut employer pour réussir, & ceux que l'on croit inutiles & pernicioeux

que l'on doit éviter ; que ceux que l'on propose sont soutenus par le raisonnement & autorisez par l'expérience.

Que les remedes & la méthode que l'on rejette n'est qu'une routine d'usage , dépourvûe de raison & pernicieuse par ses effets.

Car enfin surquoi est fondé l'usage des émolliens ? que veut-on ramolir ? du vent dont le scrotum est plein ?

Dans le Traité des playes de poitrine , j'ai fait le récit d'un entretien que j'ai eu avec M. Eliot , premier Chirurgien du Roy de Portugal. Comme nous parlâmes long-tems ensemble sur différentes matieres, & tombant sur la chute de l'intestin dans le scrotum , je lui demandai quelle étoit sa maniere pour le réduire.

Il me répondit ingénument que quand il avoit fait inutilement des efforts pour le faire ren-

trer dans l'abdomen avec les mains, il employoit les émolliens.

Je lui fis voir l'abus & l'inutilité de cette méthode, par les raisons que j'expose ici. Je lui expliquai ma maniere & mes remedes, & leurs mécaniques, qu'il écouta avec attention. Il goûta si bien mes raisons, & les trouva si bien fondées, qu'il m'avoua avoir été jusqu'alors dans l'erreur ; il me protesta qu'il étoit confus d'avoir ignoré une chose si utile & si bien fondée.

Mais l'on me pourra dire qu'il peut y avoir des excréments tombez dans le scrotum que l'on veut ramolir.

Quoique je nie que cela puisse être, je ne laisse pas de supposer que cela soit ainsi, & que les émolliens les puissent ramolir : quelle utilité veut-on tirer de leur fluidité ?

Plus ils seront liquides, & plus

ils occuperont de place ; le volume du scrotum augmentera , & par conséquent l'étranglement & la ligature de l'anneau , & les excréments resteront toujours dans le même lieu.

J'ai toujours crû & je crois encore qu'il est du tout impossible qu'il puisse passer des excréments dans le scrotum dans la chute de l'intestin ; le passage est trop étroit , & le volume de l'intestin n'est que trop suffisant pour le remplir , vû qu'il est déjà occupé par les vaisseaux qui vont aux testicules.

Il faudroit, pour qu'il pût passer des excréments par l'anneau ou production du péritoine , qu'il fût déchiré & délabré , ce qui ne peut arriver que par cause externe, j'entens par solution de continuité faite par un instrument tranchant.

Si alors il se trouvoit dans ledit intestin gros comme une petite

noisette d'excrémens solides ou fluides, cela suffiroit pour empêcher sa chute ; car cela formeroit comme un bouton qui s'appuyant sur l'orifice de l'anneau, formeroit un obstacle à sa chute ; & quand l'intestin est tombé seul dans le scrotum, & que la bourse est remplie, il est alors impossible que rien puisse passer par l'anneau : car les fibres des membranes en s'allongeant, tirent en bas, serrent l'anneau, & font en peu de tems une ligature qui ne laisse passer ni sang ni esprits ; c'est ce qui cause la mortification.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il en a vû : j'en tombe d'accord ; mais ce sera après la mort du malade, quand le sphacele aura causé un délabrement à la partie affligée, & que le relâchement qui arrive à l'anneau comme à toutes les autres parties du corps, quand l'ame s'en sépare : alors les excré-

mens peuvent couler dans le scrotum , puisque le passage de l'anüs est interdit.

Pour conclure enfin ce Traité que j'ai poussé plus loin que je n'aurois crû , si l'on veut travailler avec succès à la réduction de l'intestin , il faut rétablir le ressort de tous ces petits muscles , qu'ils ont entièrement perdu ; car ce sont eux qui doivent avoir la gloire de la cure.

Il n'y a que les astringens & le froid qui puissent produire cet effet , en leur redonnant leur première force.

Cette maladie de laquelle je viens de traiter , me conduit au sarcocèle , qui vient aussi dans le scrotum & qui afflige les testicules. On la traite aussi avec les émolliens : à la vérité il semble qu'ils conviennent mieux en celle-ci qu'à la précédente , particulièrement dans son principe , en

excitant une légère transpiration à la partie.

Cependant en considérant que ce sont les vaisseaux qui portent les sucres nourriciers, dont les orifices sont relâchez & dilatez par cause externe, comme coup, chute, effort, meurtrissure, ou maux vénériens.

Que ces sucres s'exrravasent entre les membranes; que si l'écoulement dure, la tumeur augmente; qu'elle n'est pas douloureuse, parce que les humeurs qui coulent sur la partie ne sont pas ni âcres ni vicieuses; qu'il ny a que la quantité qui en causant une distention aux membranes & une compression à la partie, causent une sensibilité & une douleur, à raison aussi de leur sensibilité; car il se forme une espece de chair, ce qui luy fait donner le nom de *farcocoele*.

Je croi donc qu'un astringent
lui

lui conviendrait mieux d'abord qu'un émollient, pour resserrer les orifices des vaisseaux dilatez, & qui en causant une expression à la partie, feroit rétrograder ses suc qui s'épanchent, & rétablirait facilement le ressort des fibres, & leur procureroit la solidité qu'ils avoient perdue.

Il est très-certain que si les parties de notre corps pouvoient toujours avoir leur naturel ressort, il ne se feroit jamais d'épanchement : il est très-vrai aussi que ce ne sont point les remèdes qui relâchent qui soient capables de les rétablir quand ils l'ont perdu.

Si enfin le sarcocèle est ancien, & la tumeur grosse & dure, il n'y a que les dissolvans pris intérieurement & appliquez sur le mal, qui soient capables de les terminer : c'est ainsi que je me suis conduit dans la cure de ces malades, laquelle m'a toujours très-bien réussi.

Quant au *miserere* qui survient à la chute de l'intestin, où il y a étranglement, l'on doit sçavoir que la ligature qui se fait alors à l'anneau du péritoine, serre l'intestin d'une manière que l'esprit animal qui coule dans les fibres circulaires, comme dans un tuyau entortillé autour des intestins, rencontre un obstacle qui l'empêche de continuer sa route de haut en bas, par le mouvement péristaltique, il rebrousse chemin par une espece de répercution; il remonte & fait le mouvement anti-péristaltique, ce qui produit les cruels symptômes du *miserere*; quand cette maladie arrive sans la chute de l'intestin, les mêmes esprits animaux trouvent des obstacles dans les mêmes fibres circulaires, il produit les mêmes accidens par les mêmes raisons, mais dans ce cas, l'on doit employer une dose un peu forte de mercure

crud, comme deux, trois & quatre livres, & le faire avaler; rien ne convient mieux alors pour rétablir le mouvement péristaltique, & pour appaiser le tumulte des esprits; c'est le seul & le plus salutaire remede que l'on puisse employer; je puis assurer avec vérité qu'il ne m'a jamais manqué. Il m'est même arrivé à Briançon qu'un Capitaine étant aux abois & hors d'espérance, à qui on avoit fait inutilement plusieurs remedes, je lui fis avaler deux livres de mercure crud, malgré notre Médecin: les cruelles douleurs du *miserere* cessèrent d'abord; mais le mercure resta six jours entiers sans sortir, ce qui m'avoit déterminé de lui en faire encore prendre deux livres; mais il sortit de lui-même, sans avoir causé rien de fâcheux pendant ce long séjour dans les intestins.

Et à Pignerol, je fus obligé d'en

faire prendre jusqu'à cinq livres, pour chasser trois livres qui ne pouvoient sortir, & le malade fut entièrement guéri, sans qu'il ait ressenti aucune incommodité par cette grande quantité de mercure. Cela servira d'avis à ceux qui font scrupule de donner ainsi le mercure; car j'ai bien vû des lieux où on laisse périr les malades de cette nature, faute de se servir de ce seul & salutaire moyen.

Pour conclure enfin cette narration, on prendra la peine de considérer ce que nous avons dit ci-devant du sarcocèle, qui est une excroissance de chair qui se fond & se dissout avec notre dissolvant, ce qui ne m'a jamais manqué; ce qui me fait croire que le même remède doit produire le même effet aux polipes, soit du cœur, du nez, ou des autres parties du corps, puisque ce n'est qu'une excroissance de chair qui, comme dans le

farcocele, est produit par l'abondance du suc nourricier qui s'est échappé des vaisseaux qui le charient, qui suivant les lieux où il se forme, prend de différentes figures, comme dans le scrotum où il s'arrondit, dans le cœur & dans les narines il est long & grêle, dans le scrotum il a toute la liberté de s'épanouir, dans la contraction du cœur cette chair molle s'aplatit & s'allonge, & elle prend la figure des narines, comme fait une pâte molle que l'on met dans un moule. J'ai vû terminer de ces polipes par une diette très-longue & très-exacte, & qui mettoit les malades dans une espece d'épuisement.

Mais le mercure crud donné judicieusement, les terminera avec plus de facilité & avec plus de promptitude, par les raisons que nous avons dites touchant la cure du schirre & des tumeurs.

*DES INJECTIONS.*

LA peine que vous avez bien voulu prendre , Monsieur , de traduire mon Livre en Italien , me fait presque croire qu'il est de quelque valeur , joint à cela les cinq éditions que l'on en a faites en Hollande ; les traductions en Allemand, Portugais & Espagnol, ont passé mes espérances : cela servira au moins pour me consoler du peu d'accueil que l'on lui a fait en ce pays.

Cela ne m'a pas étonné , la vûe d'un Auteur choque les gens dont l'on combat les maximes & dont l'on condamne la pratique.

Je n'ai pas cependant prétendu que l'on se rendît aveuglément à mes opinions ; ce seroit une tyrannie injuste, à laquelle l'on ne pourroit se soumettre : refuser aussi de

se rendre aux raisonnemens & aux expériences de pratique sans les combattre par d'autres raisonnemens & par des preuves, on peut accuser de telles gens d'une malicieuse obstination. Je viens, Monsieur, au fait qui fait le sujet de cette Lettre, & laisse en repos ceux qui ne s'en donnent guères quand ils croient troubler celui d'autrui. Je me trouvai ces jours passez dans une consultation où l'on voulut me soutenir que l'usage des injections est utile & nécessaire dans les playes profondes, les abscesses caverneux, les sinus, fistules, &c. pour (dit-on) mondifier, nettoyer, corriger la mauvaise qualité des matieres & du pus, l'entraîner, & empêcher que par son séjour il n'altérât les parties dans lesquelles il est contenu : belles & grandes paroles, termes de vieille école, & spécieuses imaginations.

J'ai déjà dit que le pus est un

Hiiiij

extrait du sang & des liqueurs nourricieres ; tel est le sang , tel est le pus.

Si le sang est bien conditionné, le pus sera louable & balsamique , & conduira seul les playes , les abscesses & les ulceres à une parfaite guérison.

Si dans ce cas l'on injecte quoi que ce soit , l'on détrempe ce baume , on l'affoiblit , on l'altère ; il perd toute sa vertu balsamique , il devient & inutile & pernicieux.

En humectant les orifices des petits tuyaux & vaisseaux qui sont ouverts dans toute l'étendue de la cavité , on les ramolit , on les relâche , ils perdent leur ressort & leur fermeté , ils laissent couler involontairement les liqueurs qu'ils contiennent , qu'ils retenoient ci-devant ; tout étant relâché , les supurations deviennent abondantes , & la guérison s'éloigne.

Si ces écoulemens durent quel-

que tems , le sang se dépouille de son fluide , le malade s'exténue & tombe dans l'épuisement ; plus on humecte ce que l'on veut réunir , moins il s'incarne ; les injections dissipent les esprits des parties vivantes dont ils sont remplis , & entraînent avec soi le seul & unique baume qui doit & qui peut réunir les parties ulcérées.

L'injection en écartant les parois des cavitez où on l'a poussée , agrandit la solution de continuité ; & si on la laisse séjourner dans ces cavitez , comme c'est l'ordinaire en bouchant les ouvertures , elle s'insinue entre les interstices des muscles , & produisent des sacs & des sinus ; ces liqueurs ainsi enfermées toutes chaudes , elles raréfient & fondent le sang , elles picotent , irritent , & causent douleur.

Plus la cavité aura de volume , l'air y aura un plus libre accès ; cela seul suffit pour causer des alté-

rations, des coagulations, des dissolutions, des corruptions, irritations, &c.

Quand ces injections ont séjourné dans la cavité, on la fait sortir, l'air la remplit, on presse la partie pour n'y rien laisser; on marche les fibres, on les meurtrit, il faut ensuite qu'ils supurent; voilà une méthode que j'ai vû pratiquer plusieurs fois, à mon regret & au préjudice des malades: si le sang est mal conditionné, les chairs sont molles & sans soutien, la partie foible & les fibres sans ressort.

Si on pousse une injection, soit dans une playe, ou dans un ulcère, comme elle trouvera peu de résistance, elle pénétrera & délabrera, fera des cavernes, & privera la partie du peu de chaleur & du peu d'esprits dont elle étoit pourvue, sans pouvoir contribuer en aucune manière à corriger la

mauvaise qualité des liqueurs , dans ce dernier cas le sentiment des parties est obtus ; on augmentera encore en injectant l'insensibilité , & on risquera de voir le membre ou la partie tomber dans une totale pourriture.

La liqueur que l'on seringue & le perpétuel écoulement des matieres reploie l'extrémité des fibres charnues ; elles se couchent les unes sur les autres , elles se polissent , s'endurcissent , & forment la calosité ; voilà alors un sac sinueux & fistuleux.

Les cavitez de cette nature sont toujours grandes & profondes , & l'ouverture ferrée & étroite ; cet accident est inévitable si on se sert de tentes ; j'ose même dire que ce sont ces tentes qui produisent tous ces accidens.

Je suis si convaincu de cette vérité , que depuis que je les ai bannies de mes pansemens , je n'ai ja-

mais vû de cavernes , de sinus , ni de sacs dans les playes , abscesses & ulceres , malgré les fièvres & les mauvaises habitudes des malades & des blessez ; ce qui me fait conclure que tous les accidens sont attachez, non aux tempéramens , mais à la mauvaise maniere de panser.

Voilà , Monsieur , une partie des raisons que je mis en avant dans la dispute que je fus obligé d'avoir sur ce sujet , qui eurent peu d'approbateurs , tant la coutume a de force.

Les mêmes raisons qui m'ont obligé de quitter les tentes , m'ont déterminé de bannir aussi les injections ; car il est très vrai qu'on ne peut quitter l'une sans l'autre , puisque quittant les tentes , l'on évite les sacs , les sinus & les cavernes , dans lesquelles les injections paroissent nécessaires : dans les playes pansées selon notre métho-

de , de toutes les parties du corps & des capacitez , je ne m'en fers point; elles seroient non seulement inutiles , mais pernicieuses : en dilatant suffisamment quand il est nécessaire , rien ne peut y rester d'inutile , & le ressort naturel des parties chasse à l'ouverture tout ce qui est nuisible & superflu , qui ne manque point de sortir , ayant un passage libre & ouvert.

Aux grands abscesses nous suivons la même méthode.

Quand l'ouverture est suffisamment grande , & que tout ce qui étoit contenu est évacué , les parties ci-devant écartées les unes des autres se rapprochent , s'unissent , & de concert causent une légère compression qui sert à exprimer le reste des matieres dont les chairs étoient farcies , qui coulent imperceptiblement & incessamment par l'ouverture qui n'est occupée d'aucun corps étrange ,

cette mécanique douce & naturelle fait place au baume du sang qui en peu de tems refait une trame de fibres qui répare la perte que les parties ont souffert par la distention, la pourriture & la supuration.

Voilà quelle est la manœuvre de la nature, quand elle n'est pas indiscrettement troublée dans ses opérations.

Ces raisons & cette pratique se peuvent appliquer à toutes les maladies externes qui sont du ressort de la Chirurgie, sans entrer dans un détail ennuyeux.

Si l'on veut être convaincu par des faits & par des exemples, on peut voir la 1^{re} édition de Paris, pages 50, 209, 268, & 272; dans la seconde, p. 50, 216, 275, & 278. Je ne sçaurois me souvenir sans chagrin, des bleffez que j'ai pansez dans ma jeunesse, étant en Allemagne dans les Hopitaux du Roy,

en 1675, 1676, & 1678, auquel tems, comme les autres, je me servois de tentes & d'injections : toutes nos cures étoient longues & laborieuses, toutes accompagnées de douleurs & d'accidens ; tant d'amputations que l'on pouvoit éviter en quittant cette cruelle méthode ; tant de fistuleux à qui on avoit lavé la poitrine avec ces indignes injections, & que l'on avoit si cruellement tamponnez.

Je bénis au contraire l'heureux tems qui m'a détrompé, qui m'a ôté les tentes & les fers, qui rend la Chirurgie douce & en ôte toute la cruauté, qui épargne la vie & les membres bleffez, qui guérit enfin sans risque, sans peine, & sans douleur.

Voilà, Monsieur, une petite narration que je n'ai pû m'empêcher de mettre ici, pour vous découvrir en ami le fond de mon cœur, qui est toujours de plus en

plus sensiblement touché d'estime & de reconnoissance, puisque je trouve en vous une simpatie pour ma méthode, & un protecteur pour mon Ouvrage : aucun des autres Traducteurs n'a pris si généreusement son parti.

Vos applications pour l'enrichir de vos sçavantes réflexions, les belles & nombreuses productions de votre esprit, les éloquentes réponses que vous avez faites si judicieusement à nos adversaires, les dépenses non petites où toutes ces choses vous ont engagé ; tout cela ensemble fait voir votre zèle ; ce sont des preuves authentiques de la charité qui vous anime pour le prochain, des marques de votre bon discernement. Vos lumieres ont découvert d'abord la bonté de cette méthode ; vous l'avez traduite sans être sollicité par l'Auteur ; votre Traduction a précédé notre connoissan-

ce, elle m'a surpris & charmé, & me met dans l'obligation d'être inviolablement, Monsieur, Votre très-humble, &c.



*SUR LES PLAYES DES CHIENS
qui se guérissent en se lèchant.*

PArmi les objections que l'on m'a faites sur les différentes circonstances que j'observe dans le pansement des playes, des sçavans Professeurs d'Italie écrivirent à mon très-élevé Traducteur M. Saucassani, que j'avois voulu établir pour maxime que l'air étoit l'ennemi capital des playes; que cependant les chiens guérissent en se lèchant, leurs blessures qui sont exposées aux injures de l'air; que cela détruisoit mon opinion.

Ce que ledit M. Saucassani m'écrivit; il voulut avoir aussi le

sentiment de plusieurs autres Professeurs, qui lui firent tous une réponse, que l'on verra dans son Magati, grand Ouvrage, qui roule tout sur le pansement des playes suivant notre méthode, où sera contenu plusieurs Lettres que je lui ai écrites pour répondre à plusieurs questions qui m'ont été faites; je les croi sous la presse: je me contente de mettre ici la réponse que je lui fis sur le sujet en question, avec quelques autres que j'y ai faites depuis.

Pour répondre, Monsieur, à la question que vous me faites sur les playes des chiens, qui guérissent quoique leurs playes soient exposées aux injures de l'air, & seulement en se lèchant; j'ai l'honneur, Monsieur, de vous dire en premier lieu que je ne suis nullement du sentiment du R. P. Cabeo, dont vous m'écrivez l'opinion, sans vouloir la combat-

tre, ce que je crois très-facile. Je me contenterai de vous marquer ici ce qui me paroît le plus vraisemblable. Premièrement la douceur que l'on remarque sur la langue des chiens, nous indique la nature de l'humeur dont elle est abreuvée, qui selon toutes les apparences & par rapport aux effets qu'elle produit, doit être regardée comme une liqueur huileuse, douce & balsamique, préparée dans les glandes papillaires, les fibres & porosités de la langue, laquelle est le siège & l'organe du goût, qui dans les chiens a une structure particulière destinée à filtrer ce suc huileux, qui est le seul spécifique pour guérir les blessures de ces animaux, & les autres maux dont leur peau est attaquée.

Quand donc ils lèchent leurs blessures, ce qui leur arrive très-souvent & fréquemment, ils les

tapissent & les couvrent de cette humeur huileuse, & par conséquent ils les mettent à l'abri des injures de l'air qui ne peut pénétrer au-travers des pores de cette huile, qui étant en même tems très-balsamique, leurs playes doivent guérir très-promptement, se trouvant à l'abri des injures de l'air & des corps étranges: que l'huile soit comme impénétrable à l'air, on en a des preuves très-sensibles.

Quand on veut transporter le vin d'un pays à un autre dans des bouteilles de verre, pour les garantir des injures de l'air, on met de l'huile au haut du goulot de la bouteille pour empêcher qu'il ne s'altère & qu'il n'aigrisse.

Ce qui fait voir évidemment que l'air ne peut pénétrer l'huile, quand un ver est sorti du corps d'un homme, quoiqu'il remue & qu'il soit plein de vigueur, si on

passé sur son corps une plume trempée dans l'huile, il meurt à l'instant, parce que l'huile bouche les tranchées qui sont en grand nombre répandues sur son corps, & ainsi servant d'obstacle à l'introduction de l'air, il faut que le ver meure faute de respirer.

Ceux qui ont examiné la fabrique des vers du corps humain, n'ont pas trouvé un remède qui les détruise plus promptement que l'huile de noix, qui est la moins porreuse, & celle par conséquent, qui est impénétrable à l'air, l'on en fera persuadé si l'on se donne la peine de réfléchir que dans la peinture, les couleurs sont incorporées dans l'huile de noix, appliquées sur la toille ou sur les murailles, & que malgré les siècles, ils durent à l'infini ; la nature au défaut de la raison, a donné aux animaux un instinct qui leur indique ce qui peut contribuer à leur con-

servation, ils sont même pourvus d'une certaine industrie, comme les chiens qui se trouvant blesez en des lieux ou la langue ne peut arriver, lèchent leurs pates très-souvent & l'appliquent sur le lieu ulceré, & ils guérissent, ils connoissent donc l'utilité & la bonté de leur salive.

L'on pourra nous dire que loin que l'huile puisse procurer la guérison des playes, on l'emploie pour s'oposer à la réunion, comme quand l'on fait une saignée que l'on veut tenir ouverte, l'on trempe la lancette dans l'huile, cela est incontestable, mais si cette huile est bouillie avec du vin jusqu'à ce qu'il soit consommé, il restera une huile qui sera un très-puissant vulnéraire & balsamique; de la même manière, l'huile qui transpire de la langue des chiens est extraite de leur sang, préparé criblé & filtré dans les glandes,

qui l'ayant subtilisée & dépurée , la rendent balsamique oléuse, qui guérit non seulement les playes & ulceres des chiens , mais aussi les playes , ulceres chancreuses & caverneuses des hommes , quand ils se font lèche souvent.

Je suis d'opinion que si on vouloit examiner avec attention , la nature des différens fucs qui se préparent dans les animaux , il ne s'en trouveroit aucun qui n'en eût de propre pour guérir ses blessures . & que chaque animal porte en soi , un baume spécifique pour cet effet ; l'homme a la crasse de ses oreilles qui est une huile épaisse , qui est un baume très salutaire pour la guérison de ses blessures.

La salive, l'urine, la sueur-même dans les hommes sains , ont leurs utilitez & leurs mérites ; les excréments des animaux sont pourvus d'un volatil très-salutaire &

très-utile pour la curation d'une multitude de maux ; voilà , Monsieur , quelles sont mes conjonctures , la consequence que l'on en peut tirer , est toute favorable pour prouver l'inutilité des tentes & la bonté de la méthode que nous publions ; les blessures des animaux qui ne sont pas mortelles , guérissent par le secours seul de la nature , sans être accompagnées d'aucuns accidens , ce qui n'arrive pas aux hommes , par la multitude des circonstances inutiles & pernicieuses , par les anciennes & fausses maximes , par l'entêtement & l'obstination des Chirurgiens , & cela pour avoir sucé un mauvais lait , & négligé la connoissance de la vérité : si enfin , notre petite rhétorique & nos grandes expériences , n'ont pas la force de les persuader , il faudra que nous fassions revivre Esope , qui en faisant parler les bêtes ,
sur

sur ce qui regarde la guérison de leurs blessures, les moyens dont ils se servent pour guérir avec tant de facilité ; ils voiront avec confusion leurs erreurs & leur ignorance.

Cet ingénieux esclave dont la mémoire est si glorieuse, doit faire rougir de honte une multitude d'obstinez.

Des gens s'épuisent par leurs travaux & par leur application pour produire un bien ; ils font & rejettez & méprisez.

Il faut, comme Esope, faire parler les bêtes, pour les persuader, les instruire & les convaincre.





DES PLAYES DE POITRINE
pénétrantes.

Monsieur Saucaffani, Conseiller & premier Médecin de Mgr le Duc de Guastale, qui a pris la peine de traduire mon Livre en Italien, sous le titre *del Chiron in Campo*, m'écrivit il y a quelques années que M. Viti Professeur en Médecine à Péruge, avoit goûté ma méthode de panfer les playes sans tentes, hors cependant celles du thorax, qu'il prétendoit ne pouvoir être ni traitées ni guéries sans se servir de tentes.

Je fis réponse à ces Messieurs, mais trop à la hâte ; quoique mes raisons ayent été reçues & approuvées, je fus mécontent du peu d'ordre que j'avois tenu dans ma Lettre trop précipitée : l'ayant depuis repassée, & y ayant séparé les

matieres, & ajouté quelques réflexions utiles & importantes, j'ai crû être obligé d'en faire une nouvelle copie, pour servir, s'il est possible, à l'instruction des jeunes Chirurgiens.

Pour observer l'ordre dans ce petit Traité, il faut établir trois especes de playes pénétrantes dans la poitrine; la maniere dont elles sont traitées selon l'ancienne méthode.

La maniere de les traiter selon celle que l'expérience nous a enseignée.

La premiere, par armes à feu, passant par les poumons.

La seconde, par instrument tranchant, & pénétrante aussi dans les poumons, & le sang sortant par la bouche.

La troisiéme, ouvrant seulement l'artere ou la veine qui sont couchées dans la canelure de chaque côté, avec hémorragie,

faite aussi par instrument tranchant.

Supposons donc une balle qui a passé au-travers de la poitrine, & qui a percé les poumons ; ce qui ne se peut faire sans avoir fait une solution de continuité à son entrée & à sa sortie.

Quand elle passe dans les poumons, elle cause une meurtrissure : dans tout son trajet, un dérangement dans les vaisseaux & dans les fibres, que la balle par sa rondeur & par l'activité du mouvement, couche & reploie les uns sur les autres.

C'est ce reploiement de fibres qui fait que ces fortes de playes ne produisent ordinairement aucune hémorragie ; c'est ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs que la balle faisoit une escarre, opinion que j'ai combattue par un petit Traité à part.

Or comme le cours du sang &

& des liqueurs, dans l'étendue du trajet de la balle, est supprimé pour quelques jours; il se forme un embarras dans toute l'étendue de cet endroit, qui ne laisse pas de donner passage aux parties les plus subtiles des liqueurs, qui commence à ramolir les fibres couchées; & le mouvement du sang qui fait effort pour rétablir son cours, ne trouvant plus qu'une foible résistance, relève peu à peu toutes ces fibres couchées, les orifices des vaisseaux ulcéréz se dilatent, & dégorgent du sang & de la limphe dans le trajet; c'est ce qui arrive à ce que l'on appelle improprement *la chute de l'escarre*.

L'écoulement sera plus ou moins grand, selon la grosseur de la balle & selon la grandeur des vaisseaux qui ont été déchirez. Que le dépôt qui se fait soit grand, ou qu'il soit médiocre, il se fait toujours dans le trajet de la balle. Si donc

alors les orifices des playes sont occupés par des tentes, tout ce qui sera écoulé dans ce petit espace s'y trouvera enfermé, comprimé & secoué par le mouvement perpétuel des poumons.

Si les poumons sont adhérens aux côtes, comme il arrive quelquefois, ces matieres ne trouvant aucun lieu pour s'échaper, & se multipliant toujours, causent une tension & un poids aux poumons qui déprave la respiration; l'on est obligé pour soulager le blessé, de le panser souvent, les matieres sortent en abondance, l'on s'applaudit, & le malade est soulagé.

Si le poumon n'est pas adhérent, tout ce qui se dégage dans le trajet, & tout ce qui s'échape des vaisseaux, coule sur le diaphragme; & quand il s'en trouve une certaine quantité, le ressort de cette partie est comme supprimé, & la respiration très-engagée.

Pour faire respirer le blessé, il faut par un pansement évacuer ce qui s'est extravasé ; on en tire des plats tout pleins, on s'étonne, les assistants sont charmez de voir le blessé respirer avec facilité après un si salutaire pansement. Mais soit dans ce cas, soit dans le précédent, les playes étant pansées avec les tentes, l'on voit tous les jours croître abondamment la quantité des matieres ; c'est enfin un torrent qui expulse toute l'humidité du corps, & qui termine les jours du blessé par épuisement. Il est facile de concevoir que le séjour du pus ou des liqueurs qui coulent des vaisseaux ouverts, en séjournant dans le trajet d'un pansement à l'autre, a tout le tems de s'échauffer, de s'altérer, & de se corrompre, quand il est retenu par les tentes.

Que dans toutes les inspirations dans lesquelles les poumons se re-

ferrent & se compriment, il se fait un écoulement prodigieux de liqueurs, car les canaux ou orifices des vaisseaux sont dilatez, relâchez & altérez; que si alors les poumons sont adhérens, comme il a été dit, il faut que le blessé suffoque, ou il faut le panser souvent.

Plus les pansemens sont fréquens, plus les matieres sont abondantes; car outre ce qui s'exprime des poumons, il faut considérer que les tentes tenant dans toute leur étendue les tuyaux qui circulent dans tout le trajet que la tente occupe, venant à fraper contre la tente l'abreuve, & ensuite ils se filtrent le long de ladite tente dans la capacité du thorax, parce que le bout de ladite tente qui pénètre dans la capacité, fait l'office d'un filtre: si l'on en doute, que l'on examine les tentes dans les pansemens, on les verra toutes pénétrées d'humidité, quel-

ques solides qu'elles soient.

L'incommode & fatigante situation dans laquelle l'on est obligé de mettre un blessé dans chaque pansement, pour faire sortir le pus quand la playe est un peu haute, suffit avec ces évacuations si abondantes pour l'épuiser & détruire entièrement ses forces.

Les fréquens pansemens & les tentes produisent encore un autre inconvénient qui me paroît digne de réflexion.

C'est l'accès de l'air dans les poumons ; car je l'ai toujours regardé comme l'ennemi capital des playes de tête, de poitrine, bas-ventre, articulations & parties nerveuses.

L'air cependant entre dans les poumons vulnérez ou non vulnérez par la voye de la respiration.

Mais il passe par la bouche & les narines ; il est préparé par la luette ; il coule le long d'un canal d'une assez grande étendue, qui

est la trachée-artère ; il dépose ce qu'il a d'âcre & d'acide dans les lieux humides de son trajet & dans les bronches : il est donc filtré , préparé & dépuré avant que d'arriver aux endroits ulcérés , ainsi il n'y produit rien de mauvais.

Au contraire il rafraîchit , forme & vivifie ; quand aucun corps étrange n'occupe les organes de la respiration, les poumons se dilatent sans peine & se compriment facilement : c'est alors que par ce dernier mouvement ils expriment tout ce qui auroit pû s'arrêter dans le trajet ; ainsi la playe se nettoye & se dispose à la réunion , qui tarde peu , si on laisse agir la nature avec liberté , & qu'on lui prête la main à propos. L'air qui entre dans la poitrine par les ouvertures des playes , produit un effet tout contraire.

Il s'y infinue tel qu'il est , quand

les poumons se dilatent dans l'inspiration lorsqu'on a ôté les tentes, ils pompent l'air externe qui entre dans la poitrine avec rapidité ; & quand les poumons se compriment ensuite dans l'expiration, l'air qui entre par la trachée-artère trouvant l'air qui est entré par la playe qui fait résistance, alors le blessé est en danger d'être suffoqué. Mais passons sur cet accident, qui peut arriver, mais qui n'arrive pas toujours.

Quand donc l'air est entré dans la cavité par la playe, il faut qu'il en sorte quand les poumons se remplissent d'air, ce qui ne se peut faire aussi promptement qu'il est entré ; ainsi il en reste assez pour produire des dissipations, des altérations, des coagulations, des inflammations à la plèvre ; cette membrane, les tégumens, les muscles & les côtes sont souvent affligés de la maladie que l'on nomme

pleurésie, par la seule action de l'air froid, quand les pores sont ouverts ; quels maux ne doit-il pas produire, quand crud, froid & chargé d'acides, il l'environne & la touche de toutes parts sans aucun obstacle, & cela deux fois le jour ?

C'est donc par l'usage des tentes que l'air est introduit dans la capacité, & qui peu à peu y produit des accidens insurmontables ; elles servent aussi à y retenir les matieres d'un pansement à l'autre : cet intervalle suffit dans un lieu aussi chaud que la poitrine, pour aigrir le pus qui cause un picotement aux fibres de toute la partie où il est contenu ; ce picotement cause une contraction, cette contraction un embarras, cet embarras dans lequel le cours des liqueurs est interrompu ou dépravé, cause inondation de sang & de limphe ; cette inondation cause abscess, pourriture, corruption, inflam-

mation, & quelquefois mortification ; enfin le séjour des matieres altere les chairs, carie les os, engendre des vers qui picotent & rongent les fibres, y causent des douleurs vives, & augmentent toujours le volume des cavitez où ils séjournent ; ce qui enfin se termine par la perte du blessé, ou par une fistule incurable.

Il ne faut pas espérer que ces matieres retenues dans la capacité, puissent se faire une issue par les orifices des playes ; elles sont bouchées par des tentes, appuyées & foutenues par l'appareil & le bandage : ce n'est que dans les pansements où le blessé se trouve délivré pour peu de tems de ce corps étrange qui l'opprime.

Ceux qui pansent du secret réussissent très-heureusement, non par les cérémonies & paroles superstitieuses & inutiles, comme le vulgaire le croit, mais parce qu'ils

succent les playes, en tirent le sang & les autres suc qui y étoient épanchez, & par ce moyen ôtent tout ce qui pouvoit se corrompre dans la cavité de la playe, & par conséquent tout ce qui pouvoit s'opposer à la réunion.

Les playes pénétrantes de la poitrine, faites par instrument tranchant, pansées par les tentes, ont ordinairement un pareil succès, & sont accompagnées des mêmes accidens, parce que la même méthode doit produire les mêmes effets ; cependant elles sont plus faciles à guérir que les précédentes, comme on le fera voir à la suite.

Celles qui par un instrument tranchant se trouvent accompagnées d'hémorragies, causées par l'ouverture des vaisseaux sanguins qui sont couchez dans la canelure de chaque côte, quoique de peu de conséquence, ne laissent

pas d'avoir souvent de mauvaises suites, quand elles sont pansées avec les tentes.

Ces playes qui ne sont point accompagnées de pesanteur ni de difficulté de respirer, sont à la suite surprises de ces deux accidens, par l'indiscrétion des pansemens.

Quand donc l'on met une tente dans ces fortes de playes, il est facile de voir qu'elles tiennent par la dilatation qu'elles causent aux parties vulnérées, les orifices des vaisseaux ouverts, par lesquels le sang & la limphe sortent perpétuellement, qu'ils viennent frapper contre la tente qui en est humectée & abreuvée; & comme sa pointe a sa déclivité dans la capacité de la poitrine, il est évident que les liqueurs doivent dégouter & se filtrer dans le thorax, & causer un poids sur le diaphragme, que l'on tire à chaque pansement, & que la

plupart croient venir des poumons que l'on suppose ulcérés. Tant que cette méthode durera, l'écoulement continuera, le fluide s'épuisera, & le malade périra, ou du moins il lui restera une fistule incurable, par le frottement que la tente fait journellement sur les fibres, qui à force d'être reployées & comprimées, s'unissent, se collent les unes sur les autres, & forment une callosité. L'on ne doit pas regarder la fistule avec indifférence, c'est une maladie qui fait languir & qui abrège les jours.

Si l'on veut bien examiner que la nature qui n'est jamais oisive, travaille incessamment à la réparation des dommages que les divers accidens de la vie peuvent causer dans les hommes; que dans la guérison des playes elle emploie toute son industrie pour former une trame de petits filets mols, souples & gluans, qui en

s'unissant , se colant & s'appuyant les uns sur les autres , forment une espece de rets semblable à une toile d'araignée ; & que l'arrangement de ces différentes couches remplissent peu à peu le vuide que le passage d'une balle ou le tranchant d'une épée ont pû causer dans quelque partie que ce soit, pour réparer la substance perdue par une autre substance qui lui est substituée par le moyen du suc nourricier & des particules balsamiques que le sang fournit sans interruption.

Cela s'accomplira très-promp-
tement & très-heureusement, si on
la laisse agir seule , en liberté , &
que rien ne s'oppose à ses desseins.

Mais si l'on met dans les ouver-
tures des playes un corps étrange ,
soit tente ou canule , l'on s'oppose
à la génération de cette trame.

Cependant malgré l'obstacle
que l'on met à la réunion, la natu-

re qui est toujours active , ne laisse pas de travailler toujours à la fabrique de cette trame & de ces petites fibres , qui ne pouvant servir à réunir les parties qui sont divisées , & que l'on tient écartées par l'usage des tentes , ces mêmes fibres se couchent , s'unissent & se polissent par le frottement & la compression , autour des côtes du trajet , & forment un canal qui n'a pas moins de solidité que la peau. Voilà pour lors une véritable fistule , qui est dommageable au blessé , à charge à la nature , & honteuse au Chirurgien.

Si dans le cas dont il est ici question , le poumon est adhérent aux côtes , il est impossible que lorsque la poitrine se dilate , qu'il ne frappe contre la pointe de la tente , que sa membrane ne souffre contusion , qu'elle ne s'entame , & qu'il ne se fasse un ulcere dans le poumon ; que ce qui flue par

l'extrémité de la tente , n'entre dans sa substance , ne l'abreuve , ne le gonfle , & ne serve d'obstacle à son mouvement de dilatation & d'expulsion , rendra la respiration très-engagée ; que ce qui farcit les poumons y peut croupir , s'y corrompre , & altérer toute la substance de ce viscere ; que comme les liqueurs y sont perpétuellement poussées , il faut qu'elle s'agrandisse , se dilate , se délabre , & à la fin qu'elle s'altère.

Tout ceci n'est point imaginaire , rien n'est plus véritable. Une blessure que l'on peut nommer *simple* , fait périr un homme : le Chirurgien est tranquille , & croit n'avoir rien à se reprocher ; il a suivi la pernicieuse méthode que ses maîtres lui ont enseignée ; s'il a manqué , c'est eux qui sont coupables.

Tout ce qui a été remarqué jusqu'ici , fait voir l'abus des ten-

tes , & le désordre considérable qu'elles causent dans les playes de poitrine.

Ce n'est point un esprit de critique qui m'anime ; ce sont mes propres yeux qui m'ont fait connoître ces vérités dans une multitude de rencontres.

J'ai déjà fait voir dans mon premier Ouvrage , la douce & salutaire méthode que j'ai suivie non-seulement dans les playes de poitrine , mais dans celles de toutes les parties du corps ; cependant plusieurs Professeurs d'Italie m'ont obligé par des questions & des objections , à répondre à leurs doutes & à éclaircir la théorie de cette méthode , autant que mes forces l'ont pu permettre.

J'expose donc ici & ma méthode & mes raisons , d'un stile naturel dicté par la raison & par une vieille expérience.

J'ai donc pour maxime dans les

playes pénétrantes de la poitrine, faites par arme à feu, de dilater, fans vouloir épargner la peau, en premier lieu les orifices, non seulement pour leur faire perdre la figure ronde, mais pour laisser une ouverture libre pour évacuer ce qui pourroit être extravasé, & pour donner une issue pour l'écoulement qui arrive quelquefois, à ce que l'on appelle *la chute de l'escarre*, laissant ainsi les orifices libres, fans tentes ni bourdonnets, couverts seulement avec des plumaceaux de charpie large, douce & fine, les emplâtres & le reste de l'appareil. Je fais le premier jour deux ou trois saignées, selon l'âge, la force, & la plénitude.

Par ce moyen diminuant la quantité du sang, j'évite tous les accidens qui sont les plus à craindre.

Je panse rarement les playes, &

le plus promptement qu'il m'est possible, pour interdire l'entrée de l'air qui pourroit coaguler le sang qui pourroit être épanché & qui ensuite se convertiroit en pus ; ainsi le sang se maintient dans sa fluidité, peut sortir par la bouche ou rentrer dans le commerce du sang par les orifices des veines ; ce qui est facile à faire quand on a épuisé les vaisseaux par des fréquentes & copieuses saignées, il peut être plus facilement pompé par les veines, & reprendre la route de la circulation.

Pour expliquer la mécanique de la nature, il faut faire un pas en arriere, & voir encore ce canal que la balle a fait en passant dans les poumons, dans lequel le sang, la limphe & le pus se déposent : quand les fibres couchées & meurtries se relevent & supurent, alors le canal se remplit & s'engorge.

Quand les poumons se compri-

ment à chaque inspiration, tout ce qu'il y avoit de fluide dans le canal ou trajet de la balle, doit céder à la compression: si le poumon est adhérent aux côtes, ces matieres sont poussées aux orifices des playes qui sont toutes disposées à les recevoir & à leur donner passage, étant dilatées & seulement couvertes d'une charpie facile à s'humecter, qui la pénètre, la perce, & va ensuite inonder tout l'appareil: ainsi à mesure que quelque chose tombe dans le canal à chaque compression, il est chassé & reçu, rien de mauvais ne séjourne dedans, la nature agit avec toute liberté, & s'employe incessamment à la réunion des parties vulnérées, d'autant plus que le baume du sang n'est ni confondu ni altéré par aucun suc vicieux, en peu de tems les poumons sont réunis, & ensuite les autres parties.

Quand les poumons ne font pas adhérens , le pus & tout ce qui distille du trajet de la balle dans le tems de la résolution de la meurtrissure des fibres , dite *la chute de l'escarre* , à chaque contraction du poumon , tout s'échape sur le diaphragme , parce que dans le tems que le poumon se resserre , il s'éloigne des côtes , & par conséquent des orifices des playes ; c'est en quoi il faut qu'il tombe dans la capacité : mais il est aussi à noter que cette quantité sera très-médiocre , si on se passe de tente dans les pansemens ; car alors il se fait ou peu ou point de supuration.

Cependant quantité de pus ou de liqueurs qui s'extravasent dans la poitrine , il faut de toute nécessité qu'elles sortent par les orifices , quand elles ne seront pas occupées par des tentes , dans l'inspiration naturelle des poumons remplissent

remplissent toute la capacité du thorax.

Je suppose alors un épanchement de liqueurs, & le blessé couché, les poumons alors causent un mouvement & une compression aux fluides qui sont épanchez dans la poitrine, & ne trouvant point d'autre lieu pour être reçues que les ouvertures des playes, elles s'évasent peu à peu, à chaque dilatation des poumons, il s'en fait une évacuation jusqu'à ce que tout soit vuide, ce qui se fait en très-peu de tems, comme je l'ai remarqué plusieurs fois.

Pour rendre cette mécanique parfaite, & en tirer un avantage très-considérable pour le blessé, & procurer une guérison qui tiendra du prodige, il faut faire coucher le blessé sur l'une de ses playes s'il y en a deux, choisissant toujours la commodité, s'il n'y en a qu'une, & qu'il soit possible que le

bleffé se couche quelquefois dessus, l'on verra alors que rien ne pourra rester dans la capacité qui soit capable d'y causer aucun désordre, ni qui puisse s'opposer à la réunion.

Ceci peut être pratiqué quand les orifices des playes ne sont pas occupez par des tentes, ni tamponnez de charpie ; car autrement ceci est impraticable.

Quand la suppression des tentes dans les playes de poitrine, & même des autres parties du corps, ne produiroit que ce seul avantage, il est d'une si grande conséquence pour les bleffez, que tout honnête homme doit l'estimer & le chérir.

C'est une vérité fondée sur la raison, sur la théorie la plus saine, & sur une multitude d'expériences de pratique, que le sang, le pus, la limphe, &c. retenus dans les cavitez des playes, ou extravasés dans les capacitez, sont

sans contredit la cause de presque tous les accidens qui leur arrivent.

Si cependant, comme il peut arriver, la playe, quoique libre & non tamponnée, étoit assez douloureuse pour ne pas permettre au blessé de coucher dessus, il faut que l'art & l'industrie surmontent cet obstacle.

Ce qui se pourra faire en se servant d'une compresse fenestrée, molle, épaisse d'un pouce ou environ, qui garnit sur tout le côté de la poitrine où se trouve la playe, & que l'ouverture ou fenêtrée de la compresse se trouve vis-à-vis l'orifice de la playe, qui doit être cependant couverte de son petit appareil; le blessé peut être couché sur sa playe, & même y passer la nuit avec plaisir, sans sentir rien qui l'incommode, & ayant la respiration libre & naturelle.

Si ces moyens sont pratiqués,

on peut rendre les pansemens moins fréquens, en laissant le soin de la cure à la seule conduite de la nature, à qui l'art a donné le vrai moyen de réussir.

On peut mettre ceci en usage dans les empiémes que l'on est quelquefois obligé de faire aux playes de poitrine, quand même il y auroit une petite canule; par ce moyen on abrège bien du tems, on évite la fistule, & on procure promptement la réunion.

Voilà ce que j'avois à dire sur les playes de feu: quant à celle d'instrument tranchant qui a pénétré dans la substance des poulmons, à laquelle le sang sort ordinairement par la bouche & par le nez, souvent accompagnée de fièvre & difficulté de respirer, & quelquefois de pesanteur.

En ce cas ma grande & première attention est de vuider & désemplir les vaisseaux sanguins

par de bonnes & fréquentes saignées, par rapport cependant à l'âge, la plénitude, & la disposition du blessé.

Je n'ai point trouvé de route plus prompte & plus sûre; car en dissipant promptement la plénitude des vaisseaux, j'évite l'épanchement du sang; l'hémorragie qui se faisoit par la bouche, se modere peu à peu, & cesse vers le quatre ou cinquième jour de la blessure, & le blessé guérit le sept.

Quant à la playe des tégumens, je la regarde comme une simple excoriation, & la fais panser avec une simple emplâtre, couverte cependant d'une compresse & du bandage, le tout pour procurer la réunion, & la couvrir pour éviter l'accès de l'air dans la poitrine.

Cette pratique paroît hardie & téméraire; & depuis plus de cinquante-sept ou cinquante-huit

ans que je pratique la Chirurgie, je n'ai vû personne qui se soit servi de cette méthode ; elle m'a cependant réussi.

Si l'aorte ou la veine cave étoient ouvertes, il n'y a alors aucune méthode qui puisse empêcher le malade de périr, & on n'a pas même le tems d'appliquer un appareil : ce ne sont pas aussi ces fortes de blessures que l'on doit prendre pour en tirer des conséquences favorables, ni pour établir une méthode.

Pour ne point tomber dans des redites sur le mauvais effet que les tentes produisent dans les playes de poitrine faites par un instrument tranchant, puisque nous avons fait voir que dans les playes de feu, elles ne peuvent être employées sans un terrible préjudice.

On doit donc croire que dans celle-ci elles seroient encore plus pernicieuses, car elles exciteroient

une plus grande hémorragie, en tenant les bouches des vaisseaux sanguins qui ont été coupez, & ouverts & dilatez, qui, comme il a été dit ci-dessus, les liqueurs heurtant contre la tente, filtrent dans la poitrine, & si elles coulent par la playe dans la substance des poumons, elles y causeront délabrement, grandes supurations, pourriture, vû la délicatesse du parenchyme, qui se relâche & s'altère, & détruit entièrement le ressort de cette partie; desquelles choses on ne doit attendre que la mort ou une fistule incurable.

Tout ceci me paroît aussi démonstratif qu'une règle de mathématique.

Les playes d'instrument tranchant, où l'artere où la veine qui est couchée sur la canelure de chaque côte, a été ouverte, produisent assez souvent une hémorragie assez forte.

L'on connoît que ces vaisseaux sont ouverts quand le sang coule facilement par la playe ; car dans les playes du poumon, l'hémorragie se fait voir par la bouche, ou le sang coule dans la capacité sur le diaphragme, & ne sort par la playe que quand le poumon se dilate, ou quand la capacité se remplit.

Dans ce cas, comme dans les autres, la saignée, la diette & le repos sont d'un grand secours, par les raisons que l'on a déjà exposées.

Cependant comme celle-ci est d'une autre nature que les autres, elle a aussi besoin d'un autre secours.

Il est difficile qu'un instrument tranchant ait pénétré jusqu'à l'entre-deux des côtes pour ouvrir des vaisseaux sanguins, sans aussi pénétrer jusqu'aux poumons, c'est à quoi je ne m'arrête pas dans la cure de ces fortes de playes, où

que les diverfions que je fais d'abord fatifont à toutes les indications, & que je regarde ces fortes de playes du poumon comme une playe très-fimple & très-facile à guérir, quand on fuit notre règle & nos maximes.

Il eft feulemment queftion d'arrêter l'hémorragie, & de porter fur les vaiffeaux ouverts un astringent qui s'y attache & qui agiffe; je fais pour cet effet une tente qui foit feulemment affez longue pour arriver entre les côtes; elle eft mouffe, trempée dans le digestif. & enfuite roulée dans du calcantum ou autre astringent femblable, je l'applique & la laiffe un jour naturel; & quand je la leve, le fang ne coule plus; je fais panser la playe fans tente; comme il n'y a plus de corps étrange dans la playe, les chairs s'approchent, fe touchent, & en peu fe réuniffent entièrement; & ces bleffures qui

surprennent d'abord par un assez grand nombre d'accidens, sont terminées en six à sept jours au plus. La méthode que je viens d'exposer est celle que j'ai pratiquée, & je puis dire inventée, puisque je n'ai lû aucun Auteur qui ait traité les playes de cette manière, ni vû aucun Maître qui ait pratiqué ainsi.

Je pourrois grossir ce petit Traité d'une assez grande quantité de cures traitées & guéries très-promptement suivant cette méthode.

Mais je me contenterai d'en mettre deux, une d'arme à feu, & une d'instrument tranchant, qui toutes deux ont été pansées publiquement, à la vûe de la Cour & de M^{rs} nos plus fameux Médecins.

L'an 1710, M. de Blagnac Colonel du Régiment de Piémont, fut blessé à Ivré, & conduit ensui-

te à Turin, pansé par M. Verne Chirurgien Major des Hopitaux de cette ville, très-habile & bon Praticien.

Je fus appelé à cette cure vers le septième jour, & trouvai une playe d'arme à feu, l'entrée de la balle un travers de pouce au-dessous de l'aisselle droite, & la sortie à l'aisselle gauche, à peu près à la même hauteur, la balle ayant enfilé le bras gauche & effleuré le deltoïde.

Les accidens étoient médiocres, un peu de fièvre, quelques inquiétudes la nuit, mais d'ailleurs la respiration peu engagée. Je priai d'abord M. Verne de supprimer sur le champ deux ou trois petites tentes à la vérité, mais cependant non seulement très-inutiles, puisque la supuration qui se fait des tegumens & des chairs qui ont été contuses & déchirées par la balle dans ce que l'on nomme *la chute*

de l'escarre, tient de reste les orifices des playes ouverts ; mais encore pernicieuses par les irritations qu'elles causent aux mammelons fibreux de la peau, & à la rétention des matieres.

La supuration fut assez médiocre ; mais ce qui m'étonna un peu, ce fut de voir le tems de la chute de l'escarre passé, la supuration toujours égale, & les playes toujours ouvertes.

Cela dura jusqu'au dix-huit de sa blessure, auquel jour ayant remarqué quelque chose de blanc qui se présentoit à l'orifice de la sortie de la balle, M. Verne le tira avec des pincettes.

C'étoit un corps étrange long, d'un travers de pouce, que l'on mit dans un plat avec de l'eau ; & l'on vit avec surprise que c'étoit la pièce ronde du juste-au-corps qui avoit été emportée par la balle, & qui étoit restée dans les pou-

mons, laquelle se trouva toute entière, mais la nature l'avoit tortillée, & conduite peu à peu à l'orifice de la sortie : ceci me fit admirer la conduite merveilleuse de la nature, quand on la laisse agir seule en liberté.

Ce cas qui fut public doit donner un grand crédit à cette méthode, & doit aussi contribuer à décrier l'usage des tentes ; car il est très-constant que si l'on s'en fût servi dans la cure de ces playes, la pièce de drap seroit restée dans les poumons, s'y fût pourrie, & eût aussi causé une entière pourriture à ces parties, qui auroit causé au blessé une mort inévitable.

Ce corps étrange étant sorti, les playes furent réunies en trois ou quatre jours entièrement. Trois ou quatre ans après le même blessé fut attaqué d'une fièvre maligne dont il mourut : M^{rs} les partisans des tentes voulurent per-

suader au public que le pansement que l'on avoit fait à ses blessures, qui n'avoit produit qu'une très-médiocre supuration, devoit avoir causé pourriture, amas ou abcès dans la poitrine, & que la fièvre qui lui étoit survenue en étoit un produit, & en même tems avoient tout employé pour empêcher l'ouverture du cadavre, que je m'efforçois d'obtenir.

Je fus enfin obligé de recourir à l'autorité de la Cour, ce qui me fut accordé.

Il se trouva à cette ouverture non-seulement M^{rs} Englesio & Piselli ses Médecins qui l'avoient assisté pendant le tems de la cure de ses playes & dans sa dernière maladie, mais encore bon nombre d'autres & quantité de Chirurgiens.

L'on trouva que la balle avoit percé les deux lobes du poulmon dans leurs parties supérieures; que

ce trajet étoit réuni par une bonne & forte cicatrice , & les poumons très-fains , fans aucune marque de la moindre altération , ce qui fut reconnu par plusieurs coups de scalpel ; & ce qui causa un étonnement universel , ce fut de voir une cicatrice si bien conditionnée dans une partie qui est dans un perpétuel mouvement.

Enfin M^{rs} les partisans des tentes , un peu confus & surpris , se retirèrent sans rien dire.

L'autre d'instrument tranchant fut l'an 1716. Madame Royale étant à Moncallier , un nommé Saint-Aléxis Sicilien de nation , Garde-du-corps de la Compagnie de M. le Prince de Villefranche , fut blessé d'une épée entre la deuxième & troisième des vraies côtes comptant de haut en bas , à côté du tetton , pénétrante dans les poumons de la longueur d'un ampan , selon le rapport du Chirurgien

qui le fonda d'abord, & qui voyant que le sang sortoit abondamment par la bouche & par le nez, crut que le blessé alloit expirer entre ses bras; il demanda quelqu'un pour l'assister en pareil cas.

M. le Prince Sabouchi Officier de la même Compagnie, prit la peine de me venir prendre pour me conduire chez le blessé.

Après l'avoir suffisamment visité, & fait mettre une simple emplâtre sur la playe, une compresse & le bandage, pour seulement garantir la poitrine de l'accès de l'air, je fis promptement saigner le blessé, lui ordonnant un grand repos & du bouillon seulement.

Le soir il fut encore saigné, le sang la nuit sortit moins abondamment par la bouche; le lendemain matin il fut encore saigné, & le troisième jour une autre petite saignée; le quatrième il sortit peu de sang par la bouche; le cin-

quième rien du tout ; le sixième il fut entièrement guéri , & le septième je pris congé de lui.

Ces cures sont plus éloquentes que tout mon raisonnement ; & toutes les playes de poitrine que j'ai traitées de cette manière , ont eu un pareil succès , & cela par la mécanique de la nature , en lui donnant les moyens de rendre cette manœuvre salutaire.

C'est ce que j'ai fait voir dans mon premier Ouvrage. Il est très-vrai que la nature n'a besoin que d'un peu d'assistance pour terminer très-heureusement les maux les plus importants , tant internes qu'externes : plus j'ai vieilli dans ma Profession , & plus j'ai fait d'expériences qui m'ont confirmé dans mon opinion.

Elle est réglée dans ses opérations ; elle va d'un pas égal , & toujours occupée à réparer les dommages que le corps a souffert dans

les parties qui le composent ; elle refait les chairs qui ont été ruinées par le fer , par le feu , & par la pourriture , par le moyen du baume du sang ; elle réunit les parties divisées , chasse les corps étrangers , & rejoint dans un tems limitez les os fracturez , par un calus qui part de sa seule industrie. J'ai fait voir que dans les playes de poitrine pénétrantes , il suffit de dissiper d'abord par de bonnes & fréquentes saignées la plénitude du sang ; que par ce moyen on évite les épanchemens , la suffocation , la pesanteur , la supuration , & la pourriture : on tire par ce moyen le blessé de l'inflammation , de la fièvre , & de tous les accidens qui sont à craindre dans une capacité dont l'action ne peut être dépravée ni interrompue sans porter un notable préjudice à toute l'économie.

Ayant donc par des judicieuses

évacuations remis la nature accablée en état d'agir, elle ne manque jamais de procurer dans un certain terme une parfaite guérison.

J'ai remarqué que ce terme ne passe pas sept jours quand on suit notre méthode: la première cure sur laquelle j'ai fait cette remarque, fut celle de M. de Fontaniere à Pignerol en 1691: on en peut voir la relation dans la 2^e édition, fol. 127, & la 8^e observation.

La deuxième, sur le valet de M. de Lesserraine & son camarade, Commissaire des Guerres à Briançon en l'an 1691: on en peut voir le détail 2^e édition, fol. 130, 9^e observation. En 1700 M. le Chevalier des Ferres, Officier, étant dans la citadelle de Turin, fut blessé d'une épée deux travers de doigt au-dessous de la clavicule, pénétrante dans les poumons, accompagnée de tous les signes les

plus fâcheux, & crû par tous ceux qui le virent dans un danger inévitable: il fut traité comme il a été dit ci-dessus, & le septième je pris congé de lui, étant entièrement guéri. M. son frere Major du Régiment de Nice, a été témoin oculaire de ce que je marque ici.

J'ai remarqué la même chose en plusieurs cas semblables qu'il est inutile de citer; comme aussi dans des playes très-considérables du bas-ventre, que si elles n'ont pas été tout-à-fait terminées les septièmes dans ce tems-là, ils ont été tout-à-fait hors de danger, & j'ai cessé de les voir.

Comme le fils de M. Lion, qui l'an 1720 reçut un coup d'épée à l'hipocondre droit qui effleuroit le foye & avoit touché le ventricule, avec les plus sinistres accidens; le septième je cessai de le voir, & un peu après il se trouva guéri. Et l'année 1723 M. le

Marquis Cartos reçut un coup d'épée à l'hipocondre gauche pénétrante; l'épiploon étant sorti, fut lié; il eut d'abord des accidens qui firent craindre une mauvaise suite, mais tout fut calmé par les bonnes & fréquentes saignées; il en fut quitte pour une fièvre de quatre jours, & le septième je le laissai avec une simple emplâtre, & presque guéri.

Dans le tems que j'acheve ceci, il me tombe entre les mains le feuillet 22 des Littéraires, imprimé à Venise, page 260, où je trouve cette observation que j'ai traduite de l'Italien en François.

De Molffeta.

Il est arrivé ici une chose qui regarde la Chirurgie, qui est assez particuliere. M. Nicolas Dominique Passari, jeune homme riche & fils unique d'une veuve, lequel

fut blessé le 10 Février de l'année 1723, d'un arme à feu, à la poitrine, au-dessous du tetton droit : la playe fut pansée par les premiers Chirurgiens de la Province, avec des tentes, que l'on croyoit nécessaires pour l'écoulement du pus, & à chaque fois qu'on l'ôtoit, il se faisoit une grande évacuation ; avec tout cela le blessé, pendant trois mois ou environ qu'il fut pansé de la maniere, se trouva réduit en un très-pitoyable état, n'étant plus qu'un véritable squelete.

On jugea à propos de demander le conseil de M. le Chevalier Jean-Baptiste Verna, premier Médecin de Viseglia, homme très-docte & connu par ses sçavantes productions, ayant été instruit de la pernicieuse méthode avec laquelle l'on avoit pansé le blessé, il fit d'abord supprimer la tente, malgré la répugnance desdits Chirurgiens,

& donna la commission à un seul de panfer le blessé à sa maniere, ayant congédié les autres: ayant donc quitté cette cruelle méthode, la fièvre cessa & tous les accidens disparurent, & en vingt jours il se trouva entièrement guéri avec peu de remedes, lequel blessé avoit très-peu de tems à vivre, sans l'assistance de M. Verna, lequel a écrit une ample relation du fait au très-illustre M. Saucassani premier Médecin de S. A. S. Mgr le Duc de Guastale, duquel il fait une particuliere estime; laquelle relation est accompagnée d'une attestation du blessé pardevant Notaire, du 6 Aoust 1723, afin qu'il la rende publique, & qu'un chacun sçache que les grandes supurations qui arrivent aux playes ne sont produites que par les tentes, qu'elles sont utiles aux Chirurgiens, mais très-pernicieuses aux bleffez, qui au lieu de recevoir

de l'utilité des pansemens, les mêmes pansemens leur font plus de mal qu'ils n'en ont reçu de leurs ennemis.

Voilà la traduction mot à mot. Ce sçavant Médecin a connu l'abus des tentes par la lecture de mon Livre traduit par M. Saucassani ; il feroit très-nécessaire que les Chirurgiens partisans des tentes fissent de sérieuses réflexions sur mon foible raisonnement & sur ces expériences qui sont convaincantes.

J'ai eu la satisfaction de voir ici l'année 1722, M. Eliot, Chirurgien du Roy de Portugal, qui après m'avoir félicité sur le progrès de ma méthode, me dit que c'est à elle à qui il a l'obligation de sa fortune ; qu'il avoit employé ses soins & son crédit pour l'établir à Lisbonne ; qu'il avoit fait traduire mon Livre en Portugais, pour que ceux du pays en pussent

pusseut profiter , & qu'il avoit été traduit en Espagnol : qu'il s'étoit acquis un grand crédit par les cures surprenantes qu'il avoit faites en la suivant , & qu'il étoit surpris de voir encore des Chirurgiens assez opiniâtres pour croupir indignement dans la cruelle méthode des anciens ; que leurs obstinations causent la perte d'une multitude de pauvres blesez ; qu'ils ne pouvoient présentement trouver aucune excuse légitime qui les dispense d'abandonner leurs pernicieuses maximes qui ne sont fondées que sur l'intérêt, l'obstination, une dureté de cœur, & peu de charité pour le prochain.

Voilà ce que me dit ce judicieux Chirurgien , dans le passage qu'il fit ici avec le Cardinal d'A-cugna Portugais , qui venoit de Rome & alloit à Paris.

Quand on veut persuader une

chose quoique véritable, il est toujours bon de joindre au raisonnement des expériences & des preuves : celle qui suit n'est pas, ce me semble, indifférente.

Le Roy de Portugal ayant donné son premier Chirurgien nommé M. Eliot, au Cardinal d'Acugna pour l'accompagner dans ses voyages, après avoir séjourné quelque tems à Rome, il prit la route de Turin en 1722 pour passer en France.

M. Eliot, homme propre & de bonne mine, vint à la Cour de Madame Royale, accosta le très-aimable M. Cicognini, se fit connaître, & s'informa de lui sur quel pied étoit la Chirurgie à Turin. Après qu'il eut satisfait à sa curiosité, il lui demanda à son tour quelle étoit la Chirurgie à Lisbonne ; à quoi M. Eliot répondit : Nous suivons la méthode de M. Belloste ; nous l'avons ici, ré-

pondit M. Cicognini : c'est du vieux Belloste que je parle , lui répondit l'autre , qui nous a donné sa méthode il y a environ 30 ans ; c'est lui-même , lui répondit notre charmant Médecin.

M. Eliot qui me croyoit mort , parut surpris : c'est mon maître , lui dit-il , & je ne veux pas partir sans le voir ; il ne m'est connu que par son Livre , que j'ai fait traduire en Portugais ; j'ai si bien fait que sa méthode est suivie en Portugal , & elle est la cause de ma fortune ; je me suis acquis un grand crédit en la pratiquant , & elle m'a toujours réussi : ce Livre a été aussi traduit en Espagnol , les gens de bon sens de ce pays-là l'estiment & la suivent. Tel fut leur entretien , & le jour d'ensuite j'eus la satisfaction de voir M. Eliot tout plein de bonté & d'honnêteté , qui en présence de plusieurs personnes distinguées de la suite de S. E. eut

la modestie de se récrier en me voyant : Messieurs, ce Monsieur ici est mon maître; c'est à lui à qui je dois le rang que j'ai l'honneur d'occuper auprès de notre Roy.. Nous dinâmes ensemble, ensuite de quoi nous eumes un entretien sur ce qui concerne la Chirurgie:: il ne put s'empêcher de blâmer hautement un reste de Chirurgiens obstinez, qui croupissent dans la cruelle & impitoyable maniere de panser les bleffez, qui causent la perte d'une multitude de braves gens.

Qu'il s'étoit servi de l'autorité du Roy de Portugal pour bannir de la Chirurgie du pays la cruauté, l'obstination, & l'avarice des Chirurgiens.

Qu'il feroit avantageux pour tous les hommes, que chaque Souverain en fît autant dans ses Etats; que la politique le veut, que la charité l'ordonne, & que la nature le demande.

Que dans les réceptions des Chirurgiens pour la maîtrise, l'on devroit faire une loi qui les obligât à l'avenir de renoncer aux anciennes erreurs, & d'embrasser cette nouvelle méthode sur le fait des blessures, sur laquelle les grands & les petits sont également intéressés. Voilà les discours & les réflexions de ce judicieux Chirurgien ; un chacun en fera l'usage qu'il lui plaira.



*SUR LA TORTUOSITE'**des Playes.*

J'Ai eu l'honneur, Monsieur, de vous remercier il y a peu de tems, de la grace que vous m'avez fait de m'envoyer le dernier Livre de Sechini, touchant nos disputes avec M. Maravillia; je l'ai lû avec plaisir, & n'ai pû m'empêcher de vous en écrire quelque chose.

Elle roule donc sur la tortuosité des playes, dans lesquelles, dit-il, l'on peut se passer de tentes.

Il répète cela si souvent, que je vois qu'il se sçait bon gré d'avoir fait une si importante découverte; c'est le pivot sur lequel il fait rouler toute la machine de son Ouvrage, & sur lequel il croit qu'il n'y a point de réplique.

Cette objection qui paroît forte à la première vûe, & qui aura sans doute trouvé des partisans qui l'auront applaudie & protégée, ressemble à ces vers luisans qui paroissent la nuit, qui semblent d'abord quelque chose, & qui dans le fond ne sont rien que des petits insectes.

Cependant ces hérésies Chirurgiques, comme celles de Religion, donnent lieu à des répliques qui détruisent les obscuritez & les erreurs, & qui découvrent la vérité; ainsi elles ont & leur mérite & leur utilité.

Supposons donc cette tortuosité, qu'une balle ou épée ont traversé un membre qui étoit alors dans une situation contrainte & gênée; comme par exemple, quand la tête est toute sur l'épaule, & que le coup traverse le col, un bras percé étant en l'air ou tendu, une jambe roidie en devant

ou ployée en arriere ; quand ces parties sont remises dans leur situation naturelle & de repos , le trajet de la playe est tortu , & l'on a même souvent peine à y introduire une sonde.

Il faut voir si cela doit faire changer l'indication , & si ces fortes de playes doivent être pansées autrement que celles dont le canal est droit.

Si donc une balle a passé au travers d'un membre , la playe fera plus ou moins grande , par rapport aux vaisseaux qui ont été déchirez , & aussi selon la grosseur du calibre.

Si la balle est grosse , la contusion est plus grande , elle aura déchiré un plus grand nombre de vaisseaux , & aura reployé par sa rondeur & par l'activité de son mouvement , une plus grande quantité de fibres , qui comme collez les uns sur les autres , cou-

vrent les orifices des vaisseaux sanguins qui ont été déchirez, & supprime ainsi l'hémorragie.

Mais lorsque les parties les plus subtiles des liqueurs commencent à s'échaper dans le canal, & que le battement des arteres donne à chaque instant une secousse à la partie & ensuite aux fibres couchées, qui les décolle peu à peu; quand enfin le sang qui fait toujours effort pour continuer sa route, & rétablir sa circulation interdite dans toute l'étendue des fibres couchées; alors, dis-je, les tuyaux se dilatent à mesure que les fibres se relevent & laissent couler les suc & liqueurs qu'ils contiennent; c'est ce qu'on appelle improprement *la chute de l'escarre*: alors le trajet, de rendu qu'il étoit, devient mol & s'affaisse, les parties qui étoient ci-devant séparées & écartées les unes des autres, se rapprochent, & causent à

tout le trajet de la balle une légère compression.

Or comme dans toute cette manœuvre, il faut de toute nécessité que tout ce qui flue des tuyaux ouverts, & tout ce qui est produit par la fonte des fibres contuses & déchirées; il faut, dis-je que tout coule dans le trajet de la balle: si ces orifices sont bouchés par des tentes, ce pus se trouvera enfermé au milieu du trajet, où il fera ferré, & où il fera effort pour se chercher une issue: ce qui fait le moins de résistance doit céder; ce sont les interstices des muscles où ces matières chaudes se glissent, ce qui produit des abscesses, & souvent des délabremens & des mortifications.

Cela me paroît aussi démonstratif que ce qui suit.

Si les orifices des playes sont libres & suffisamment dilatez, à mesure qu'il se fait un écoulement

dans le canal, cette compression douce qui se fait à ce que l'on appelle *chute de l'escarre*, quand la partie se détend, se dégage & s'affaïsse, le pus se trouvant comprimé, coule naturellement aux orifices, qui sont le seul lieu par où il puisse avoir issue.

Il est très-certain qu'un fluide dans un canal, soit droit ou tortu, qui est susceptible de compression, est obligé de se mouvoir, de couler & de sortir, quand il se trouve une issue libre.

Je crois de plus, n'en déplaise à M. Maravillia, qu'une playe tortue, soit de balle ou d'épée, est plus facile à guérir qu'une dont le canal est droit, pourvû cependant qu'elle soit pansée sans tente.

Elle fera moins exposée aux injures de l'air, qui pénètre moins aisément dans un canal tortu que dans un droit.

Le ressort des parties agit avec

plus d'effort sur un endroit tortu que sur un droit, car il y trouve plus de résistance.

La compression est plus forte quand les parties d'un canal tortu se rapprochent les unes des autres, quand aucun corps étrange & solide ne l'occupe, que l'union se fait si parfaite qu'aucun fluide n'y peut rester, ce qui ne se peut avec la même perfection dans un canal droit, dans lequel le ressort est plus mol & moins tendu.

Tout homme qui connoît la mécanique, n'aura pas de peine à se rendre à ce foible raisonnement : le mouvement ou ressort qui est naturel dans toutes les parties vivantes, qui selon toutes les apparences est produit par le mouvement du cœur, & ensuite par le battement des arteres, cause un mouvement d'ondulation qui est la source & l'origine de toutes les dépurations, filtrations, excré-

tions, distributions & évacuations qui se font par tant de lieux différens & de si différentes manieres.

Ce mouvement pousse & chasse du centre à la circonférence, ce qu'il y a de superflu, d'étranger, & d'inutile.

Il chasse aussi à l'orifice des playes droites ou tortues, le pus, & même les corps étranges les plus solides, quand son mouvement n'est ni dépravé ni interrompu par les tentes, qui en irritant causent des contractions aux fibres, & ensuite des épanchemens, des inflammations, des abscesses & des mortifications, bouleversent toute l'œconomie en ôtant le ressort aux parties.

Si M. Maravillia connoît un peu, comme je le crois, la fabrique de notre machine, il doit convenir qu'il y a effectivement un ressort qui dure autant que la vie, & que l'ame ne s'esé par e du.

corps que quand ce ressort vient à cesser.

Que ce ressort donne le mouvement à toutes les liqueurs, & l'action à toutes les parties.

Que sans lui, ce qui est enfermé dans des tuyaux si fins, comme sont une multitude de vaisseaux bien plus fins que des cheveux, ne pourroit ni se mouvoir ni se distribuer.

Ce ne sont point ici des imaginations chimériques : sans ce ressort qui est incontestable, les fluides qui sont contenus dans tous les plexus de notre corps, qui sont ployez & reployez en tant de façons, ce qui est contenu dans les vaisseaux spermatiques qui font tant de circonvolutions ; enfin dans les différentes actions où des tuyaux très-fins se trouvent ployez, reployez & tortus, toutes les liqueurs qu'ils contiennent ne laissent pas de se mouvoir, de

circuler librement & sans peine , quoique le pus dans les cavitez des playes , ne soit pas comme les liqueurs , contenu & enfermé dans des vaisseaux qui ont un mouvement circulaire.

Il ne laisse pas d'être poussé , pressé & chassé par le mouvement naturel des parties , à l'orifice des playes , quoique le trajet soit long & tortu , & cela par un mouvement d'ondulation ou vermiculaire , pareil au mouvement péristaltique des intestins : enfin donc pour redresser ce canal tortueux , suivant l'opinion de M. Maravilia , il faut y mettre des tentes qui traversent toute l'étendue du trajet , ou deux qui se touchent , si la playe a deux orifices.

Il faut pour pénétrer dans un canal tortu , qu'elles soient dures & solides.

Quand la contusion viendra à supurer , que deviendront ses ma-

tieres, qui ne trouveront aucun espace pour se loger, & point d'issue pour s'écouler? il faudra que les fibres s'en abreuvent, se grossissent & se roidissent, le membre se gonfle & s'engorge, s'étend & devient douloureux, l'inflammation tarde peu à venir, la circulation est interrompue, les liqueurs qui n'ont plus de mouvement, s'échauffent, s'aigrissent & se corrompent, & la mortification conclut & la cure & la vie du blessé.

Si les deux tentes ne se touchent pas, tout s'accumule entre les tentes, l'écoulement est grand, l'espace est petit; cela suffit pour produire d'un pansement à l'autre un nombre prodigieux d'accidents.

J'aurois une multitude de choses à dire sur tous les points d'une dangereuse méthode, mais je ne ferois que redire ce que j'ai déjà

tant dit de fois dans une quantité d'endroits.

Si l'on faisoit la Chirurgie avec réflexion, ne veroit-on pas qu'une playe, par exemple, d'instrument tranchant, qui n'a qu'une issue, & que l'on croit tortue, si elle est pansée avec une tente pour la redresser, il faut qu'elle soit dure & roide, si elle pénètre jusqu'au fond de la playe, quels accidens ne doit pas causer, tous ceux que nous avons remarqué ci-dessus; en outre elle meurtrit les chairs du fond de la playe, qui étant meurtris, deviennent douloureuses, la douleur est suivie de l'inflammation, l'inflammation de la supuration & de ce qui la suit: où est donc l'utilité d'un tel pansement?

Où est donc la nécessité d'une tente dans une playe qui n'a besoin que d'être réunie? Dans la premiere campagne que je fis à

Luferne l'an je crois 1686, un blessé me tomba dans les mains, qui avoit reçu un coup de feu, l'entrée de la balle au-dessous du zigoma, ayant la tête tournée, la sortie vers l'hypocondre du côté opposite. Voilà une playe tortueuse dans toutes les formes; M. Maravillia auroit sans doute empalé le blessé avec un seton, car les tentes en ce cas ne sont, à ce que je crois nullement praticables.

Je fis les diversions telles que je le jugeai à propos, une simple emplâtre sur l'entrée, & une sur la sortie, étant attentif à ce qui pourroit arriver; car alors je n'étois pas encore entièrement désabusé des tentes: enfin mon blessé fut entièrement guéri le 12^e jour de sa blessure, les playes n'ayant fourni qu'une très-médiocre suppuration. Où est allé cette formidable escarre, qui fait tant de peur, qui fournit la matiere à tant de

raisonnemens chimériques? Ah nature, si vous pouviez parler, vous en diriez mille fois plus que moi sur ce sujet!

Il faut tirer une conséquence de ce qui vient d'être rapporté ci-dessus, qu'il n'est pas vrai que les tentes soient nécessaires dans la cure des playes où il y a tortuosité.

Que si les playes qui ont un si grand trajet ont guéri sans qu'il ait paru, ni pendant ni après la cure, aucun accident, celles qui l'ont moindre doivent guérir plus facilement, en suivant la même méthode.

Que rien n'est plus cruel ni plus douloureux pour un pauvre blessé, que de lui fourrer, souvent avec peine, un corps étrange comme une tente, qui s'enchâsse dans les chairs, & que l'on retire dans chaque pansement avec beaucoup de peine, accompagnée d'une grande douleur.

Qu'il est totalement impossible que cette manœuvre ne produise, si elle est continuée, des accidens mortels.

Que c'est pécher contre la charité, que de vouloir établir & publier une si cruelle & une si pernicieuse méthode.

Que c'est se révolter contre la raison, le bon sens, & contre une multitude d'expériences de pratique, que de vouloir soutenir & appuyer une erreur qui peut surprendre la simplicité & le peu de capacité des jeunes Chirurgiens, qui ne sont pas en état de faire une équitable différence de la bonne méthode d'avec la mauvaise.

Qu'il ne suffit pas pour mettre sa conscience à couvert, de dire : mes Maîtres l'ont ainsi pratiqué, nous avons des Auteurs qui ont établi cette méthode, elle a cours, elle est en usage.

Ces choses pourroient passer dans

des cas indifférens, mais il s'agit ici de la vie des hommes ; & quoique ce que l'on propose paroisse nouveau, il ne faut pas le condamner sur l'étiquette du fac.

Les nouveautez qui ont paru dans le siècle précédent, tant sur la Médecine que sur la Chirurgie, sont les fruits du labeur, de l'application & des veilles de ceux qui en ont été les inventeurs.

Ils n'ont pas prétendu exiger des hommes une soumission aveugle pour leurs productions, mais bien une attention, une étude sans prévention, qui puisse en pénétrer le bon, l'utile, & le véritable.

Les playes tortueuses, par ce qui a été dit, n'ont donc pas besoin d'être redressées par les tentes pour être guéries ; mais l'esprit des Chirurgiens qui ont cette méthode, a bien besoin qu'on le redresse.

Bien loin que les tentes puissent

être de quelque utilité dans les playes tortues, elles font venir les playes droites toutes tortueuses, puisqu'elles causent par leur usage des sacs, des sinus, des abscesses, & des fistules; c'est de quoi on ne peut disconvenir.

Si tout ce qui a été dit n'a pas la force de désabuser M. Maravillia & ses adhérens, je voudrois qu'il me fît la grace de répondre aux questions que je vais lui faire.

Si par hazard une balle ou une épée ont passé au-travers du col d'un homme qui avoit, lorsqu'il a reçu le coup, la tête tournée sur l'épaule.

M. Maravillia lui mettra-t-il une tente qui traverse tout le trajet, ou deux, une à chaque orifice.

S'il veut que la tente ou les tentes restent dans la playe, il faut qu'elles soient appuyées & soutenues par un bandage un peu serré; autrement le ressort naturel des

parties & le battement des grosses arteres dont cette partie est pourvue, chassera les tentes dehors, sans qu'on le puisse éviter : cependant cette partie ne peut souffrir de bandage ferré, le passage de l'air s'y oppose ; la trachée-artere & l'œsophage ont le privilege de mettre le col à l'abri de la cruauté des tentes : il seroit à désirer, comme je l'ai déjà remarqué dans mon premier Ouvrage, que toutes les parties du corps eussent de semblables organes.

Malgré cela, M. Maravillia ne laissera pas de s'en servir dans cette partie, comme dans les autres ; il en chérit trop l'usage pour s'en passer : il ne sera pas le seul ; car il y a environ vingt-quatre ans que feu M. le Baron Palavesin fut blessé d'une balle qui lui perça le col, l'entrée proche une jugulaire, & la sortie proche l'autre jugulaire, passant par les vertebres ; il fut

panfé avec deux tentes qui lui firent souffrir des douleurs mortelles; il souffrit ces cruels pansemens; durant dix à douze jours, & d'autorité il força le Chirurgien de les ôter; il fut guéri très-promptement, mais il lui resta une douleur très-vive à la partie, & le col roide & engagé; il alla prendre les eaux du Luc, ayant été blessé en Italie; il ne fut point soulagé. Il m'écrivit, & me fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé: je l'engageai de venir à Aqui prendre les Fangues; il y vint, je l'y fus joindre, & il s'en retourna bien guéri.

Pour mettre une tente dans les playes du col, il faut qu'elle soit grosse, dure & longue, si on veut qu'elle y reste; car le bandage serré est impraticable dans cette partie.

Que produira-t-elle? une douleur perpétuelle, une meurtrissure
aux

aux parties, une compression aux vaisseaux sanguins qui sont très-gros & très nombreux, tout cela fera suivi d'inflammation, de suffocation, de délire, d'abcès, &c. Tout au contraire, si on laisse agir la nature en liberté, la guérison fera prompt malgré la tortuosité.

Si enfin de pareilles blessures arrivent aux articulations, aurt-on la cruauté d'y fourrer des tentes, comme aussi au carpe, tarse & métatarse, celui qui en pareil cas, se serviroit de ces instrumens de fatalité, mériteroit une punition exemplaire.

Une épée qui passe au travers du corps d'un homme, ou une balle de mousquet, le blessé étant panché ou courbé, la playe alors sera tortueuse; de quelles tentes ou de quels sétons pourra-t-on se servir pour la redresser? M. Mara-

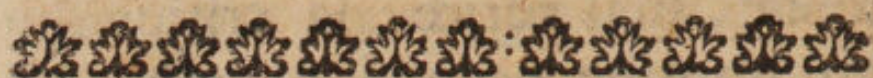
villia , me fera la grace de me le faire sçavoir.

Voilà , Monsieur , ce que j'ai crû être obligé de vous écrire , Dieu veuille qu'il produise quelque bien aux pauvres blesez , & ouvre les yeux des jeunes Chirurgiens , sujets à se laisser surprendre par des raisonnemens chimériques, comme l'impression a rendu publiques les opérations de notre adverfaire , la tradition & l'impression de cette réponse me paroît nécessaire , si cependant vous jugez cecy digne de paroître au jour , n'accordez , je vous prie , à mon zele que ce que vous trouverez bon & utile ; ne me regardez point , car ce n'est pas pour moi que j'écris , c'est pour les autres , vous le sçavez par expérience , la fatigue est pour les Auteurs , & le profit pour les Lecteurs ; bien écrire excite la ja-

lousie, mal écrire, la critique ;
un homme occupé à mettre au
jour des nouveautez, néglige
ses affaires & ses interêts ; il peut
trouver des Approbateurs, mais
peu ou point de Protecteurs & de
Bien-faiteurs ; si l'on acquiert un
peu de gloire, l'on se broüille avec
la fortune & avec ses confreres ;
toutes ces choses ne font point
nouvelles : elles font aussi cer-
taines, comme il est certain que
je suis &c.

De Turin ce 3 Avril 1717.





DE LA FACE BOUTONNE'E
& couperosée.

LA plûpart des Auteurs anciens n'ayans pû trouver la cause effentielle des boutons, des rougeurs & autres maladies pareilles qui viennent au vifage, ont mieux aimé accuser le foye, que de ne pas trouver un coupable; c'est la chaleur, disent-ils, qui cause ces maux, il faut donc le rafraichir & le traiter comme malade, dans le tems qu'il jouit d'une parfaite fanté, & qu'il est très-innocent du crime dont il est accusé.

L'erreur où étoient les anciens sur ce qui regarde la chilification & la circulation, a été la cause de quantité de jugemens, qu'ils ont faits sur la cause & les accidens de plusieurs maladies; celle de qui j'écris mon sentiment, en est une,

le foye n'est pas coupable dans ce qui concerne les maux qui viennent au visage.

Supposé qu'il y eût des indispositions causées par une trop grande chaleur du foye, ce ne seroit jamais celle ci, le foye trop chaud pourroit causer une digestion précipitée en donnant, & de la subtilité & du mouvement aux ferments de l'estomac, qui est toujours appuyé sur lui, ce qui pourroit produire une faim canine, c'est pourtant un accident qui n'accompagne pas ceux qui ont des rougeurs & des boutons au visage.

Quelle simpatie particuliere a-t-on remarqué entre le foye & la face, si ceux qui ont une faim canine, étoient tous attaquez de cette désagréable maladie, il y auroit lieu de croire que le foye en est la cause, mais au contraire, j'ai toujours remarqué au moins à plusieurs, que ces grands man-

geurs ont la couleur du vifage plus pâle que rouge.

Si la chaleur du foye produisoit cet accident à la face , pourquoi ne le produiroit-il pas aux autres parties du corps qui sont nourries des mêmes liqueurs & où il se fait la même circulation.

Le foye est nourri du même sang dont sont nourris tous les autres visceres ; & par conséquent , il leur communique à tous les mêmes caracteres de sa bonne ou de sa mauvaise qualité, ainsi si le foye est chaud , il faut que tous les visceres le soient aussi , s'il est sain, les autres parties le sont , s'il est malade , les autres visceres ne sont pas en santé , ils ont une liaison sympathique & naturelle, une union & une correspondance réciproque , par lesquels ils se communiquent par un envoy & par une recette continuelle , les différentes liqueurs , dont ils ont besoin

pour entretenir le commerce de la vie, l'une d'elles ne peut excéder en quelque qualité que les autres ne s'en ressentent, la maladie d'un viscere est suivie sans contredit de la mauvaise disposition de toutes les autres.

Une intempérie au foye doit produire d'autres maux qu'une simple couleur au visage, & que quelques elevations à la peau, l'intempérie du foye, est toujours accompagnée de fièvre ardente, d'insomnie, de délire, d'une tension du ventre; d'une douleur vive dans sa région & quantité d'autres accidens très-facheux, ce qui ne se trouve pas ordinairement à ceux qui ont le visage & bouton-né & couperosé; je crois tout au contraire, que cette couleur ne marque rien de mauvais, par rapport à l'interieur, que c'est plutôt une marque de bonne disposition qui peut s'altérer par la quantité

des remèdes qu'on leur fait mal à propos pour dissiper cette difformité de la peau.

Ayant donc exclu le foye pour être la cause de cette maladie, il faut voir si nous pourrions découvrir comment cela est produit, & à quels remèdes on peut avoir recours. Il faut considérer en premier lieu, que la peau du visage est d'une texture particulière, qu'elle est adhérente aux muscles de la face, que ses pores sont très-ferrez & très-fins, qu'elle a une quantité d'arteres qui lui fournissent du sang & qui donnent au visage un vermeil particulier, qu'elle a aussi une quantité de petites glandes qui sont comme des cribles par où le sang se filtre.

Il faut remarquer en second lieu, que la face est toujours exposée aux injures de l'air; que plus le sang a de nitre subtile, plus il est vermeil, & plus il est facile

qu'il s'arrête dans les petits globules des glandes de la peau, vû la subtilité & la finesse des vaisseaux qui le charient ; que le nitre de l'air se joignant au nitre du sang, l'arrête dans les petites glandes & dans les petits vaisseaux ; ainsi arrêté , il donne sa couleur à la peau ; s'il y séjourne, il cause des élévations & des boutons : il ne peut être long-tems hors des vaisseaux qu'il ne se corrompe , alors il fait des pustules qui supurent : ce même pus se répand très-souvent entre la peau & la surpeau que l'on appelle *épiderme* : là il se sèche , & forme comme des petites écailles qui sont semblables à des dartres farineuses , qui tombent avec le tems ; mais comme ces petites coagulations se renouvellent toujours , le même accident revient , puisque la cause qui le produit subsiste toujours.

Voilà , selon moi , la mécani-

que de cette maladie qui n'est qu'une simple indisposition de la peau & de la surpeau. Pour approprier un remede convenable à cette maladie, il faut qu'il soit absorbant pour détruire ce nitre surabondant, & qu'il soit dissolvant pour fondre les coagulations qui sont faites ou qui se peuvent faire dans la partie: ainsi en dépouillant le sang de ce nitre superflu, & en fondant le sang qui s'est arrêté dans les glandes de la peau, il faut de toute nécessité que l'accident cesse, & que la peau reprenne son état naturel.

Ceci ne paroîtra pas hors de raison, si l'on considère que plus le sang est subtil, plus il est facile à être coagulé quand l'air le pénètre, comme il arrive à la face, quand, comme il a été dit, il est imprégné d'un nitre subtil, & qu'il est pénétré & touché par le nitre de l'air qui aide à perfection-

ner les coagulations qui se font à la face ; de même la pleurésie ne se forme que quand le sang par une agitation violente s'est subtilisé & rarefié d'une maniere que ses pores étant dilatez & ouverts , & qu'alors on s'expose à un air froid & subtil , qui pénétrant facilement dans les pores du sang par son nitre , y cause une coagulation , voila la pleurésie. Quoique nous ayions remarqué que les pores de la peau sont très-serrez , s'il se trouve un nitre subtil dans le sang, comme je le suppose dans ce cas, le nitre de l'air ne laisse pas de le joindre par la facilité & le panchant que deux choses semblables ont à s'unir ; & malgré la ténuité des pores ils se joignent , & de concert coagulent le sang & les liqueurs qui se trouvent dans les glandes de la peau.

Tout ceci supposé, il faut donc encore convenir qu'il n'y a qu'un

aborbant & un dissolvant bien appropriez & pris intérieurement, qui puissent terminer ces fortes d'indispositions, & en détruisant ce nitre, qui à la fin peut causer une migraine & une consommation, rétablir l'embonpoint, & détruire la cause de la maladie. L'on ne sçauroit disconvenir que cette maladie ne provienne d'une coagulation des sucs qui se fait dans les glandes de la peau, & il faut aussi tomber d'accord que toutes coagulations se font par le moyen d'un acide.

Ces choses supposées, il n'y a qu'un dissolvant & un aborbant qui soient capables de détruire l'acide & de fondre la coagulation: or donc un remede qui fond les obstructions des visceres, qui dissipe les cancers au sein, qui détruit les glandes scrophuleuses qui s'opposent à la génération de la pierre, en liquéfiant l'humeur qui

lie & qui unit les sables qui servent à sa fabrique ; un remède , dis-je , qui peut produire toutes ces choses , peut bien plus facilement détruire les embarras qui se sont formez dans les petites glandes de la peau. Car enfin les grandes & les petites coagulations n'ont qu'un principe & une même cause ; ce qui peut détruire les unes , peut aussi détruire les autres ; l'action d'un remède qui s'amalgame avec le sang , se communique en tous les lieux du corps où le même sang circule ; or il circule partout : il doit donc se communiquer partout , & partout produire le même effet , qui est d'absorber & dissoudre.

Il me semble que ce raisonnement , quoique fait sur le champ , sur la nature de la maladie & sur celle du remède qui lui convient , est fondé sur la raison : il seroit à désirer que dans toutes les mala-

dies que l'on traite, l'on fît des réflexions sérieuses sur leur nature & sur leurs accidens, & aussi sur les remedes que l'on employe pour les guérir, pour en former ensuite un sisteme raisonné pour ne rien donner au hazard.



*DES MALADIES DES YEUX,
& de la Peste.*

C'Est une chose incontestable, que lorsque les fluides circulent en liberté, quand rien de vicieux n'en altere la nature, la santé est parfaite.

Il n'est pas moins vrai que lorsque la plénitude domine, ou que les liqueurs sont épaissies, la circulation est lente; & dans l'un & dans l'autre de ces cas, il se doit former des embarras & des obstructions dans les vaisseaux les

Des maladies des Yeux, &c. 279
plus fins & les plus subtiles.

Quand la nature des liqueurs est altérée par dissolution, & qu'elles sont trop fluides, elles se portent avec rapidité sur les parties les plus foibles & les plus délicates, qui s'en trouvent chargées & embarrassées.

Quand enfin les mêmes suc viennent aigres, falez & piquans, ils doivent irriter, causer des contractions aux fibres, & enflammer les parties les plus sensibles.

C'est l'idée que je me suis faite de la cause de la plupart des maladies qui affligent les yeux, que je regarde comme les parties du corps les plus délicates, les plus foibles, les plus sensibles, & les plus exposées.

Les vaisseaux qui se distribuent dans le globe de l'œil & dans les muscles, sont très-fins & très-subtiles.

Quand donc la plénitude du

sang a engorgé les petits vaisseaux de l'œil & de ses parties, tout se charge, se tuméfie & se gonfle; il coule des larmes qui sont la partie la plus fluide des liqueurs qui s'échappent par la compression qu'elles souffrent; le tout est accompagné de pesanteur, douleur fourde, & d'une tension inquiétante.

Si le sang est assez visqueux pour engager tous les canaux qui font la distribution pour la nourriture de la partie, il faut que l'œil s'atrophie & se consume, comme je l'ai vû, & cela faute de recette, ou par privation causée par obstruction.

Quand le sang est trop dissout, les yeux grossissent, sont luisans & douloureux médiocrement; quand enfin le sang est aigre, salé & piquant, il cause des irritations, ces irritations des contractions, ces contractions des embarras, épan-

chemens & inflammations qui font ensuite la source d'une quantité d'autres accidens.

Il y a une multitude d'autres fortes de maladies auxquelles les yeux sont sujets; mais comme elles ne regardent que très-peu mon sujet, ceux qui voudront s'en instruire auront recours aux Auteurs qui en ont traité.

Quand donc les fluxions des yeux sont longues & opiniâtres, il est à craindre qu'il ne se fasse une obstruction sur la prunelle, & qu'il ne se forme une cataracte.

Quand le sang & les liqueurs sont portez aux yeux en quantité, & que le retour de ces humeurs est occupé, embarrassé, comprimé, ou obstrué, alors les yeux s'augmentent en grosseur & sortent de l'orbite; c'est ce qu'on appelle *l'œil de bœuf*.

Dans ces fortes de maladies, l'on a toujours recours à la diette,

282 *Des maladies des Yeux,*
aux faignées, aux applications externes, comme collires, vésicatoires, emplâtres, ventouses, &c. cependant, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, ces opérations & ces applications, quoique très-judicieuses, n'ont pû procurer la guérison, & les malades n'ont pas laissé de languir long-tems pendant une cure laborieuse & ennuyante.

Ces considérations & un principe de charité m'ont obligé de faire part au public de ce qui m'a été enseigné dans ma jeunesse, par un Maître Chirurgien de Paris, aussi grand par son sçavoir que par ses éminentes qualitez.

Son nom étoit M. Paris, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, Chirurgien de longue robe & Professeur.

Ayant donc l'honneur d'être un de ses disciples, il me mena un jour voir un de ses malades qui

avoit une fièvre aigue, transport au cerveau, & qui enfin tomba dans une maladie soporeuse: comme il étoit en droit d'ordonner & d'opérer, il me donna la commission d'appliquer derriere chaque oreille du malade un demi-cercle de pierre de cautere, ce que je fis selon l'instruction qu'il me donna.

Je vis avec surprise que le jour même le malade recouvra la connoissance; & à mesure que l'escarre se séparoit & que la supuration augmentoit, la maladie diminuoit, & enfin il fut assez promptement guéri.

Je témoignai à mon illustre maître ma surprise, & lui dis que quoiqu'il y avoit plus de neuf à dix ans que je voyois travailler, & que j'avois déjà fait plusieurs campagnes & voyages, je n'avois jamais vû pratiquer cette opération; soit par modestie ou autrement, il ne s'en dit point l'inven-

284 *Des maladies des Yeux,*
teur, mais il me dit : employez-la
hardiment à toutes les maladies
capitales, mais surtout souvenez-
vous que c'est un très-souverain
remède pour les maladies des
yeux, des dents, & des oreilles, &
principalement des yeux ; éprou-
vez-la quand vous en aurez l'oc-
casion favorable, & vous verrez la
vérité. Quoiqu'il ne m'expliquât
pas la mécanique de cette opéra-
tion, je ne laissai pas de l'imprimer
dans la mémoire pour m'en servir
à tems : j'eus lieu de la mettre en
pratique à Luferne en l'an 1666,
étant Chirurgien Major pour
S. A. R. pour lors, & à présent
Roy de Sicile.

Je vis les salutaires effets qu'elle
produisoit pour une quantité de
maladies différentes.

Mais quand je fus Chirurgien
Major pour le Roy de France, de
l'Hopital de Briançon, en l'année
1691 ou 1692, il m'arriva un cas

qui mérite bien d'être remarqué,
& que l'on ne doit point oublier.

Un soldat encore jeune arriva à l'Hopital, ayant tout le globe de l'œil entièrement consommé, si bien que l'on auroit pû sans peine mettre une grosse noisette dans l'orbite, dans le fond duquel il ne paroissoit qu'un peu de chair rouge, cet accident étant arrivé naturellement, sans qu'aucune chose externe y eût contribué.

L'ayant visité, je chargeai un garçon de lui faire aux deux côtez des oreilles notre opération, sans lui épargner la peau, & cela à dessein de lui conserver l'œil qui lui restoit.

Je passai environ trois semaines sans songer à ce malade, au bout duquel tems je m'informai au garçon en quel état étoit ce soldat, qui me répondit, il va bien, sans m'expliquer rien de plus, ce qui m'obligea de me faire conduire

286 *Des maladies des Yeux* ;
dans la salle où étoit ce malade.

Le garçon qui m'y conduisit ,
me fit voir un soldat qui avoit
deux yeux bien conditionnez , ce
qui me fit dire : ce n'est pas ce sol-
dat que je cherche , c'est un qui
avoit un œil perdu.

Ce soldat me répondit , c'est
moi , Monsieur , ce que j'avois pei-
ne à croire ; ce qui m'obligea à
lui visiter les oreilles pour voir si
on lui avoit fait ces opérations , &
si on ne vouloit point me trom-
per.

Je vis les playes encore ouver-
tes , & reconnus à ma grande satis-
faction que c'étoit le même que
j'avois vû il y avoit peu de tems en
si pitoyable état.

Il retourna peu après à son Ré-
giment ; & toutes les fois qu'il pas-
soit à Briançon , ce pauvre soldat
venoit me faire mille caresses &
mille remerciemens. Si quelqu'un
m'eût conté une pareille histoire ,

j'aurois peine à le croire ; c'est pourtant une vérité , & cela a été vû de tout l'Hopital.

J'ai fait depuis cette opération en bien des occasions & avec beaucoup de confiance , & je n'ai point été trompé. Ayant réfléchi par quel moyen ces ouvertures peuvent produire un effet si salutaire , j'ai remarqué que le derriere des oreilles est un émonctoire du cerveau , & par conséquent une partie où il se peut facilement former des embarras , vû la finesse des vaisseaux , & la pente qu'ont les émonctoires à être chargez d'humeurs , dans les indispositions où tout ce qui opprime & surcharge la nature est en partie déposé dans les glandes & canaux excrétoires.

Il passe derriere chaque oreille un gros rameau de l'artere carotide qui envoie des branches au globe de l'œil , aux muscles & par-

288 *Des maladies des Yeux,*
ties voisines ; c'est le seul vaisseau
de cette partie qui a un peu de vo-
lume.

Or donc, de quelle maniere que
ce soit que les yeux soient attaquez,
par exemple, par la plénitude de
la partie, par le desséchement de
l'œil, quand les vaisseaux sont
obstruez, ou quand des humeurs
âcres causent des irritations ou
inflammations, cette opération
doit remplir toutes ces indicati-
ons ; en cautérisant les vaisseaux,
elle interrompt le cours trop abon-
dant des liqueurs, & la douleur
que cause cette opération, fait une
révulsion salutaire qui détourne le
flux des liquides ; en délabrant les
vaisseaux de la partie par la brû-
lure, on ruine les obstructions,
& la douleur causant une secousse
& mouvement impétueux aux es-
prits, cela suffit pour dégager l'ob-
struction des tuyaux qui doivent
s'ouvrir & dilater, en même tems
recevoir

recevoir les liqueurs, qui en reprenant leur cours, doivent faire cesser l'atrophie, & même réparer les humeurs des yeux qui auront été consommées faute de recette.

Enfin quand les yeux se trouvent chargez & abreuvez d'humeurs âcres, acides & salées, rien n'est plus utile que cette opération; car, comme il a été remarqué, elle arrête sur le champ le cours impétueux des liqueurs, & le malade est d'abord soulagé.

Mais comme peu à peu l'escarre vient à se pourrir, à se fondre & à supurer, le pus qui s'engendre & qui vient d'une chair morte, est purulent, fétide & âcre.

Or comme les choses semblables & d'une même nature s'unissent & se joignent facilement, tous les petits rameaux des vaisseaux qui ont été délabrez par le caustique, leur bouche venant à s'ouvrir dans la supuration de l'escarre,

ils déposent tout ce qui se trouve de vicieux, d'âcre & de salé dans la playe qui est abreuvée d'un suc de même nature, & qui produit assez souvent des supurations assez abondantes & toujours salutaires. Par cette manœuvre l'on voit que le sang qui alors est porté aux yeux, se trouvera & dépuré & filtré ; que d'âcre & d'acide qu'il étoit, il est devenu doux & balsamique, & qu'il doit seul procurer la guérison, soit enfin par cette mécanique, qui peut recevoir une autre tournure & être expliquée plus scavamment ; soit enfin, comme il peut être, les yeux guérissent de consommez & entièrement perdus, ils sont séparés, les gouttes serenes se guérissent, comme il m'est arrivé il y a peu à la personne d'un Prêtre à qui je fis faire cette opération par M. Calcan Maître Chirurgien de Turin, qui a vû le Prêtre dont je parle,

avec un œil beau, clair, & sans aucune marque extérieure, cependant privé totalement de la lumière, lequel en peu de tems par le moyen de cette opération se trouva entièrement rétabli.

Que la mécanique de la nature soit si obscure en ces cas, qu'elle ne se puisse expliquer, & que tout ce que l'on peut dire pour en découvrir la vérité, puisse être combattu & même rejeté.

Cela ne diminue rien de sa bonté & des bons effets qu'elle produit, & ne rend pas l'opération moins estimable: ce n'est pas dans cette seule occasion, dans laquelle nous voyons des effets dont nous ne pouvons expliquer les causes.

Rien n'approche plus du miracle que les heureux succès de cette petite opération: redonner la lumière à des yeux entièrement consummez & desséchés, dissiper une goutte serene qui a toujours passé

292 *Des maladies des Yeux ;*
pour incurable , empêcher le progrès d'une cataracte naissante , & détruire ce qui étoit déjà formé sur la prunelle.

Soulager promptement la douleur , & l'emporter ensuite en peu de tems.

Dissiper les fluxions, inflammations , opilations & suffocations des yeux sans l'aide d'aucun autre remede , c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois ; ce qui est parfaitement connu des Chirurgiens mes confreres , à qui je l'ai communiquée , & qui l'ont comme moi pratiquée dans les occasions : car je crois que personne avant moi ne s'en est servi en ce pays. Cette opération pourroit dans un besoin se faire avec le fer ; elle seroit plutôt faite, moins douloureuse, & en même tems moins onéreuse.

Elle tireroit du sang qui pourroit bien produire un bon effet , & qui seroit plus salutaire en sortant

proche de la partie affligée, que les saignées & des bras & des pieds. Il est très-vrai que si la maladie provenoit seulement de l'abondance du sang qui est porté trop copieusement à la partie, le soulagement seroit prompt & salutaire, & aussi dans les maladies soporeuses; mais à l'exclusion de ces cas, je trouve que la douleur qui dure quelque tems quand le caustique fait son effet, est un remede très-prompt; car j'ai vû en plusieurs occasions, qu'une partie des douleurs étoient cessées quand le caustique avoit fait son opération.

L'opération faite par le caustique fournit une plus longue & plus abondante supuration.

La playe est plus long-tems ouverte, & la partie affligée peut se dégager à loisir; la supuration & la pourriture de l'escarre fait une espece d'attraction, elle pompe de

294 *Des maladies des Yeux,*
tous les tuyaux déchirez & des
glandes entamées les sucres visqueux
qui s'y portent, & qui au lieu que
ci-devant ils étoient conduits dans
la partie malade, sont obligez de
se déposer & de se joindre aux fer-
mens aigres & visqueux qui se
trouvent dans la fonte de l'escarre
& dans le pus qui est contenu dans
l'étendue de la playe.

Ces raisons me font donc préférer le caustique au fer dans les maladies de la tête & des yeux.

J'ai la même opinion pour ce qui regarde l'opération que M. Alprun Anglois fit faire à Vienne durant la dernière peste dont elle fut affligée.

Croyant donc que le venin pestilentiel qui est entré dans le corps par les pores ou par la respiration, se communique au sang, & que par la voye de la circulation il est souvent déposé aux aînes ou aux aisselles, comme émonctoires.

Il faisoit faire une ouverture avec le fer, & y mettoit un tampon, & cela ausdites émonctoires pour empêcher le venin de s'arrêter & séjourner dans les glandes de ces parties, où s'étant arrêté, lui ouvrir un passage pour être évacué, & pour l'empêcher de passer outre & de se communiquer au cœur, ce qu'il fit sur lui & sur ses amis.

Si l'on considère l'effet que produit le caustique, & que l'on fasse un peu de réflexion sur les remarques que nous en avons faites, l'on doit convenir qu'il doit être préféré au fer dans cette occasion comme dans la précédente.

Que le caustique ouvrant les glandes & une assez grande quantité de tuyaux, les humeurs sont comme sollicitées à s'y porter & à s'y rendre.

Que toutes les bouches des vaisseaux s'ouvrent considérablement par l'humidité que produit la fon-

296 *Des maladies des Yeux,*
te de l'escarre, & que par consé-
quent la supuration sera plus a-
bondante.

Que les vaisseaux qui se dégor-
gent dans la playe en se vuidant,
obligent les liqueurs qui sont éloi-
gnées, de s'approcher pour rem-
plir le vuide, & ainsi successive-
ment il se fait une attraction qui
tire du centre à l'ouverture les flui-
des mal conditionnez.

Ceci me paroît naturel & bien
fondé; car il est ici question d'ai-
der puissamment la nature, qui
dès les premiers jours de l'attaque
de la maladie, se trouvant telle-
ment chargée & oppressée, qu'elle
se trouve hors d'état de procurer
d'elle-même un mouvement cri-
tique qui soit salutaire.

J'ai vû en mes premieres Cam-
pagnes d'Allemagne, mourir de-
vant mes yeux des pestiférez avec
des bubons sous les aisselles, qui
n'avoient pas eu la force de sortir,

ni de supurer ; que si ces malades avoient pû trouver un secours pareil à celui que je propose , selon toutes les apparences , le venin qui avoit été poussé jusque-là , eût trouvé une issue favorable , se fût évacué , & n'eût pas retrogradé , comme il fit , pour être conduit au cœur par la voye de la circulation.

Que même cette opération se doit faire non-seulement quand il paroît quelque élévation ou tumeur aux émonctoires , mais aussi quand il n'y paroît rien ; il suffit de sçavoir que le malade est attaqué , & dans l'occasion je n'aurois aucun scrupule de la faire , même par précaution.

Les maux des yeux m'ont insensiblement conduit plus loin que je ne m'étois proposé ; chacun en fera l'usage qu'il lui plaira & le jugement qu'il voudra.

Ceux qui sont engagez par de-

298 *Des maladies des Yeux,*
voir ou par charité aux pansemens
& au service des pestiférez, n'ont
rien à négliger pour servir leurs
malades & pour leur propre con-
servation.

Tout consiste, à mon avis, à
conserver ce qu'il peut y avoir de
bon dans le sang, & l'augmenter
s'il est possible par l'usage des cor-
diaux, le régime de vivre, & le re-
pos de l'esprit.

A détruire ce qu'il y a de mau-
vais qui sert de disposition pour
contracter le mal qui régne; à
porter sur soi & garnir les émon-
ctoires d'amulettes, qui ayent la
vertu d'écarter & d'éloigner du
corps l'air infect qui l'environne,
comme seroit du mercure crud,
qui en formant un tourbillon de
vapeur autour du corps, empêche
l'entrée de l'infection.

Et pour procurer la sortie du
venin, quand il a pénétré dans le
corps par la respiration ou par les

pores , en lui ouvrant des voyes libres & aisées , particulièrement dans les lieux où la nature a coutume de pousser , d'expulser & déposer ce qui l'opprime , & ce qu'il y a de superflu & d'impur , comme sont les émonctoires , qui servent d'égoûts & de dépuratoires aux principes du sang & aux liqueurs.

Que les émonctoires ainsi ouvertes par le caustique , après la chute de l'escarre , doivent être poussées avec des tentes pour empêcher la réunion , causer irritation , inflammation , embarras , dépôt d'humeurs , & grande supuration , les panser souvent , les toucher , les sonder , observer enfin une méthode toute opposée à celle que nous pratiquons dans le pansement des playes , les tenir ouvertes jusqu'à ce que la dépuration des liqueurs soit accomplie , ce qui se pourra remarquer par l'absence des accidens & par la bon-

300 *Des maladies des Yeux,*
ne disposition du malade, à qui
ces cauterres douloureux doivent
procurer une abondante évacua-
tion du virus pestilentiel, plus u-
tile sans comparaison que ceux
que l'on peut évacuer par l'action
des purgatifs qui ont peu de prise
sur ces fermens, & qui évacuent
sans distinction & indifféremment
le bon & le mauvais; au lieu que
par cette voye la nature filtre par
ces ouvertures seulement ce qu'il
y a de mauvais & d'impur dans
les liqueurs, épargnant ce qui est
bon & utile. Cette opération &
cette maniere de panser est au-
torisée par l'exemple des bubons
vénériens qui supurent, qui sont
ouverts avec le caustique de la mê-
me maniere, & traitez & pansez
de la même façon, qui ne man-
quent point de procurer avec un
peu de tems la destruction & l'ex-
pulsion du virus qui avoit infe-
cté le sang; l'expérience journa-

liere doit convaincre un chacun de cette vérité très-connue des Praticiens.

Tant que le virus, de quelque nature qu'il soit, n'a pas attaqué les parties solides, & qu'il nage encore dans les fluides, il suffit, me semble, de lui ouvrir des voyes, & de provoquer un mouvement critique, d'exciter, par exemple, dans la vérole, au lieu d'un flux par la bouche, un flux par des glandes ouvertes & par une émonctoire ; ouvrir les vaisseaux dans lesquels le virus est contenu, & par lesquels il peut sortir naturellement, sans tumulte & sans violence ; ouvrir enfin une porte à l'ennemi, par laquelle il ne peut se dispenser de sortir seul.

L'on doit supposer que sur les autres fermens, il en doit faire la même manœuvre ; car la nature est uniforme dans ses opérations, & n'a qu'un même mécanisme.

Quoique l'on ait ci-devant posé en fait que cette opération doit être préférée aux purgatifs, ceux cependant qui sont mêlez avec le Mercure crud, peuvent être employez très-utilement dans la cure de tous les maux contagieux, par les raisons exposées dans le Traité du Mercure.

L'on pourra me dire que si la peste se communique, comme il y a de l'apparence, par une fourmilliere de petits vers ou d'œufs de vers, si l'on panse souvent les ouvertures que l'on aura faites, il entrera de ces vers ou leurs semences, qui éclôront dans les ulceres, & se communiqueront au sang, aux humeurs, & aux principes.

Je répons que je suppose que le malade doit prendre du mercure crud par la bouche, mêlé avec des purgatifs, dont une partie s'associe avec la limphe, cir-

cule avec elle , & par conséquent se communique aux sucs & aux humeurs qui se déposent dans les ulceres , le pus étant imprimé des parties les plus volatiles du mercure , détruira les vers & les semences de vers que l'air aura introduit dans les ulceres.

Je suppose de plus que le malade portera sur lui des amulettes du même métal , dont la vapeur qui en émane doit écarter & ruiner tout ce qu'il y aura de contagieux dans l'air qui environne le corps ; que ce commerce & cette union de particules mercurielles , qui se fait du dedans au dehors & du dehors au dedans , doit en peu de tems faire la ruine totale des fermens malins , vicieux & contagieux , de quelque nature qu'ils puissent être : mais il faut connoître le mercure à fond pour entrer dans ce sentiment & goûter ce raisonnement.



DES TUMEURS ENKISTE'ES.

L'Expérience m'a fait voir par plusieurs reprises, que les tumeurs pour la plupart, & qui sont très-communes en ce pays, sont faites par congestion, enkistées & froides de leur nature.

Pour être convaincu de cette vérité, l'on n'a qu'à examiner la nature de l'air qui domine le plus, des alimens, des eaux, & des mœurs.

L'air du Septentrion que l'on appelle *di Mezanote*, est plus commun; & avant que d'arriver jusqu'à nous, il passe sur quantité de mers, de lacs, de rivières, d'étangs, &c. par lesquels il se charge de quantité de vapeurs, qui n'ayant pas la liberté de s'étendre & de se dilater, il est coulé jusqu'à nous dans un espace que la figure des

lieux rend ferré, & cela par les montagnes qui sont à droite & à gauche, & qui forment comme un grand canal dans lequel cet air & ces vapeurs s'engendrent, & qui venant aboutir contre des montagnes très-hautes, comme celle de Monvics & ses voisines, ne pouvant passer outre, se trouve arrêté dans le Piémont, où il a tout le tems d'y être respiré, & d'y produire des effets sensibles sur les corps, même les plus solides, comme l'expérience en fait foi; les alimens y sont gras, nourrissans & visqueux, les eaux y sont pesantes & limoneuses, elles approchent de la nature de l'air qui n'est qu'une eau subtilisée.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas être surpris de voir ici tant de gorges grosses, tant d'obstructions, d'opilations, d'humeurs froides, de loupes, de foibleesses d'articulations, de jambes tortues & enflées.

La quantité d'aliment trop nourrissante, la vie sédentaire où les gens un peu commodes s'abandonnent, avec ce que l'on a déjà remarqué ci-dessus, doit aussi contribuer à épaisir le sang & les autres liqueurs, & rendre leurs mouvemens lents & tranquilles, qui causent à la suite un nombre d'infirmités.

Mon dessein n'est pas de m'étendre sur les maux qui ne sont pas du ressort de la Chirurgie; mon peu de capacité s'y oppose: je me borne à ce qui m'est connu, & aux remarques que j'ai pû faire par une longue pratique & par plusieurs expériences.

Le gouétre ou broncocele qui est si commun en ces quartiers, & qui attaque particulièrement le sexe, fournit une indication par laquelle l'on peut juger que les autres tumeurs participent plus ou moins de leur nature; ce qui doit

nous conduire à former un sistème qui nous donne une idée des tumeurs qui se forment dans toutes les différentes parties du corps, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation, qui sont indolentes & ordinairement enkistées.

Le kiste de ces tumeurs n'est autre chose que la membrane de la glande dans laquelle l'obstruction a commencé, & dont le canal excrétoire est occupé par quelque viscosité, elle ne laisse pas de recevoir les sucs, qui ne trouvant point d'issue libre, ils s'y arrêtent, la glande se tuméfie, la membrane s'élargit, obéit, & s'étend.

Voilà le principe d'une tumeur qui d'abord est très-peu de chose, mais qui peut venir considérable; si cette première glande continue à grossir, alors elle cause une compression aux canaux excrétoires des autres glandes ses voisines qui

comme la premiere recevant toujours, & ne se voidant point, il se forme des pelotons de tumeurs qui peu à peu engagent toute une partie.

Suivant ce principe, c'est donc la viscosité des suc & la consistance des liqueurs épaissies, qui ne pouvant continuer leur route, sont obligez de s'arrêter, de s'y augmenter, de séjourner, & ensuite de s'y aigrir quelquefois à un degré qu'il se fait une coagulation universelle dans toutes les parties voisines, comme il est arrivé à feu M. le Comte de Valledife, & quelques années après à Madame son épouse.

Ledit Seigneur étant en campagne, depourvû de gens capables pour le secourir dans une obstruction qui se forma au mésentere, qui peu à peu vint d'une grosseur monstrueuse, enfin plus grosse que la tête d'un homme, toutes les au-

tres parties du bas-ventre attaquées du même mal, & le tout dur comme une pierre, les vaisseaux spermatiques, toutes les aînes, le scrotum & les testicules aussi plus gros que la tête; ces effroyables coagulations ne purent céder à aucun remède; les consultations que l'on fit, où j'ai assisté, n'ont servi qu'à nous remplir d'étonnement.

Madame son épouse quelques sept ou huit ans après, fut aussi attaquée d'une tumeur à un bras, qui fut négligée & mal pansée, qui enfin est venue bien plus grosse que la tête: l'on me la fit voir dans le tems que cette effroyable tumeur, par sa grosseur, par son poids & par le tiraillement qu'elle causoit aux tégumens du pli du coude, y causoit un étranglement qui menaçoit l'avant-bras de suffocation & de tomber en gangrene; ce qui obligea M. Verne &

moi d'ouvrir la tumeur qui four-
nit une abondance de limphe &
de sang, qui en huit jours termina
la vie de la malade.

Voilà le mari & la femme qui
ont fini par une semblable mala-
die en différentes parties; il y a
quelques apparences que les dispo-
sitions naturelles de ces deux per-
sonnes ont contribué au progrès
de ces maladies; il y a beaucoup
d'apparence aussi que l'on se feroit
opposé à ces prodigieux événe-
mens, si l'on eût employé de bon-
ne heure un bon dissolvant & un
puissant absorbant pris intérieure-
ment, & un fondant & diaphoré-
tique extérieurement.

C'est une chose ordinaire, que
l'on ne fait cas des maladies de
cette nature, que quand elles sont
parvenues à un degré où l'on a
tout à craindre & peu à espérer;
qu'on les néglige dans leur prin-
cipe, ou qu'on les traite avec non-

chalance. Ce qui arriva à feu M. Vion, homme commode & bon Bourgeois, que je vis il y a plus de trente-cinq ans avec une espece de loupe grosse comme un œuf, au milieu de la future lambdoïde, que je conseillai de faire arracher de bonne heure; mais un docteur son ami, d'ailleurs très-habile homme, s'y opposa.

Elle vint à la suite d'une grosseur monstrueuse, enfin grosse comme un seau; il portoit ce fardeau sur les épaules, allant tout voûté; à la fin la gangrene y survint. Il me fit demander avec M. Englesio son Médecin: je lui fendis cette tumeur en quatre; elle étoit remplie d'une prodigieuse quantité de vésicules grosses comme des noix, pleine d'une limphe épaisse, le tout indolent; il falloit mettre la main dans cette tumeur comme dans un sac, pour en tirer tous ces pelotons: il se fit une très-

grande évacuation de limphe épaisse, la tumeur en trois semaines vint presque à rien; mais cependant cette grande supuration qui lui avoit causé l'épuisement aux vaisseaux, selon toutes les apparences, pomperent le plus fluide de ces matieres, son sang se dérangea, il lui survint une fièvre, & il mourut quand sa loupe fut presque guérie.

Voilà la conclusion de ces tumeurs négligées & mal pansées: à ces exemples je dois encore joindre celui du sieur Scanagat Marchand de fer, pour lequel j'ai consulté.

Il lui vint une tumeur indolente à la partie postérieure d'une cuisse, qu'il porta quelque tems sans y rien faire; quand elle fut plus grosse que la tête, & que par son poids l'action de la partie étoit comme abolie, il courut au conseil & aux remèdes, les fomentations

tations qu'on lui avoit faites étant inutiles , puisqu'elle croissoit visiblement ; l'on résolut de l'ouvrir , ce qui fut fait par M. Moron son Chirurgien.

Ce qui remplissoit ce gros volume n'étoit que des matieres plâtreuses , sur lesquelles les remedes ne pouvoient agir ; on eut recours aux corrosifs ; on en fit sortir en quantité ; mais quand ce qui étoit attaché aux gros vaisseaux vint à se séparer , il arriva ce que j'avois prévu , une hémorragie qui emporta le malade en peu de jours.

Ces quatre funestes exemples doivent suffire pour obliger & les malades & les Chirurgiens à ne pas négliger les tumeurs indolentes dans leurs principes : l'indolence de ces tumeurs est le boureau des malades ; elles ne font point de mal , à quoi bon y rien

faire ? il faut attendre, elles s'en iront.

Mais aussi doit-on se taire sur la maniere dont l'on traite ces maladies, dont les malades sont souvent rebutez, par le peu de fruit que les remedes qu'on leur a faits ont produit ?

C'est toujours les émolliens que l'on employe sur les tumeurs dures, qui ramolissent la peau & ne font rien à la tumeur.

L'on ne tire aucun bénéfice des purgatifs ; ce n'est point ici l'abondance des humeurs qui fait le mal, ce sont leurs qualitez que les purgatifs ne corrigent point, & l'on tire encore moins de profit des saignées. Si l'on se donne la peine de considérer que c'est le seul épuisement des liqueurs qui est la cause essencielle de ces maladies, l'on conviendra que c'est aux dissolvans auxquels l'on doit

avoir recours ; si l'acide qui domine a causé cet accident , il faut détruire cet acide avec un absorbant.

Si l'on applique un remède externe , il faut qu'il ait la vertu d'ébranler & de mettre en mouvement des matieres qui sont en repos , il faut pour cela les fondre & les subtiliser , ce qui peut se faire avec les diaphorétiques , les fondans & les résolutifs ; ainsi par les remèdes internes & par les externes , l'on redonne aux liqueurs la fluidité qu'ils ont perdue , elles rentrent dans le commerce de la circulation , il s'en dissipe par les pores , & la tumeur disparoît.

Ce qui cependant autorise l'usage des émolliens , c'est la coutume , & une espece d'apparence de raison qui semble l'indiquer , que sur une tumeur dure il faut mettre une chose qui ramolit : mais pour faire une judicieuse application

des remèdes, il faut connoître la différente nature des maladies & de leurs causes.

Par exemple, l'anneau du péritoine est dilaté, l'intestin ou l'épiploon se présente & forme une tumeur dans l'aîne, que l'on nomme pour le premier *bubonocèle*, & pour l'autre *épiplocele*; l'anneau cause une compression douloureuse & une dureté qui résiste.

Alors l'usage des émolliens est utile; l'émollient pénètre facilement les simples tégumens, & se communique jusqu'aux fibres de l'anneau, qui se relâchent & qui cèdent à une légère compression que l'on fait pour réduire ou l'intestin ou l'épiploon, & la tumeur disparoît.

Mais si l'intestin est tombé dans le scrotum, il forme l'enterocèle qui est une tumeur très-grosse & très-dure; en ce cas les émolliens sont très-pernicieux, comme je

J'ai fait voir dans un Traité que j'ai fait sur cette maladie : dans la naissance des tumeurs, lorsque la matiere qui les cause n'a pas eu le tems de s'endurcir, elle peut transpirer par les pores qui seront dilatez par les émolliens, comme aussi de celles qui se font avec promptitude, qui n'est autre chose que des liquides qui s'échappent des vaisseaux qui ont une subtilité & une fluidité qui peuvent se faire une issue par les porosités, pour peu qu'ils soient disposez à s'ouvrir par la chaleur d'une fermentation ou de quelqu'autre application.

Mais dans les tumeurs qui viennent peu à peu, & qui ont acquis un certain volume & une certaine dureté, les émolliens font sans effet.

Il est bien vrai que quand elles sont dans l'état de celles dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a point de remedes qui puissent

procurer la guérison ; la compression qu'elle cause aux vaisseaux sanguins déprave la circulation dans la partie , & est souvent la source de bien des maux.

Si l'on met les matieres qui les remplissent en mouvement , elles se corrompent , alterent le lieu de leur séjour , & ne font jamais qu'une vicieuse & imparfaite supuration.

L'on ne peut donc rien attendre que de funeste de l'ouverture que l'on est obligé , malgré soi , de faire à ces prodigieuses tumeurs qui jettent le malade dans l'épuisement par la quantité prodigieuse des bouches & orifices des vaisseaux & tuyaux qui sont ouverts dans une tumeur si étendue , d'autant plus que tous les canaux qui portent des liqueurs dans les tumeurs de ce volume , sont tous dilatez , étendus & larges ; c'est ce qui fait que les tumeurs étant ou-

vertes, il se fait une évacuation & une perte considérable des sucs & des liqueurs qu'ils contiennent, ce qui aide à terminer promptement la vie du malade.

L'usage des émolliens & des fomentations chaudes contribue à la dilatation des vaisseaux & à les rendre même variqueux; & souvent ces remèdes qui causent toujours quelque mouvement aux liqueurs, & y excitent une espèce de fermentation, qui causant une dilatation aux liqueurs, elles s'échappent & causent une espèce d'inondation dans la tumeur qui trompe assez souvent les plus éclairés, qui croient qu'il se fait une supuration louable & salutaire, & finalement l'on connoît que rien de semblable n'est arrivé; ce sont des liqueurs qui se corrompent, & qui sont incapables de venir jamais dans une véritable maturité.

Après avoir fait voir ce qu'il faut éviter, il faut voir ce qu'il faut faire, & ce que l'expérience nous a dicté & nous a enseigné; c'est surquoi est fondée ma foible théorie, & surquoi roule tout mon raisonnement.

Quand il commence donc à paroître une tumeur en quelque partie du corps, insensible, sans rougeur ni chaleur, l'on doit juger qu'elles sont de la nature de celles dont est question.

Souvent une simple emplâtre de diabotanium les dissipe en peu de jours; & si elle paroît un peu rebelle, l'on y doit mêler un peu de sel d'Aqui, & à son défaut du sel armoniac; l'on en verra l'effet qui sera prompt & salutaire.

Si ces sortes de tumeurs ont acquis un certain volume, l'on doit mêler quelques astringens à ladite emplâtre, qui en causant un peu de contraction aux fibres

de la peau & du kiste, diminuent le volume des vaisseaux, causent une expression qui fait qu'il se porte moins d'humeur à la partie, & qui oblige même ce qui est déjà épanché de rentrer dans le commerce des liqueurs, vû que les dissolvans leur ont rendu leur première fluidité.

C'est donc ce qu'il faut faire promptement; car si ces liqueurs ont le tems de s'épaissir, ces remèdes ne peuvent qu'empêcher qu'il ne s'en porte à la partie une si grande quantité: mais pour rendre ces suc's fluides & dissiper la coagulation, l'on peut employer les dissolvans pris intérieurement, comme un mercure bien préparé, & mêlé ou incorporé avec des légers purgatifs.

Si ces tumeurs ne cedent à ces simples remèdes, ce qui m'est arrivé très-rarement; & si ces tumeurs sont ou deviennent ensuite

scrofuleuses , rien n'est plus salutaire que la salivation : c'est le dernier remede auquel l'on doit avoir recours pour détruire entièrement la cause antécédente & la conjointe , fondre les obstructions du mésentere , qui accompagnent presque toujours ces maladies , en détruisant le ferment acide qui domine.

J'ai observé que quand les tumeurs sont grosses & dures , l'usage du mercure pris en pilules fait un effet très-salutaire : il y a peu de duretez qui puissent résister à son action ; comme il s'incorpore avec la limphe qui est portée & chariée dans les parties les plus solides pour les nourrir , le mercure écarte , brise & sépare les parties des humeurs qui se sont unies , l'ébranlement & le mouvement qu'il cause aux humeurs , en excitant une espece de fermentation , il se fait une louable supura-

tion ; c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois.

Quand la tumeur est grosse & molle, le mercure pris comme j'ai dit a peu ou point de prise sur les humeurs de cette nature ; il n'y a presque l'épuisement que cause le flux de bouche, qui les puisse terminer, ce qui est même sujet à manquer.

Du tems que j'étois à Briançon, un soldat nous fut conduit avec une tumeur molle aux lombes, grosse comme une petite hotte ; je n'ai jamais vû une tumeur plus monstrueuse : tout fut mis en œuvre, mercure, salivation, &c. sans aucun fruit, & le malade mourut de gangrene.

J'ai crû être obligé de faire part au public des observations que j'ai faites sur ces sortes de maux, en blâmant le trop fréquent usage des fomentations chaudes & des émolliens, qui ne laissent pas de

convenir dans plusieurs occasions ; tout consiste à en faire une judicieuse application. Je désire que mes réflexions puissent produire quelques avantages aux pauvres malades , pour lesquels j'écris toujours , malgré mon âge de soixante-dix ans , & mon peu de capacité.



L E T T R E.

MONSIEUR,

E Tant enfin revenu depuis deux jours de Nice , où nous avons resté quelque tems pour y attendre notre Roi & notre Reine retournant de Sicile , j'ai trouvé chez moi deux de vos Lettres , une du 26 Juillet , & l'autre du 5 Aoust. Je me donne , Monsieur , l'honneur d'y répondre , en vous remerciant en même tems des

Imprimez du sieur Gaëtano Bortoli, bons à la vérité pour aider à établir solidement nos opinions. Sans m'étendre davantage sur les louanges qu'ils méritent, je viens au fait touchant votre question, pour satisfaire en même tems la curiosité du sieur Bocasini.

Quoique dans le cours de mon Ouvrage je me sois servi du mot d'*escarre*, j'ai pourtant protesté que c'est un terme d'usage dont tout le monde se sert improprement, ayant toujours crû que la balle qui passe dans quelque partie que ce soit, ne peut faire d'*escarre*, mais bien quelque chose d'approchant; il n'y a que ce qui brûle qui fait *escarre*; la balle ne brûle point quand elle sort d'une arme à feu, puisqu'on la peut prendre avec la main sans se brûler: donc elle ne fait point d'*escarre*.

La violence de la poudre la

chasse avec effort & ne la touche point ; la promptitude avec laquelle elle passe dans l'air qui s'oppose à son action , l'échauffe , mais elle ne l'enflamme pas : une balle ou une pierre tirée avec un arc , contracte dans l'air la même chaleur , & produit sur les parties le même effet.

Quelque chose d'approchant de l'escarre ne se fait qu'à l'entrée & à la sortie de la balle ; vous me demandez , Monsieur , pourquoi non dans tout son trajet.

Si les parties de notre corps avoient toutes la même structure , & fussent toutes de la même nature , la balle feroit sur elles la même impression.

La peau est un tissu particulier , composé de fibres longues , rondes , droites , obliques , circulaires & transverses ; elle est percée par un nombre infini de pores qui ont tous chacun une pe-

tite glande, un vaisseau lymphatique, & un canal excrétoire; les fibres nerveuses & les vaisseaux font une trame très-fine, sèche & ferrée, ce qui forme une membrane grosse & sensible, qui est le siège du tact, & qui couvre tout le corps: c'est donc par la quantité de ces fibres nerveuses qu'elle a le sentiment si vif, & que l'ame est avertie du lieu où la moindre chose la pique.

Quand cette trame a été divisée ou déchirée, soit par une balle, soit par un instrument tranchant, sa propre substance ne se répare plus.

Il se forme une cicatrice par l'aide du suc nourricier, qui fait l'office de la peau, mais qui n'a ni la couleur ni la structure de la peau, étant plus dure, plus inégale, & moins sensible; elle est semblable du plus au moins au calus qui se fait dans les fractures

& pertes de substance des os. C'esta posé en fait, il n'est pas difficile de voir qu'une balle ronde ou quarrée qui la perce, doit causer un dérangement beaucoup plus grand que dans des parties molles, comme les muscles qui n'ont qu'une, deux, ou trois sortes de fibres, qui ne font aucune résistance, qui obéissent, ployent, & se couchent au passage de la balle, & qui même souvent, quoiqu'elle s'y fasse un trajet, n'y laisse aucune mauvaise impression; la peau fait une espece de résistance à l'entrée & à la sortie de la balle.

Quand la balle entre dans un membre, comme la peau est soutenue par les muscles, elle fait seulement un trou proportionné à sa grosseur, & brise & déchire une médiocre quantité de fibres.

La balle dans sa sortie trouvant la peau sans aucun appui, la souleve, en la poussant de l'in-

terne à l'externe, du dedans au dehors; n'étant soutenue par aucun corps ni mol ni solide, elle écarte & déchire une plus grande quantité de fibres de sa substance, ce qui fait que la sortie de la balle est toujours plus grande que l'entrée.

Si la balle faisoit escarre à l'entrée & à la sortie, elle devroit à plus forte raison en faire dans l'étendue de son trajet, par rapport à la délicatesse des chairs; cependant depuis que j'ai pratiqué ma nouvelle méthode de panser les playes sans tente, je puis bien assurer avec vérité n'avoir jamais remarqué aucune supuration d'escarre dans toutes celles que j'ai pansées, quoiqu'il y en ait eu beaucoup qui avoient un très-grand trajet.

Quand une balle passe dans un muscle selon la rectitude des fibres, elle n'y fait qu'une très-lé-

gere impression, quelque long que soit son trajet : quand une balle traverse un muscle, elle déchire les vaisseaux sanguins qui se rencontrent dans sa route, & supprime en même tems l'hémorragie. Voilà ce qui a fait croire à presque tous les Chirurgiens, que la balle cautérifioit, puisqu'elle arrêtoit le sang ; mais si l'on se donne la peine d'examiner que la balle qui passe dans un membre, tant par sa figure, que par l'activité de son mouvement, ne fait autre chose que de coucher les fibres des muscles & des vaisseaux sanguins, de les reposer & coler les uns sur les autres, & tenus ainsi comme attachez par cette admirable glu, ou suc nourricier, jusqu'à ce que la nature d'elle-même, à l'aide cependant du ressort des parties, les relevent pour les réunir ; ce qu'elle fait si on la laisse agir avec toute sa sagesse & toute sa liberté.

Si la chose est ainsi, comme il y a toute apparence, la balle ne fait pas d'escarre.

Si la poudre, ou l'action, ou l'impulsion violente par laquelle elle passe dans l'air, étoit capable d'enflammer une balle de plomb, elle fonderoit une balle de cire mise dans un calibre à sa place; ce qui pourtant ne se fait pas, puisque l'on prétend qu'elle peut non-seulement percer le corps d'un homme, mais passer au-travers d'une planche de bois; elle ne brûle donc pas, elle ne fait pas escarre.

Venons au fait, & touchons la chose par les maximes de la pratique & de l'expérience.

La suppression de l'hémorragie a fait croire jusqu'ici que la balle faisoit escarre, & qu'il falloit que cette escarre se séparât par une bonne supuration, avant que la

playe pût être réunie.

Pour donc laisser un chemin ouvert à la fonte de cette prétendue escarre, il falloit mettre une tente à l'orifice de la playe, si elle n'en avoit qu'un, & deux si elle en avoit deux.

Ces tentes ou cette tente, en tenant le trajet de la balle ouvert, & les chairs écartées les unes des autres, quand au bout de quelques jours, le mouvement de ressort, le cours des esprits & des liqueurs venant à relever les fibres couchées des vaisseaux ouverts dans le trajet, il faut que les liqueurs s'échappent dans la cavité de la playe, quand on ôte les tentes, il sort du sang ou du pus; voilà ce que l'on appelle *la chute de l'escarre*, ce que l'on devroit nommer la chute de la raison de l'opérateur, & non pas la chute de l'escarre.

Il est facile de voir, Monsieur, que le frottement seul des tentes est capable d'user & de détruire l'extrémité de ces fibres qui tenoient couverts & bouchez les orifices des tuyaux ouverts & vulnerez ; comme aussi qu'il ne se fait ni ne se doit faire qu'une très-médiocre supuration, & souvent point du tout dans l'intérieur des playes de feu, si elle n'est excitée par l'irritation des tentes, & par les fréquens & indiscrets pansemens.

Vous me direz peut-être, Monsieur, qu'en rejetant le terme d'*escarre*, je dois en substituer un autre à sa place. Il n'est pas facile d'expliquer ce que je pense de cette prétendue escarre dans un seul mot, puisque je regarde cela comme une complication de contusion, de solution de continuité & de déperdition de substance seulement à la peau.

La contusion est évidente, la solution de continuité incontestable, la déperdition de substance visible; non que la balle fasse à la peau ce qu'elle fait souvent à l'habit, dont elle emporte la pièce.

Mais elle use & détruit non-seulement ce qu'elle touche de la peau, mais encore quelque chose des parties adjacentes, particulièrement à la sortie.

Je crois superflu de vous marquer ici quelle est la mécanique de la nature dans ces sortes de playes, quand elle agit sans contrainte; j'entens ce qui se passe dans les cures de feu, qui se guérissent sans chute d'escarre & sans supuration: c'est une matiere que j'ai comme épuisée dans les Lettres précédentes que j'ai eu l'honneur de vous écrire; ceux qui auront envie de le sçavoir y auront

recours. Cependant obligez-moi
de me croire très-cordialement,

Monfieur,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

BELLOSTE.

De Turin ce

1714.





DEUX LETTRES

DE M. BELLOSTE,

Premier Chirurgien de feu
Madame Royale Douai-
riere de Savoye.

*Ecrites à M. Antoine Boccani,
en conformité de ses sentimens
& contre ceux de M. Pan-
dolfè Maravillia.*

Touchant la maniere de panfer
les bleffures selon la méthode
du fameux M. Magati.

Traduites de l'Italien.

PREMIERE LETTRE.

J'Ai reçu, Messieurs, vos se-
condes observations sur les
fautes qu'on fait dans la cure des
ulceres,

ulceres ; j'en suis redevable au célèbre M. Sancassani ; j'y ai vu vos maximes solidement établies & défendues : & comme je me trouve intéressé dans cette affaire, je me suis déterminé, malgré la résolution que j'avois prise de ne plus écrire, de faire en cette occasion ligue avec vous, pour animer votre zèle ; prendre part à la bonne cause que vous avez embrassée, & vous témoigner en même tems le plaisir que j'en ressens. Je croyois avoir satisfait à mon devoir, en donnant au Public le fruit d'une infinité d'expériences & de réflexions que j'ai eu occasion de faire ; & je vous avoue franchement qu'il m'a paru tout-à-fait extraordinaire qu'après 20 ans écoulés sans qu'aucun Professeur de l'art se soit avisé de me censurer, il s'élève aujourd'hui un jeune homme qui ait la témérité d'entrer là-dessus en lice avec

vous. Mais cet agresseur ne doit point vous faire de la peine ni troubler votre repos, puisque vous avez de votre côté un homme aussi appliqué & aussi éclairé qu'est M. Sancaffani. Si M. Maraviglia votre adversaire s'étoit donné la peine de lire la traduction que M. Sancaffani a voulu faire de mon Livre, & s'il avoit fait attention aux remarques qu'il y a ajoutées, aux aphorismes qu'il a publiés, & aux expériences qu'il a mises en évidence; je suis très-assuré que le dessein qu'il s'est proposé de contredire, se seroit entièrement évanoui. Au reste, permettez-moi de remonter à la source de cette dispute; ce n'est pas pour en tirer vanité que je le fais, mais seulement pour vous aider à vaincre l'opiniâtreté de votre antagoniste.

Je vous dirai, Monsieur, qu'après une application sérieuse & un

travail assidu de plusieurs années ,
ayant pardevers moi quantité
d'expériences, & me trouvant mu-
ni d'un grand nombre d'observa-
tions & de réflexions judicieuses ,
je formai le projet d'attaquer &
& de combattre les tentes , & la
maniere ordinaire , mais doulou-
reuse de panfer les blessez. C'étoit
justement dans un tems où il n'y
avoit qu'une seule pratique en
usage dans toute la Chirurgie , &
directement opposée à celle que
je voulois introduire : cependant
je ne perdis pas courage , je pres-
sai mes coups , & en abandonnai
l'effet à la fortune. Vous sçavez ,
Monsieur , combien , elle favori-
sa une entreprise dont la justice
appuyoit la hardiesse , & quel suc-
cès avoient mes attaques. Les
morts & les vivans se déclarerent
pour moi ; & parmi ceux-ci , vo-
tre célèbre M. Sancassani embras-
se avec chaleur le parti de cette

nouvelle méthode. Il donna le magnifique titre de *Chiron dans le Camp* à mon pauvre Chirurgien d'Hopital, dont on a fait en France deux éditions fort bien reçues en 1696 & 1705 : on en fit en Hollande une traduction, en sorte qu'en 1710 cet Ouvrage y avoit déjà été imprimé quatre fois ; je l'ai même eu entre mes mains traduit en Allemand, & je viens d'apprendre qu'il l'est aussi en Anglois. Enfin le sage Magati resté & enseveli dans les ténèbres de l'oubli pendant un siècle entier, en sort aujourd'hui par les soins de M. Sancaffani, & vient se placer à la tête de notre parti & en être le héros : cependant malgré des préventions fortes & favorables à notre méthode, il se trouve encore des Professeurs entêtés de l'ancien abus, pour nous obliger d'en venir aux mains avec eux ; si quelqu'un en doute, il n'a qu'à

voir notre adverfaire , qui dans un petit nombre de pages prétend renverser ce qui est généralement reçu , approuvé & pratiqué. S'il prétendoit par un tel combat se faire de la réputation, qu'il me soit permis de lui représenter que pour parvenir à ce but , il devoit opposer raisons à raisons, expériences à expériences , & autoritez à autoritez : pour empêcher la ruine & la chute de son système, il falloit qu'il employât comme nous des faits incontestables , & non des vaines sophistiqueries. Mais brisons là-dessus , & venons au fait.

Comme deux cuisses percées par des balles de mousquet , ont été les premières blessures qui nous ont fait appercevoir à vous & à moi combien l'usage des tentes étoit nuisible ; attachons-nous à considérer une balle qui poussée par une arme à feu , s'est introduite par la violence de son

mouvement dans l'intérieur de la partie charnue d'une cuisse, d'autant plus que c'est par ce même fait qu'a commencé la dispute qui est entre vous & M. Maraviglia. Réfléchissons pour cet effet sur la structure de la partie blessée, & sur la mécanique de la nature.

La cuisse, ainsi que toutes les autres parties charnues, n'est qu'un tissu de fibres, de vaisseaux, de nerfs, & de membranes, dont sont formées les parties organiques qui servent au mouvement volontaire, & qu'on nomme *muscles*. Tous les muscles sont revêtus de membranes, & chacun d'eux a son ventre, sa tête, & sa queue, qu'on nomme aussi *ceridon*, par lequel ils sont fortement attachez aux os, pour augmenter la force de leur mouvement. Maintenant que fait la balle en s'ouvrant un passage au travers de toutes ces

parties ? elle maltraite les fibres, en rompt l'union & la continuité, endommage les vaisseaux, en sorte que les liqueurs qu'ils contiennent s'échappent & se répandent dans toute l'étendue de la blessure, aussi tout ce désordre en empêche la circulation ; il en arrive autant aux fibres nerveuses qui sont les véhicules des esprits animaux, dont le cours se trouvant pareillement interrompu, il faut nécessairement que le mouvement cesse ou s'affoiblisse. Or comme c'est à la Chirurgie à porter un prompt remède à tous ces dérangemens, il lui appartient aussi d'en examiner les accidens & les circonstances, de faire là-dessus ses raisonnemens, & d'exécuter sans délai ce qu'elle aura jugé de plus à propos pour la guérison du mal. Mais toutes ces différentes parties ne se trouvant affligées & malades que par une seule & même

cause , ſçavoir la diſſolution de leur continuité. Le raisonnement ne conduit non plus qu'à une ſeule indication pour en faire la cure, qui eſt la réunion de ces mêmes parties , laquelle ne ſe peut certainement faire qu'en les rapprochant les uns auprès des autres , & prenant bien garde à ne pas mettre entre elles la moindre choſe : en uſer autrement, ce n'eſt pas vouloir ſérieuſement procurer leur réunion. La tente ne peut donc être d'aucune utilité pour remettre les fibres & les vaiſſeaux preſſez & repliez après leur rupture , dans le même état où ils étoient avant la bleſſure. Bien loin de-là , elle eſt une nouvelle ſéparation , qui les retient dans l'état de contrainte & de diviſion où la balle les a miſes , & un obſtacle perpétuel à la nature , qui tend & ſe porte toujours d'elle-même à réparer ce que les accidens dérangent.

gent dans l'œconomie de sa structure. La chose ira bien différemment & avec un autre succès, si laissant là les tentes, en rapprochant les parties, après avoir nettoyé la playe, & les ferrant l'une contre l'autre, on procurera à la liqueur balsamique qui est une cole naturelle, la facilité de la réunir: ce baume opere cet effet en secondant l'impétuosité avec laquelle les liqueurs & les esprits se portent vers cet endroit pour y continuer leur cours; car en suivant ce mouvement, il se trouve à propos dans le lieu nécessaire pour les rétablir, & par conséquent le désordre que la balle y avoit mis en divisant. En vérité, Monsieur, il ne seroit pas joli de dire à un homme qu'on a étendu à terre, de se relever en lui mettant fortement le pied sur la gorge: voilà pourtant ce que font les partisans des tentes; ils veulent guérir la playe,

c'est-à-dire réunir les parties divisées & rompues ; car point de cure sans cette réunion, toute division empêchant l'organe de faire l'action à laquelle il est destiné. Ils veulent, dis-je, réunir en écartant, & mettant dans la playe un corps qui retient les parties dans l'oppression & la séparation que la balle y a causé.

Le moyen de procurer cette réunion nécessaire, n'est-il pas plus sûr en rapprochant les parties, & les tenant dans cet état de jonction ou de proximité par une ligature médiocrement serrée, afin que cette architecture admirable & vivante, qui sçait même réunir les os rompus sans autre aide que d'elle seule, rétablisse les parties charnues de la cuisse dans l'ordre & la symétrie qu'elles étoient placées. Voilà donc en un mot, tout l'essentiel de l'indication dont je vous parlois, faire en-

forte de réunir , pour cet effet ne pas mettre la moindre chose entre les parties défunies , qui puisse être un obstacle à leur réunion , & les tenir dans cet état d'union par le secours d'une ligature convenable à la partie blessée.

Maintenant , pour pousser mes réflexions plus loin , je vais considérer la constitution des parties , dont j'ai aussi parlé dans mon Livre. Je remarque en elles un mouvement naturel , imperceptible , insensible , & comme vermiculaire , qui selon toutes les apparences est produit par le cœur & porté avec le sang par les arteres à toutes les parties du corps. Ces arteres par leur battement continuel heurtent contre les parties qui leur sont les plus voisines , & celles-ci en font de même à l'égard des autres , en sorte que ce mouvement se continue & se répand successivement jusqu'à la superficie à laquelle il

se communique par-là un mouvement d'ondulation qui de plus est soutenu par le cours impétueux des esprits animaux, & c'est de-là que provient le ressort secret par lequel la nature chasse du centre à la circonférence ou du dedans au dehors toutes les choses qui lui sont ou inutiles ou nuisibles.

Au moyen de cette mécanique, un morceau de linge de la figure & de la grandeur de la moitié d'un écu qui étoit entré avec une balle par l'aisselle gauche de M. de Blagnac, en sortit dix jours après la blessure, par l'ouverture que la balle même avoit faite en sortant vers l'aisselle droite; & ce petit morceau se trouva fort étroitement roulé & tortué, après avoir passé au-travers des poumons. Ce gentilhomme fut traité sans tente & guéri en trente jours sans aucun fâcheux accident, sans douleur, & avec fort peu de pus.

M. Anglesio Médecin du Roy de Sicile, & premier Médecin de feu Madame Royale; M. Piselli, Médecin renommé; M. Varné, Chirurgien général des Hopitaux de cette ville, très-expérimenté; & le Chirurgien major du Régiment de Blagnac, assisterent à cette cure, dont j'envoyai la relation à M. Saneassani, qui m'a fait réponse qu'il l'avoit placée dans la cinquième partie de son *Magali resuscité*, où elle fait la 36^e observation.

Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité, quand je considère cette mécanique comme l'agent & le principal ressort des crises, puisqu'elle n'est précisément elle-même qu'une crise continue qui se fait sur la superficie du corps par la transpiration insensible. La même mécanique conserve le mouvement péristaltique des intestins, afin que par son

moyen les excréments soient poussés hors du bas ventre. Elle procure l'évacuation des urines, & donne aux poumons la force de se décharger des flegmes embarrassans par l'aide des crachats : mais tous ces admirables ressorts ne sçauroient jouer ni exécuter le projet de la nature sans le mouvement des parties qui sont destinées à cet effet ; & la liberté de ce mouvement est d'autant plus nécessaire pour la guérison des blessures, que je ne doute pas un moment que c'est par la force que les fibres affaïssées & repliées par le passage de la balle, se redressent & se tendent l'une vers l'autre. Je ne connois pas non plus de cause plus propre à empêcher cette direction salutaire des fibres que la tente qui vient là s'opposer directement au mouvement naturel & à la manière que je viens d'expliquer ; elle y excite même un mouve-

vement tout opposé , dont par conséquent il doit résulter un effet contraire à celui que doit produire le mouvement naturel des parties. Ajoutez à cela que les liqueurs trouvent dans la tente un obstacle qui empêche leur circulation ; de sorte qu'elle y est non-seulement une digue qui les arrête , mais encore une cause d'irritation qui fait que les fibres se rétrécissent , & se gonflant acquièrent par leur grosseur ce qu'elles perdent dans leur longueur : ainsi les vaisseaux qui passent entre ces fibres , se trouvent entièrement pressés & comme noués par une ligature , en sorte que le cours des liqueurs s'y fait difficilement ou point du tout dans toute l'étendue de la playe. De-là la plénitude des vaisseaux au-dessus de cet endroit si pressés , & de cette plénitude vient cette tension douloureuse , vive & enflée qui y perçoit & qui

se dilatant, se répand ensuite sur toute la partie. Je l'ai vû très-souvent arriver, comme il arrive encore tous les jours dans les blessures d'armes à feu traitées avec les tentes. Mais quand ces vaisseaux se sont enflés & dilatez jusqu'au point que les membranes ne le peuvent plus pénétrer, il faut alors ou que les anastomoses s'ouvrent, ou qu'ils se rompent. Et quel accident en arrive-t-il ? des inondations, des abscesses, des suffocations, des gangrenes qui se forment par les filtrations des vaisseaux dans la cavité de la blessure ; d'où il naît des supurations abondantes & vicieuses qui corrompent les autres humeurs qui circulent dans tout le corps, l'affoiblissent & l'exténuent d'une manière à faire pitié.

Une blessure telle que je la viens de décrire, est toujours accompagnée de contusion ; ainsi l'on

ne peut, diront les partisans des tentes, se dispenser de s'en fervir en cette occasion. Si je leur en demande la raison, je ne sçai s'ils me la sçauront dire. Pour moi, je me rangerois de leur parti, si le moyen de guérir une contusion étoit d'en faire une autre; mais cela répugne au bon sens, & ceux qui se servent de tentes ne font autre chose que de nouvelles contusions. En voici la preuve : la balle poussée par la force du feu, passe dans un membre avec tant de rapidité, que les blesez même ont peine à s'en apercevoir; mais quoique cela arrive sans douleur de leur part, il n'y a pas de doute qu'elle n'y fasse cette sorte de contusion qu'on nomme improprement *escarre*. Maintenant, la tente qui est un corps dur & une cause continuelle de douleur, presse les chairs vives, dépouillées de leurs tégu-

mens, & par-là très-aisées à être irritées & mortifiées par la moindre chose qui les touche. Il est donc évident que la tente les presse & les foule encore beaucoup plus que n'avoit fait la balle dans son passage, qui selon ma pensée, ne laisse d'*escarre* qu'à son entrée & à sa sortie. Si donc Messieurs les défenseurs des tentes m'objectent qu'à faute de les employer, les ouvertures de la playe se ferment trop tôt, & on ne peut plus remédier à l'*escarre* que la balle a faite en passant d'une ouverture à l'autre. Je leur répondrai franchement que je ne tombe pas d'accord qu'il y ait de l'*escarre* dans tout le chemin que la balle a fait, mais seulement, comme je l'ai déjà dit, dans les orifices de la blessure. Vous verrez, Monsieur, la preuve de cette vérité, si vous prenez la peine de lire la récapitulation de mon Livre,

vous y trouverez sur la fin du dernier chapitre , la relation d'un blessé , à qui la balle entrée tout auprès du zigoma gauche , étoit fortie par l'hipocondre droit. Il fut traité avec deux simples plumaceaux & deux emplâtres ; & sans qu'il se fît presque point de supuration , ni qu'il lui arrivât le moindre fâcheux accident , il se trouva parfaitement guéri au bout de douze jours. Ce soldat ne fut point sondé , ma coutume n'étant point de le faire ; & quand on l'auroit voulu , il auroit fallu pour cela une autre sonde que celle dont on se sert ordinairement : ensuite si on avoit voulu lui passer un lacet , ainsi qu'il se pratique en plusieurs lieux d'Italie & de Piémont , au grand dommage des blessez , à peine la moitié de la corde d'un puits y auroit-elle suffi.

Vous voyez , Monsieur , que

j'appuye mes raisonnemens par des faits incontestables ; car je ne vois point de preuve plus évidente ni plus propre à dissiper le doute que l'expérience ; il faut que devant elle toute dispute cesse ; elle est la maîtresse des sciences ; c'est sur elle qu'il faut se fonder, & non sur les raisonnemens frivoles & les opinions chimériques de votre M. Maraviglia.

Au reste je m'apperçois que je passe ici les bornes d'une Lettre, & qu'il est tems de conclure. Je vous dirai à cet effet que si vous trouvez que les raisons avec lesquelles j'attaque l'usage des tentes, méritent de paroître dans le public, je vous laisse le maître de les y produire comme bon vous semblera. Ce que je juge de plus à propos pour l'utilité générale, est que vous joigniez en un seul volume tout ce que vous avez écrit, les additions de vos amis, & ce que votre

adverfaire a mis au jour sur cette matiere, afin qu'on voye en un seul Livre toutes les raisons de part & d'autre; & il vous fera glorieux d'aller ainsi de compagnie avec les plus célèbres Chirurgiens de l'Europe qui se sont intéressez à notre méthode, & qui la suivent, tandis que notre adverfaire s'en fera une particuliere à lui seul ou à un petit nombre d'obstinez, qui mal instruits & peu charitables ne sçauroient en rien diminuer le lustre de votre réputation. Obligez-moi, Monsieur, de présenter mes très-humbles respects à l'illustre M. Sancassani, & croyez que je suis plus que personne,

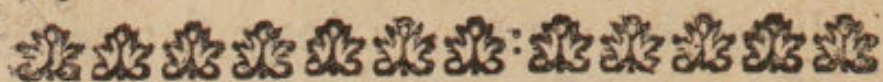
MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

BELLOSTE,

A la Venerie Royale

le 4 Juillet 1714.



II. LETTRE

DE M. BELLOSTE,

à M. Boccacini,

MONSIEUR,

L'aimable campagne où je suis, le loisir, & la charité du prochain m'ont déterminé à vous écrire la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous envoyer par le Courier ordinaire. Mais pour vous avouer la vérité, je l'ai écrite avec cette précipitation si naturelle à ma nation, & sans autre dessein que celui de combattre l'usage des tentes. Depuis je me suis fait apporter de Turin les Réflexions imprimées de M. Maraviglia votre adverfaire, & les ayant relûes, il m'a pris envie de répondre pied à pied à toutes ses objections, d'au-

tant plus que j'ai remarqué dans son incivile Préface, *page 4, ligne 22*, qu'il me fait auteur de très-piquantes railleries, dont j'ai pourtant grand soin de m'abstenir ; & qu'il me paroît persuadé que je ne suis pas capable de lui apporter des preuves propres à le convaincre. Plût à Dieu que celles que j'ai apportées dans ma première Lettre, & celles que je vas ajouter dans celle-ci, puissent lui défilier les yeux, ou aux critiques plus dociles que lui ; ou que du moins elles les détournent du mauvais dessein qu'ils ont d'en imposer aux autres Professeurs. Avant de répondre, je suis bien aise de répéter ce que je vous ai dit dans ma précédente ; que si ce critique avoit lû la Traduction de mon Livre que M. Sancassani a donnée au Public, il se seroit épargné la peine de faire des objections auxquelles on avoit déjà pleinement

répondu ; & que s'il l'a véritablement lû , il se montre aussi extraordinaire par son obstination que par sa témérité. Mais faisons lui connoître combien il a mal employé son argent dans les Ecoles , & quels doivent être les remords de sa conscience en retenant celui qu'on lui donne pour les blessures qu'il traite si mal avec ses tentes.

1^o. Il dit page 6, ligne 19 : *Cesar Magati prétend contre l'expérience de toute la vénérable antiquité, &c.*

C'est au contraire l'expérience même qui a détrompé Magati, en lui faisant voir les fâcheux accidens qui arrivent aux bleffez par la maniere ordinaire de les traiter & panser avec des tentes ; c'est elle aussi qui en a détrompé beaucoup d'autres après lui , & surtout vous & moi. En choses de fait, & dans une question toute de pratique,

tique, qui peut mieux établir une vérité, que les preuves incontestables de l'expérience?

2^o. Dans la même page, l. 28, il dit : *ce sentiment mourut presque en même tems que ses illustres Auteurs, &c.*

Quand même la méthode de Magati auroit été ensevelie avec lui, ce dont je ne conviens point, ce n'est pas une preuve qu'elle soit mauvaise ou défectueuse : un tel malheur doit plutôt être attribué à la négligence, à l'ignorance, & peut-être à l'avarice des Professeurs qui le suivoient, & qui se contentant de tirer leur salaire, négligerent de travailler comme lui. Mais notre siècle le dédommage de l'ingratitude de celui où il a vécu. La même disgrâce arriva au docte *Santorio Santorii* aujourd'hui si célèbre. Enfin le Soleil obscurci dans le tems de l'éclipse, se fait ensuite voir plus

brillant qu'auparavant.

3°. P. 7, l. 3, *se faisant un grand point d'une seule observation, &c.*

C'est à vous qu'en veut ici M. Maraviglia : mais il ne sçait pas apparemment que si vous avez fait cette première expérience, elle a été suivie d'un grand nombre d'autres très-curieuses, que d'autres ont fait en suivant la méthode de Magati sur toutes sortes de blessures & dans toutes les parties du corps. La première est celle qui ouvre les yeux, & qui sert comme de guide pour les suivantes ; & s'il ne prend lui-même le parti d'en faire autant, il restera toujours enseveli dans les ténèbres de son opiniâtre ignorance.

4°. A la même page, l. 28 : *Il est certain qu'il n'y a point de blessure qui ne cause un épanchement de sang dans toute l'étendue de la taillade, &c.*

Cet argument qui occupe pres-

que toute la page suivante, est tout-à-fait vain, & pour le dire nettement, un pur jeu d'imagination: afin qu'il fût de quelque force, il faudroit supposer une cavité capable de contenir beaucoup de sang, dans laquelle il pût se coaguler & ensuite fermenter. Mais dans les blessures & surtout dans celles qui ont donné occasion à cette dispute, quand les balles pénètrent dans les membres ou les percent de part en part, elles ne laissent dans leur passage aucune cavité; puisqu'elles n'emportent pas avec elles la substance des parties, mais qu'elles ne font seulement qu'y causer du dérangement dans leurs fibres & dans leurs vaisseaux; & aussitôt après leur passage, les parties se rapprochent & se rejoignent de façon qu'à peine y reste-t-il assez de vuide pour que la sonde puisse passer. Le sieur Pandolfe paroît peu connoître les

blessures d'armes à feu. Il est vrai comme il les a toujours pansées avec des tentes, en les introduisant dans leurs orifices, il lui sera sans doute arrivé d'y voir ce que quiconque a des yeux peut pareillement y remarquer, sçavoir que là où l'on met des tentes & qu'on les laisse dans les orifices des blessures, ces mêmes tentes ouvrent, irritent, & tiennent ouvertes les embouchures des vaisseaux qui ont été coupez par les balles; qu'alors & par cette même raison il se fait des épanchemens de sang & de liqueurs, qui se trouvant enfermées entre les deux tentes comme entre deux écluses ou deux digues, pour ainsi dire, elles y fermentent, & par-là altèrent les chairs dans lesquelles elles sont contenues; de sorte qu'ensuite il s'y forme des poches, des abscesses, qui se dégorgeant, rendent d'abondantes supurations, accompagnées d'étran-

ges & dangereux accidens , dont les pauvres bleffez font cruellement tourmentez. Tels font, Monsieur, & ne le font que trop les effets de ces funestes tentes. Malgré tout cela, ces bons Chirurgiens voyant de tels égoûts , ne laissent pas d'applaudir, & de dire aux malades & aux assistans allarmez , que leur peur vient de ce qu'ils ne font pas du métier & n'en sçavent pas autant qu'eux ; que ces ordures resteroient dans la partie avec un très-grand danger pour le bleffé , si l'on n'avoit soin de tenir ouverts par le moyen des tentes les orifices de la blessure. Mais envoyez-moi toutes ces tentes au diable , & vous verrez qu'il n'y aura ni supuration ni accident. Au reste je veux bien croire , pour ne pas accuser de mauvaise foi les anciens qui ont mis les tentes en usage , qu'ils ne l'ont fait que parce qu'ils ont pensé qu'elles étoient

nécessaires : mais est-ce la seule chose dans laquelle ils se soient trompez ? la sanguification , la circulation , l'usage des viscères , & tant d'autres choses où ils ont donné dans le faux , ne prouvent-elles pas qu'ils ont également pu faire des bévûes dans ce qui est de pratique.

5°. Page 8, l. 21 : *Ce fut par trois principaux motifs que les Anciens mirent les tentes en usage , &c.*

En vérité j'aurois de quoi me fâcher contre le sieur Pandolfe , de supposer , comme il fait dans sa Préface , p. 4, l. 25 , que je sois assez bête pour ne pas comprendre qu'il écrit contre Boccacini & non contre Magati. Mais Dieu veuille bien faire grace à ce jeune homme , comme je pardonne sa sottise à son âge & à son peu de jugement. Pour le convaincre de mauvaise foi à cet égard , il suffit de voir cet article , où après avoir

exposé les trois motifs pour lesquels il dit que les tentes ont été mises en usage, *il se dispose à prouver que l'introduction de ces tentes dans les blessures n'y cause pas cette plus grande quantité de pus, ainsi que se l' imagine notre Chirurgien.* Je sçais bien que c'est de vous qu'il parle là; mais peut-il s'en prendre à vous sans attaquer votre Magati. Au surplus ce que je viens de dire prouve, ce me semble, évidemment que les supurations abondantes proviennent des tentes: il me reste donc à faire voir que la facilité qu'elles donnent aux médicamens pour s'insinuer dans le fond de la blessure, ce qui est le second des motifs qu'il apporte en leur faveur, n'est d'aucune utilité pour la guérison; car les médicamens, ainsi que vous le sçavez parfaitement, ne peuvent faire autre chose que détremper & dissoudre le baume du sang, & par-là le ren-

dre inutile aux besoins qu'en ont les bleffez. Y auroit-il par hazard dans le monde un Chirurgien assez sot pour croire que les médicamens s'unissent au baume naturel des parties , & qu'ils se convertissent en notre substance ? En est-il des remedes comme des alimens qui se digerent , ensuite se changent en chile & enfin en sang ? C'est donc une barbare cruauté à M. Pandolfe & à ses pareils , de fourrer des tentes & des onguens dans les blessures ; les uns & les autres sont & seront toujours des corps étrangers , qui sont & seront aussi toujours des obstacles à cette réunion , que je vous ai dit dans ma précédente devoir être le premier point de vûe & le but où l'on devoit d'abord tendre dans le traitement des blessures. N'en déplaise à votre adversaire , il me permettra de lui enseigner que cette réunion commence toujours à se fai-

re dans le milieu des parties offensées & dans le fond de la blessure : il n'y a point de vérité plus évidente que celle-là , & il est tout-à-fait surprenant qu'elle soit ignorée de M. Maraviglia.

6°. P. 9 , l. 9. *Les tentes doivent se faire de linge très-simple & très-fin, &c.*

Eh bien que les tentes soient très-molles & très-fines , cela les empêche-t-il d'être des corps étrangers que la nature ne peut souffrir sans beaucoup de douleur ? Vraiment non , Monsieur , elles n'en irritent pas moins les parties délicates de la chair vive , en les touchant & heurtant contre elles ; ce qui ne peut s'éviter en aucune manière. Mais en les irritant , elles tiennent ouvertes les embouchures des petits vaisseaux , & par conséquent il faut qu'il en découle toujours de la liqueur.

7°. A la même page , l. 17. *Je ne*

Qv

veux pourtant pas nier que les tentes ne causent quelque petite douleur, &c.

Que la douleur soit grande ou petite, on ne doit pas moins tâcher de n'en point causer dans la cure des blessures ; c'est elle qui est la source de tous les funestes accidens qui surviennent, & l'homme n'a pas de plus cruel ennemi que la douleur même. Le pus n'est jamais plus abondant ni plus corrompu, que quand les parties en sont comme baignées & inondées par son séjour. Mais il n'y en fait aucun lorsque les orifices sont libres de tout embarras, parce que les parties s'affaissent par leur propre poids, & leurs extrémités s'unissent les unes aux autres, en sorte qu'elles ne laissent entre elles aucun vuide capable de contenir du sang ou du pus ; & la réunion par ce moyen se fait par aucun obstacle. Mais M. Pandolfe soutient

que la supuration arrêtée ou ces humeurs corrompues & séjour-nantes causent plus de mal que les tentes. Hélas ne voudra-t-il ja-mais faire attention que cette su-puration & ce séjour des humeurs est l'effet de la tente qu'il intro-duit, & par-là la cause de tous les fâcheux accidens qu'il voit lui-même en provenir ! Encore une fois, je le lui répète, qu'il ôte & laisse là les tentes, il ne verra plus ce dégorgeement de pus & de cor-ruption.

8°. P. 10, l. 9. *Les particules du premier & du second élément qui sont répandues dans l'air, &c.*

Ce misérable raisonnement dont il a barbouillé toute la dixième page, ne mérite point de réponse. Mais à l'entendre suppo-ser des vents puans, des quantitez de pus & d'apostème, & des vapeurs qui sortent incessamment de la blef-sure ; ne s'imagineroit-on pas que

le passage de la balle a laissé une cavité aussi grande que celle du ventricule ? A l'égard des vapeurs, elles sortent bien plutôt du cerveau échauffé de votre adversaire, dont je ne doute pas qu'il ne se fçache bon gré d'avoir le premier fait une si jolie découverte.

9°. P. 11, l. 8. *Il me paroît à présent que je leur ai démontré qu'il en est tout le contraire de, &c,*

Votre antagoniste n'a pas son pareil à faire l'éloge des médicamens, & à en croire l'usage indispensablement nécessaire. Il nous demande des preuves qui le persuadent du contraire ; il nous est aisé de lui en donner, pourvû qu'il se contente de celles qui tombent sous les sens. Car ce ne sont point des raisonnemens subtils qu'une imagination chimérique tire comme par force d'un esprit égaré dans les labyrinthes d'une vaine Métaphysique. Non, ce sont des

faits certains & la pratique même qui en font les preuves. Et qui peut mieux juger sur la différence & l'avantage des méthodes, que ces Maîtres de l'Art, qui ont eu pendant très-long-tems des emplois & occupé des postes où les occasions de travailler étoient fréquentes, & où ils avoient toute la commodité & l'autorité pour le faire, selon que leur dictoit leur propre jugement ? Ce sont eux, & non le sieur Pandolfe, qui sont capables de nous persuader que la plus grande partie des fâcheux événemens qui arrivent aux pauvres blessez, ne sont que les funestes effets de la mauvaise méthode qu'on suit en les traitant. Cette preuve de pratique est concluante ; c'est une démonstration devant laquelle il n'y a point d'objection qui ne tombe & ne perde toute sa force.

10^o. P. 12, l. 24. *Tous les Livres étant remplis des relations de*

cures merveilleuses qu'on avoit jugé incurables, &c.

Je suis persuadé que les Livres sont pleins de cures de blessures jugées incurables, & je sçai même qu'on s'y est servi de tentes. Je dirai bien davantage : moi-même j'en ai guéri plusieurs avant que j'eusse renoncé à l'usage des tentes & embrassé la méthode opposée. Mais j'avoue ingénument qu'il est aussi péri entre mes mains plusieurs blesez dont je vois à présent que la guérison auroit été certaine, si j'avois sçû alors & pratiqué la méthode que désapprouve si fort le sieur Maraviglia. De plus ceux qui guérissent alors ne sortoient pas de mes mains sans beaucoup de douleurs & de fâcheux accidens qui ne provenoient que des tentes; & c'est là justement la raison qui faisoit regarder ces blessures comme incurables, & croire leur guérison si merveilleuse. Enfin depuis

que j'ai donné congé aux tentes, j'ai guéri & fait guérir une très-grand nombre de semblables blessures, comme si ce n'avoit été que de simples excoriations.

11^o. A la même page, l. 27. *Et dans les cas de peu d'importance, tel que celui dont il s'applaudit tant, &c.*

En vérité je suis étonné, & avec raison sans doute, que le sieur Maraviglia regarde deux balles qui ont percé la cuisse de jour à jour, & une qui a resté dedans, comme un léger accident, jusqu'à dire, comme le bon homme, que ces trois blessures n'étoient que de petites égratignures. (*page 17, l. 13*) Il auroit mieux fait de s'épargner la peine d'écrire de pareilles réflexions. Le peu de douleur & la promptitude avec laquelle ce blessé a été guéri, lui ont donné occasion de parler de la sorte. Mais si l'on avoit traité ces trois blessures

avec des tentes, ne feroient-elles pas venues de conséquence & d'une dangereuse suite ? Si le pauvre *Bonnefoi* avoit été entre les mains de M. Maraviglia ou de son maître, & qu'après l'avoir réduit par leur méthode à un état déplorable, ils l'eussent enfin guéri, ils n'auroient pas manqué de mettre alors cette cure au nombre des merveilleuses & des incurables. Qui ne se défieroit pas de la hardiesse & de l'assurance dont parle notre docteur, penseroit qu'il n'a jamais traité ni guéri de moindres blessures, que des corps partagez par des boulets de canon.

12^o. P. 13. *Et il ne sert de rien de dire avec Magati qu'il faut tout abandonner aux soins & aux efforts de la nature, &c.*

Je demande pourquoi cette raison n'a point de force. Le voici : c'est parce que, comme le dit M. Pandolfe lui-même, la nature a

besoin d'être aidée dans les blessures, ainsi que dans tous les autres maux. Mais combien de fois arrive-t-il dans les autres maladies comme dans les blessures, que le Médecin & le Chirurgien croyant aider la nature, ne font au contraire que l'altérer encore davantage & la ruiner ? Et certainement celui-ci est bien éloigné de son but, s'il cherche à soulager la nature en pansant les blessures deux fois le jour, & peut-être plus souvent : il ne fait qu'altérer la santé des blessez, en exposant leurs playes aux injures de l'air ; & il se trompe bien fort, de croire que l'introduction des tentes soit un aide à l'action de la nature, puisque c'est un des plus grands obstacles qu'on y puisse apporter, ce que je ne sçaurois démontrer ici, sans répéter tout ce que j'ai déjà dit pour établir cette vérité.

13^o. P. 14, l. 31. *Qu'il faut ri-*

rer le plutôt qu'on peut les balles hors de la playe, &c.

Le raisonnement, la théorie & la pratique disent également qu'il faut retirer les balles le plutôt qu'il est possible, surtout lorsqu'il y a du danger qu'elles ne tombent dans quelque cavité, ou quand elles se trouvent placées de façon qu'elles peuvent empêcher l'action & le mouvement de quelque partie. Mais ces deux cas exceptez, il faut quand il se rencontre de la difficulté à les retirer, en laisser le soin à la sage conduite de la nature. Nous n'avons pas besoin d'avoir recours à l'autorité des grands Maîtres pour établir l'utilité de cette maxime : le fait est si clair qu'il rend la chose évidente par elle-même. Un peu de pratique joint à une étincelle de bon sens suffit pour empêcher de penser autrement. Au reste je ne sçaurois assez vous louer d'en a-

voir usé de cette façon à l'égard de *Bonnefoi* ; & le bonheur avec lequel la nature y a apporté à fleur de peau la balle que vous aviez sagement laissée à sa disposition , vous met à couvert de toutes les censures de votre critique.

14^o. P. 16 , l. 16. *Qui ignore l'incertitude des conjectures qu'on tire du pouls, &c.*

Il n'est que trop certain que la quantité des remèdes contribue beaucoup à la plupart des fâcheux accidens qui arrivent aux blessez , comme j'en ai discouru dans plus d'un endroit. On n'a qu'à lire mon Livre , on y trouvera un chapitre exprès sur la discussion de ce point important. Il est pareillement certain qu'un habile Praticien connoît par le pouls du blessé le bon ou le mauvais état de la blessure , & que sans y regarder il sçait tous les dérangemens qui y surviennent , & s'apperçoit aussi

quand les choses vont heureusement à la guérison ; il n'a pas besoin de les découvrir pour expliquer comment tout s'y passe : mais cette connoissance , non plus que bien d'autres , n'est pas à la portée de tout le monde ; elle est réservée à ces Maîtres expérimentez , qui sont plus attentifs & plus appliquez à la guérison des blesez , qu'aux minoderics & au soin puérile de s'attirer de la réputation. Non , elle n'est pas donnée à ceux qui ne cherchent qu'à faire parade d'une dangereuse science & d'un vain babil , dont il ne résulte aucun avantage aux blesez. Je ne parle pas ici de ceux à qui les transports de la jalousie ou l'excès de l'avarice fait voir de mauvais œil l'assurance avec laquelle raisonnent & travaillent ceux qui suivent notre méthode. S'il y a de tels Maîtres dans l'Art , dont le cœur soit corrompu par une si

noire malice, je ne les mets plus qu'au rang des boureaux, & non au nombre des gens à qui il reste des sentimens d'humanité.

15°. P. 18, l. 5. *Pour en venir à la cure des blessures simples & légères, telle que celle qu'il a guérie, &c.*

Ne voilà t-il pas encore notre nouvel Auteur qui continue à traiter de bagatelles les blessures dont il est question. Vous aviez bien raison, lorsque vous disiez en badinant que c'étoit des égratignures qu'il auroit été bien fâché d'avoir lui-même. Et moi je lui répons ici que ces bagatelles dans ses mains & dans celles de ses pareils feroient devenues des choses merveilleuses & des playes mortelles, en les traitant à leur dangereuse manière.

16°. A la même page, l. 21. *Si quelque vaisseau est coupé, &c.*

Quand les blessures sont absolument mortelles, il n'y a point de

méthode qui les guérisse. Dans cette occasion néanmoins comme dans toutes les autres, celle qui donne l'exclusion aux tentes & fréquens médicamens est la meilleure, parce qu'elle fait du moins que le malheur des bleffez finit par une mort tranquille; & ce n'est pas un petit bien que de leur diminuer considérablement les douleurs, & leur épargner quantité de funestes accidens.

17^o. Page 19, l. 8. *Magati a laissé dans ses Livres de belles & grandes recettes, &c.*

Je ne doute pas que non seulement Magati, mais encore plusieurs autres Auteurs avant lui, n'ayent mêlé dans leurs Ouvrages quantité de remedes spécieux & de longues recettes; mais je crois aussi que ces vénérables Anciens ne s'en sont jamais servi, & qu'ils n'ont eu dessein que de grossir le volume, en les y insérant d'un air

docte & magistral. Car il est bien sûr qu'on peut réduire dans un très-petit espace tout l'essenciel des médicamens qui sont véritablement nécessaires pour traiter les blessures ; & les Chirurgiens qui en usent le moins sont les plus judicieux dans leur Art.

18°. En ce même endroit sur la fin. *Suivez donc la grande route, &c.*

Si Malpighi & tant d'autres ne se fussent jamais éloignés de cette grande route, nous n'aurions pas tant de belles découvertes qu'ils ont eu la satisfaction de faire au grand avantage de la Médecine. Enfin nous voyons que la théorie a fait du progrès, que la pratique s'est perfectionnée, & qu'on a entièrement quitté cette route qui n'est aujourd'hui fréquentée que par des bourriques indociles & obstinées.

Je finis, Monsieur, en vous lais-

fant la liberté de faire de cette brève réplique l'usage que vous jugerez à propos, si vous croyez qu'elle puisse être de quelque utilité au public, & vous priant de me croire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BELLOSTE.

*A la Venerie Royale
le 12 Juillet 1714.*

FIN.





